XPRESS

11 MAI 1961. — N° 517

1.25 NF

- Qui gouvernera la France en 1970 ?
- La vie secrète de l'O.A.S.
- La grotte du colonel Buis.
- Les coulisses de la T.V.

La trace de Merleau-Ponty

(pp. 34, 35, 36, 37.)

(Ph. Charpentier)

MAURICE MERLEAU-PONTY

« Tout à coup, l'esprit pur rencontre ce butoir : la mort. En vain cherche-t-il à l'envelopper pour la dissoudre : la mort ne peut se penser. »

(Jean-Paul Sartre. — Préface à « Aden-Arabie », de P. Nizan.)

B 6 ★★★★★★

J'AI PEUR.

Je ne suis qu'une petite Métropolitaine isolée en Algérie. Nous, on nous ignore. Pourtant l'Algérie ne compte pas que des ultras. Mais nous sommes noyés dans la masse.

Le climat reste tendu. Les militaires sont nargués, insultés. Chaque soir nous avons droit à la cacophonie produite par ces infantiles à l'aide d'instruments ménagers ou autre, cacophonie entrecoupée de cris et d'insultes « de Gaulle au poteau », les « pathos » à la mer; ils réclament l'Algérie française et veulent nous jeter à la mer : contrastes.

Pendant les jours d'émeutes j'ai entendu les pires bêtises. Dans un bar, un type à qui je disais que cela ne leur servirait à rien m'a répondu que « *les Américains les aideraient, ils seraient trop contents d'éviter des bases soviétiques en Algérie* ». Même les plus intelligents sont intoxiqués. On a l'impression que cette population est restée à un stade voisin du moyen âge.

J'ai vécu bientôt sept ans en Algérie ; je n'ai jamais eu peur. Mais maintenant oui, j'ai peur.

R.L.
Alger.

VIEUX DEMOCRATE.

Vous écrivez : « On ne fera plus croire à la masse des Français qu'il suffit de s'en remettre à un homme »... Je crois être un vieux démocrate; j'ai vécu sous la IIIe et la IVe; j'ai eu horreur, bien entendu, de Louis-Napoléon et Boulanger; mais j'en suis arrivé à penser que, pour gouverner la France, il faut, maintenant, un régime présidentiel, pourvu que le Président soit bien choisi évidemment.

K. Durigneux,
Grasse.

QUAND MEME.

Bien que le régime ne vaille pas bien cher, il faut porter à son crédit qu'il laisse paraître votre journal.

M. Pons,
Le Coteau,
(Loire).

VIVE L'U.N.R.

On a parlé du miracle qui aurait consisté pour de Gaulle à faire accepter finalement l'indépendance de l'Algérie par l'opinion publique. En fait il a seulement attendu les effets conjugués de la lassitude générale et d'une propagande qui est l'œuvre de la gauche, mais dont, par un paradoxe comique, il prétend, avec l'U.N.R., recueillir le bénéfice. Voilà un point précis sur lequel il faudrait insister de façon répétée et éclairer l'opinion publique. L'indépendance de l'Algérie serait-elle une chose abominable lorsque la gauche est seule à la réclamer, et un cadeau généreux lorsque le général de Gaulle et son U.N.R. l'acceptent ?

M.F.
Professeur,
Saint-Germain-en-Laye.
(S.-et-O.).

SUR « QUARTERON ».

Il ne faut tout de même pas prendre, malgré toute son autorité, Littré pour Dieu le Père. Les définitions qu'il donne de « quarteron » sont incomplètes.

J'ai été élevé dans le pays de mon père à Marigny-en-Orxois, et là-bas, le quarteron c'était autant dire rien. Exemple : « T'a t'y trouvé des cèpes ? Un p'tiot quarteron, pas de quoi s'en mettre dans une dent creuse ». Peut-être le général de Gaulle a-t-il été lui aussi tenté par l'usage champenois. La Champagne jouxte l'Orxois.

Enfin puissions-nous ne plus jamais parler du quarteron.

M. Humbourg,
Mesnil-le-Roi.

DE TOULOUSE-LAUTREC.

Dans un article sur Jacques Villon, « L'Express » mentionne Henri de Toulouse-Lautrec, « le dernier et le plus illustre descendant de cette illustre famille ».

Pourquoi le dernier ? Parce que, de notoriété publique, Henri n'eut pas d'enfant ? C'est en tirer une conclusion bien hâtive ! A supposer que votre collaborateur n'ait pas de fils, mais des frères et cousins, en déduit-il qu'il aura été, ipso facto, le d e r n i e r descendant de son grand-papa ?

Avouez qu'il peut être irritant de se voir allégrement supprimer d'un trait de plume, soi et sa famille, par un journaliste qui fait de la biographie artistique, mais à qui on conseille, la prochaine fois, de consulter quelques ouvrages de référence, notamment la liste des abonnés au téléphone de Paris. Ou encore, celle des abonnés au journal auquel lui-même collabore.

Guy de Toulouse-Lautrec,
Paris.

FORUMS REGIONAUX

● *Allier.* — Le forum de Moulins organise, le vendredi 12 mai : à 18 h. 30, une projection au cinéma « Le Colisée » des films : « Le Mystère Picasso » par Clouzot et « L'autre face de la lune » d'Alain Gherbrandt (entrée gratuite). A 21 heures, conférence-débat sur le thème de la peinture moderne animée par Jean-François Chabrun, critique d'art, collaborateur de « L'Express ».

COMMUNIQUE.

Le samedi 13 mai, à 21 h, à l'E c o l e Polytechnique, 5, rue Descartes, Paris-5e, aura lieu la Fête du Point Gamma, avec la revue traditionnelle de l'Ecole, seize orchestres, dont Claude Luter et Bob Azzam, et un spectacle de cabaret. Entrée : 20 NF. Etudiants : 10 NF.

Mots croisés N° 291

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3								
4						■		
5					■			
6			■					
7				■				
8		■					■	
9								
10								

Horizontalement. — 1. C'est parfois plus qu'une mouche. — 2. S'oppose au penchant. — 3. Disent de mémoire, en principe, et avec une diction suffisante. — 4. Peut être de terre ou de mer, de montagne ou de vallée. En épelant, et à l'aspiration près, portraitiste alsacien, du siècle précédent, prénommé Jean-Jacques. — 5. Donne un aspect un peu plus gentil ou bien plus digne de mépris. Crie en parlant d'un porteur de bois. — 6. Le grand n'a jamais fait le tour de France. Se renvoie avec une raquette ou une masse. — 7. Entre deux lieux voisins. Préfixe qui se rapporte à la terre. — 8. Peut s'appliquer à Julie, Lucie, etc. — 9. Fâcheuse présence d'un acide, là où il ne faut pas. — 10. Vident la cage.

Verticalement. — 1. Alla, moins loin en nombre, mais plus loin en actes, que Henri VIII d'Angleterre. — II. Au courant. En épelant, ville et montagne de la Sicile ancienne. — III. Plus triste dans « Phèdre » que dans « Le Cid ». Dérobe l'esssentiel. — IV. Au bout de son rouleau. Appel à un ami fidèle. — V. Désinence de partisans. Fouler, meurtrir un fruit. — VI. Ceux qu'on ne nomme pas. Comporte rarement homard et escargots. — VII. S'applique à un vin, une affaire, un tour, un point. — VIII. Est loin de faire la colonne.

Nous avons publié la semaine dernière par erreur la solution du no 290. Voici donc cette semaine la solution de la grille no 289.

289	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	M	A	R	G	O	T	O	N
2	A	M	I	E	S	■	S	O
3	D	E	G	R	E	V	E	R
4	A	R	I	A	■	O	N	M
5	G	I	■	N	A	T	T	A
6	A	C	A	C	I	A	■	L
7	S	A	L	E	M	■	B	I
8	C	I	E	■	E	R	O	S
9	A	N	A	P	E	S	T	E
10	R	E	S	I	S	T	E	R

LA CHUTE DES CHEVEUX : Un désordre que l'on sait combattre aujourd'hui

La science moderne est allée déjà très loin dans la définition des causes et dans la recherche des remèdes concernant la carence du cuir chevelu. Perdre ses cheveux n'est pas un phénomène normal. Pas plus que les démangeaisons ou l'irritation de la peau du crâne.

Les cheveux trop gras, ou tellement secs qu'ils se cassent, même l'apparition de pellicules sont des menaces de calvitie.

Pour agir efficacement sur le comportement du cheveu, il faut intervenir « à la base », c'est-à-dire au niveau du cuir chevelu, là où les cheveux se nourrissent et se renouvellent par de mystérieux phénomènes chimiques.

Il est donc indispensable de ne traiter la calvitie qu'avec des méthodes scientifiques. Ces méthodes évoluent sans cesse et des découvertes importantes ont été faites récemment.

Karl Edam, docteur en médecine et en pharmacie de l'Université de Gœttingen, a prouvé qu'une calvitie traitée à temps peut facilement s'enrayer et qu'une nouvelle vigueur peut être communiquée au système capillaire.

Ses travaux lui ont valu le Prix CIDESCO (Comité International d'Esthétique et de Cosmétologie au congrès de Lucerne en 1959).

UN « THRICOLOGUE » EN ACTION

Opération « régénérescence »

Or il n'existe actuellement en France qu'un seul institut de régénération capillaire qui applique les méthodes de ce savant. Il s'agit du laboratoire Labo-Capil.

Les spécialistes de cet Institut ont déjà fait leurs preuves : ils ont obtenu des résultats étonnants.

L'opération « régénérescence » a lieu en deux phases : l'examen du système capillaire, le traitement proprement dit.

L'examen

Un fiche est établie après analyse du cuir chevelu. Les causes de l'alopécie sont ainsi déterminées.

Le « Thricologue » (spécialiste capillaire) expose alors pourquoi les cheveux tombent et la manière d'y remédier. La nature, la durée et le prix du traitement sont également communiqués au consultant.

Le traitement

Chaque séance de soins dure 25 minutes environ et comporte :

— la mise en condition du cheveu,

— des massages manuels ou infrasonores,

— des applications de formules biochimiques.

● Pour les Parisiens : Labo Capil est ouvert toute l'année de 10 h. 30 à 20 heures, du lundi au vendredi et le samedi de 10 h. 30 à 17 heures.

● Pour les non-Parisiens : Labo-Capil a mis au point un traitement qui peut être appliqué à domicile.

LABO CAPIL

Institut du cheveu et du cuir chevelu

25, pl. Vendôme, Paris-1er. OPE. 85-87
68, rue d'Isly, Alger. Tél. : 63-80-17
Résidence Negresco, Nice
Tél. : 88-39-51.

COMMUNIQUE.

vite
et en
sécurité

Montlhéry
Moteur
RUSH SUPER
5 paliers
62 CHEVAUX REELS

SIMCA

"Une mécanique de voiture sportive introduite dans la grande série".
Maurice Trintignant
Europe Auto n° 28 - février 1961

HAVAS

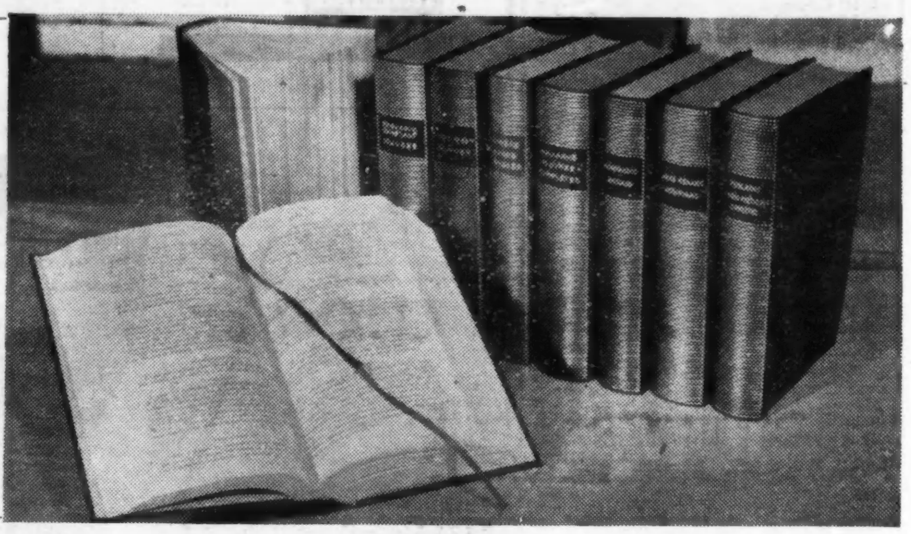
« L'EXPRESS » ET VOUS

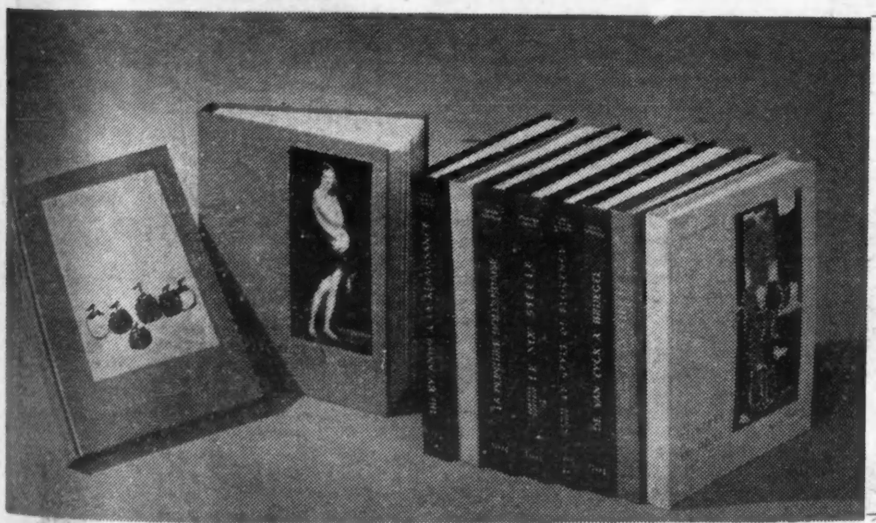
Si vous voulez, dans les mois qui viennent, pouvoir former librement votre jugement, connaître ce qui est caché derrière les événements quotidiens, le moyen le plus sûr, et le plus simple, est de recevoir automatiquement chez vous L'EXPRESS chaque semaine.

En témoignage de reconnaissance à ceux de nos lecteurs qui, non abonnés jusqu'à présent, prendront un abonnement à « L'Express », ou, abonnés, prendront un nouvel abonnement d'un an pour un ami, nous sommes en mesure d'offrir l'un des ouvrages ci-dessous. A chaque nouvel abonné de choisir celui qui l'intéresse le plus.

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Un volume à choisir dans le catalogue (envoyé sur demande) de la célèbre « Bibliothèque de la Pléiade ». Tous les chefs-d'œuvre de la littérature universelle dans une présentation luxueuse et agréable à consulter.





Un volume au choix de la luxueuse collection PICTURA : « De Van Eyck à Brueghel », « La peinture hollandaise », « La peinture en Belgique », « L'école anglaise », « La peinture italienne », « La peinture allemande », « La peinture chinoise », « La peinture française au XIXe siècle », « Les peintres impressionnistes », « Les peintres du XXe siècle ».

Textes des plus grands spécialistes d'art. 60 planches en couleurs. Reliure pleine toile.

LIVRES D'ART PIERRE TISNE

bulletin d'abonnement

(à renvoyer à « L'EXPRESS », 29, RUE DE MARIGNAN, PARIS)

M. ....

Adresse ....

désire souscrire un abonnement nouveau à « L'Express » au prix de :

— 5.000 francs (50 NF) un an (Tarif France)
— 6.000 francs (60 NF) un an (Tarif Etranger)
(Règlement par chèque bancaire, mandat, ou C.C.P. 73-78-19 Paris.)

Je désire d'autre part recevoir l'ouvrage suivant* :

☐ un volume de la Pléiade (indiquer le volume choisi) ....
....
....

☐ un volume de la Collection Pictura (indiquer le volume choisi)
....
....

Adresse de mon marchand de journaux habituel ....

(*) Marquer d'une croix la case du volume choisi.

ATTENTION : Nous vous demandons de bien vouloir nous indiquer le nom et l'adresse du marchand de journaux où, si vous n'êtes pas abonné, vous achetez habituellement « L'Express ».

Courrier

MISE AU POINT

Nous avions déjà signalé que M. Messali Hadj nous avait écrit pour protester contre une note annexée au texte de Germaine Tillion.

Voici les principaux passages de la lettre dans laquelle M. Messali retraçait les origines et l'action du P.P.A. :

« ... Dès que les mouvements fascistes ont fait leur apparition en France et se sont manifestés à la fin de l'année 1933, l'émigration algérienne, dans son immense majorité, s'est rangée dans le camp anti-fasciste. Déjà, le 12 février 1934, nous étions présents à la place de la Nation. En tant que Président de l'Etoile Nord-Africaine, j'ai participé à la création du Front Populaire dont nous fûmes adhérents dès l'origine. Ainsi, nous avons mobilisé des milliers de travailleurs algériens pour la défense des libertés démocratiques qui, cependant, ne nous étaient pas reconnues. Nous avons fait échec aux tentatives d'embrigadement auxquelles se livraient effectivement les ligues factieuses qui, sachant le dénuement des Algériens en France, s'efforçaient de recruter parmi eux des mercenaires à leur solde.

« Dans toutes les manifestations du Front Populaire, nous fûmes présents avec nos pancartes, nos mots d'ordre et le drapeau algérien. Ce fut le cas le 14 juillet 1935, puis le 14 juillet 1936 où 40.000 Algériens défilèrent derrière nos emblèmes.

«... Entre temps, je fus désigné parmi la délégation qui se rendit à Genève pour porter à la S.D.N. la protestation du Front Populaire contre l'agression de l'Abyssinie par le fascisme italien.

« Durant les grèves de juin 1936, les travailleurs algériens furent aux côtés de leurs camarades français aussi bien dans les manifestations que dans les occupations d'usines. A cette époque, j'allais chaque jour dans les usines occupées par les grévistes pour y prêcher la solidarité et la fraternité entre les travailleurs algériens et français.

« Cette activité contre le fascisme en France a eu son prolongement en Algérie. Le 2 août 1936, un grand meeting fut organisé au stade municipal d'Alger. J'y ai parlé devant 20.000 Algériens venus de tous les coins du pays. Pour la première fois et par ma voix furent clamées bien haut, devant la foule et sur le sol algérien, les idées d'indépendance de l'Algérie et de coopération avec le peuple français.

« Mais alors que nous avions contribué de toutes nos forces à la constitution du Front Populaire, la répression s'abat subitement sur nous. L'Etoile Nord-Africaine est dissoute le 26 janvier 1937. Suivra bientôt la dissolution du Destour et de l'Action Marocaine. Nous créerons alors le P.P.A. de même que nos amis tunisiens et marocains fondèrent le Néo-Destour et l'Istiqlal.

« Malgré le coup qui vient de nous frapper, nous voulons maintenir les liens qui nous unissent au Mouvement Ouvrier français. Le 14 juillet 1937, eut lieu à Alger, du Champ de Manœuvres à la place du Gouvernement, un défilé du Front Populaire qui groupa des dizaines de milliers de Français et d'Algériens. Le P.P.A. était présent avec le drapeau algérien vert et blanc frappé du croissant et de l'étoile rouge. Je pris la parole en son nom place du Gouvernement.

« Mais la répression va s'accentuer contre nous et bientôt aussi contre nos amis tunisiens et marocains. C'est à nouveau pour mes amis et moi la prison. Arrêté le 27 août 1937, je suis condamné à 2 ans d'emprisonnement. Relâché le 27 août 1939, je suis arrêté une fois encore le 4 octobre 1939 et cette fois pour longtemps. Malgré les pressions et menaces de toutes sortes dont j'ai été l'objet sous le régime de Vichy, j'ai maintenu bien haut le drapeau de la patrie algérienne. Aussi, le Tribunal Militaire d'Alger me condamna, en 1941, à 16 ans de travaux forcés, 20 ans d'interdiction de séjour, à la confiscation de mes biens présents et à venir et à la dégradation civique.

« Si j'ai tenu à rappeler ces faits qui appartiennent à l'histoire objective, c'est parce qu'ils montrent que les nationalistes algériens, loin de confondre le colonialisme avec le peuple français, ont été solidaires de lui chaque fois qu'il a combattu contre le fascisme, pour la défense des libertés et pour la justice sociale. »

MESSALI HADJ.

Tirage des I.P.R
Raymond Séguin
10, r du Faub Montmartre
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées PARIS
« L'EXPRESS » S. A. Presse-Union.
Le resp. de la publication :
J.-J. Servan-Schreiber.

La Valise d'Aujourd'hui

Moulée comme une coque de bateau, porte - habit, légère, lavable, incombustible anti-acide, une seule dimension en trois épaisseurs Blanche ou noire. **75 NF**

chez MÉRIVAL MAROQUINIER BAGAGISTE

30, RUE LA BOETIE
Métro : MIROMESNIL

pour l'été...

holmès coupe
dans les tissus les plus légers...
Shantung
Mohair
Alpaga
Dacron
Airway
Tergal

HOLMES 22, AV. VICTOR-HUGO
PARIS - PAS. 87-03

PUBLICIS

AIR - VACANCES

FORMULE MODERNE DE TOURISME

Tous frais compris

		NF
LA CORSE	15 jours	570
LES BALEARES	15 jours	535
LES CANARIES	16 jours	897
Plages de l'ADRIATIQUE	15 jours	660
LA GRECE	15 jours	1.730

Programme détaillé sur demande à l'Agence de Voyages

LE TOURISME FRANÇAIS

96, rue de la Victoire - PARIS 9e - TRI. 15-43

"BETTY M'A EMBRASSÉ POUR UN PAQUET DE PEER EXPORT"

..." Il y a six mois on ne trouvait pas encore de Peer Export en France. Rentrant de voyage, j'avais eu la bonne idée de rapporter un élégant paquet de Peer Export à Betty, ma copine américaine. De joie, elle m'a sauté au cou. "C'est, disait-elle—et je suis d'accord— le plus terrific arôme que je connaisse.

Depuis, elles sont vendues à Paris, ces mêmes Peer Export qui me valurent un baiser, et Betty ne me saute plus au cou. C'est dommage."

Mélange des plus riches tabacs du monde — cigarette King Size à bout-liège et à filtre : voici PEER EXPORT en France.

Cette semaine :

O.A.S. Bien avant les quatre généraux, les dirigeants de l'Organisation de l'Armée Secrète avaient compris que le putsch aboutirait à un échec. Ils ne se sont donc pas démasqués — attendant et préparant activement une prochaine épreuve de force. Quels sont leur organisation, leurs objectifs et leurs forces réelles ? Paul-Marie de La Gorce a réussi cette enquête difficile. (Voir pp. 8, 9, 10.)

LA CATHÉDRALE D'ALGER.

ROGER PRIOURET.

PRÉVISIONS

En 1970, de Gaulle ne sera plus au pouvoir. Qui l'aura remplacé ? Et quel sera le régime politique de la France ? A la demande de la Fondation Ford, Roger Priouret vient de procéder, le premier, à une étude scientifique du problème. Cette étude que « L'Express » publie en exclusivité, à partir de cette semaine, trace aussi un portrait révélateur de la France de 1961. (Voir pp. 14, 15, 16, 17.)

VIVANTE !

« Je me disais : un jour je me réveillerai, je serai toute seule, je serai vivante. » Elle s'appelle Liliane G., elle a 35 ans, elle est vivante, elle est toute seule. C'est une des très rares survivantes du ghetto de Varsovie, que Frédéric Rossif interroge face à ses caméras. Madeleine Chapsal est allée voir tourner « Le Temps du ghetto ». (Voir pp. 21, 22.)

FRÉDÉRIC ROSSIF.

EN OPÉRATION.

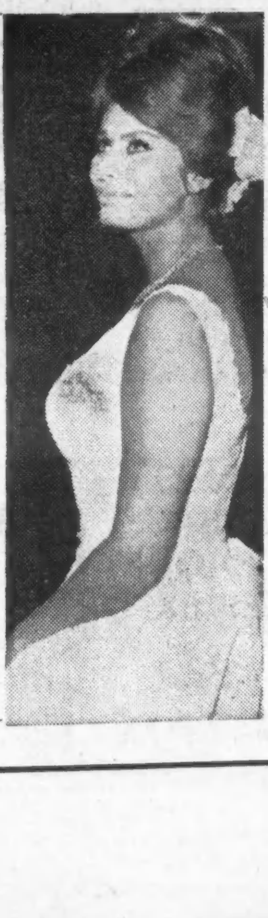
LA GROTTE

Si le commandant Enrico parvient à percer le secret de « la grotte », il lui semble qu'il aura gagné sa guerre d'Algérie. Le récit, écrit sous forme romancée, du colonel Buis, est-il un témoignage, un plaidoyer ou un acte d'accusation ? Jugez-en vous-même. (Voir pp. 38, 39, 40.)

CANNES

A Cannes, le festival s'étiole, mais le cinéma va bien. C'est ce qu'ont constaté nos deux envoyés spéciaux, Michèle Manceaux et Morvan Lebesque : moins de demandes sur la starlette et l'autographe, mais quelques bons films. En particulier « The Connection », film américain sur la drogue, qui tente de supprimer toute frontière entre acteurs et spectateurs, et y réussit. (Voir pp. 44, 45.)

SOPHIA LOREN.



GEORGES DE CAUNES.

T.V. Si vous vous trouviez soudain en face d'un des responsables des émissions de la Télévision, que lui diriez-vous ? Lui feriez-vous les mêmes reproches, les mêmes compliments, que Christian Plume fait à Georges de Caunes dans le livre qu'ils ont écrit en commun, « Les Coulisses de la Télévision » ? « L'Express » poursuit la publication de ce document indiscret sur la T.V. (Voir pp. 41, 42, 43.)

(Dalmas)

LES PATROUILLES DU CONTINGENT A ALGER.
Une fin amère aux illusions de Bab-el-Oued et de Belcourt.

GOUVERNEMENT

Direction Evian

● ***Le général de Gaulle et le F.L.N. viennent de recenser leurs atouts. Tout les contraint à s'entendre. Y parviendront-ils ?***

IL y a quelques jours, à Alger, au cours de cette nuit d'alerte où, en dehors des patrouilles du contingent, l'angoisse étreignait les rares noctambules munis de laissez-passer, un confrère, faisant allusion aux articles que j'avais écrits de Tunis, me disait : *« Je n'arrive pas encore à imaginer l'arrivée du G.P.R.A. sur cette terre ; je n'arrive pas à concevoir, concrètement, dans le détail, Ferhat Abbas et Ben Bella s'installant à la Délégation Générale. »*

C'est une impression qu'on peut vérifier partout en Algérie, lorsqu'on arrive de Paris et plus encore lorsqu'on vient de Tunis. Ailleurs on est déjà *au-delà* de l'indépendance. A Alger, on est bien en deçà.

Le divorce entre l'Algérie et le reste du monde va s'accentuant, expliquant peut-être que personne ne trouvera jamais les mots pour s'adresser efficacement aux Français et aux Musulmans d'Algérie.

Le moins qu'on puisse dire c'est en tout cas que le général de Gaulle, lundi soir, ne les a pas trouvés. Fait étrange : on se souvient encore avec émotion, et même dans des milieux algérois très libéraux, d'un discours prononcé le 24 janvier 1960 par M. Paul Delouvrier lors des barricades, discours qui avait indigné la métropole. M. Delouvrier avait fini, dit-on, par comprendre et par aimer les Français d'Algérie même lorsqu'il les désapprouvait le plus. Le général de Gaulle ne les aime ni ne les comprend.

Ils ne sont pour lui qu'un obstacle irritant qui font perdre son temps à la France. Surtout, il leur parle comme si ses représentants, depuis le 16 mai 1958, les avaient progressivement amenés à une résignation à la souveraineté algérienne ou au départ; comme si l'administration et l'armée n'avaient pas, au contraire, jusqu'à il y a très peu de temps, orienté toute leur propagande sur le thème de l'Algérie française. Comme si, enfin, on ne s'était pas ingénié — jusqu'à l'arrivée récente du général Gambiez au moins — à entretenir les petits commerçants et ouvriers de Bab-el-Oued et de Belcourt dans les illusions de la pacification réussie.

Le drapeau rouge

Il ne semble pas que le général de Gaulle soit conscient des traumatismes qu'il provoque du fait de l'inexécution des ordres qu'il donne depuis trois ans. Sans cela, il n'aurait pas été exaspéré, comme on rapporte qu'il l'a été, trois jours avant son discours radiodiffusé, à la lecture des rapports établis par la Délégation Générale et recommandant au chef de l'Etat de prévoir un long passage aussi chaleureux que précis pour rassurer les Français d'Algérie. De ces recommandations il n'a tenu aucun compte, ou presque, sinon pour rappeler la contribution algérienne à la victoire du 8 mai 1945.

Un ministre m'a affirmé que cette sécheresse était dictée par une grande honnêteté. Selon lui, le général de Gaulle a toujours estimé que les Français d'Algérie devaient accepter un bouleversement complet de leur situation. N'a-t-il pas dit, il y a 18 mois, à un député partisan de l'intégration : *« Avec ma politique de promotion musulmane, vous seriez encore plus malheureux dans l'intégration que dans l'association »* ? Dans la meilleure des hypothèses, les Européens seront ou bien des *« Algériens de souche française »* — comme il vient de les appeler pour la première fois — et comme jamais un homme d'Etat n'avait osé les appeler — ou bien des étrangers prêts à être regroupés. Et sans doute cet amer réalisme est-il honnête, mais il serait plus méritoire si on n'avait pas laissé dire le contraire depuis trois ans.

Aujourd'hui la réponse de ces Européens est dans l'égarement. Elle est dans cet attentat au plastic contre une église, attentat stupéfiant pour qui connaît la communauté catholique de Bab-el-Oued et pour qui est informé des véritables superstitions qui protègent de la profanation tous les lieux saints. La réponse est dans ce véritable délire mythologique auquel nous avons assisté à Alger lorsque des petites gens nous ont assuré avoir vu, de leurs yeux, dans la cour d'une caserne, les soldats du contingent piétiner le drapeau tricolore pour hisser ensuite le drapeau rouge ; lorsque d'autres affirmaient détenir les preuves que Challe était d'accord avec le général de Gaulle et qu'il avait accepté la triste mission de provoquer les Français d'Algérie avec l'aide des manifestants communistes du contingent...

Un référendum

Le délire n'a d'ailleurs épargné personne. Selon certains musulmans de la Casbah, les activistes et les ultras avaient préparé les fours crématoires destinés à faire disparaître tous les musulmans. On m'a même indiqué le lieu où avait été érigé ce four crématoire pendant les journées insurrectionnelles ainsi que le nom des responsables !

En vérité, cette guerre, ces propagandes contradictoires, ces insurrections intermittentes, cette succession déchaînée d'espérances et de déceptions ont brisé les nerfs de ces malheureuses populations. Et, tandis que souffle ce vent de folie, il est bien vrai qu'on ne conçoit pas encore, sur place, comment les représentants du F.L.N. pourraient faire leur entrée en Algérie.

C'est pourtant de cela qu'il sera question dans quelques jours à Evian. Le général de Gaulle a, souligne-t-on, « officialisé » la rencontre. Il lui a ainsi conféré une solennité dont Tunis regrettait l'absence lorsqu'elle fut d'abord fixée au 7 avril. Cela dit, comme le souci de ménager les Européens ne l'a à aucun moment habité, on doit se tenir à la lettre de ce qu'il a dit concernant la négociation. On doit s'y tenir d'autant plus que le général de Gaulle fait preuve, sur ce point, d'une remarquable — et publique — continuité.

Et badadi...
et badadoit...
la meilleure eau,
c'est la
BADOIT
EAU MINERALE NATURELLE
ELV 1421

2.200 m2 d'exposition
800 modèles
METAL et BOIS
Meubles AIGLE
51, rue VIVIENNE
PARIS 2e GUT.44.26.
Angle des boulevards
PARKING FACILE
AIGLE
Spécialiste des mobiliers de bureau, AIGLE apporte une solution à chaque problème.
Création nouvelle
" AIGLON "
ensembles décoratifs et fonctionnels

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE
Direction : Pierre MENDES FRANCE
Le numéro 32 (mai 1961) est paru :
Demain :
Crise dans l'automobile
Pierre Mendès France
A. Sauvy - A. Berle
E. Germains - Nicole Esnault - D. Macbeth
Ce numéro : 3,50 NF
Abonnement France : 36 NF
Abonnement étranger : 45 NF
8, rue Henner - PARIS (9e) - PIG. 39-76
C.C.P. 13.693-09 Paris
Spécimens gratuits sur demande

D'abord il n'y a évidemment plus d'autodétermination. On va discuter des modalités d'une association entre deux Etats souverains, association qui devra être ensuite ratifiée par une consultation qui ne sera, en fait, qu'un référendum. Comme ce fut le cas pour la dernière conférence de presse, une offre très positive est ainsi proposée par la France. L'indépendance n'est plus la sécession : elle peut au contraire s'accommoder de l'association. Quelle association ? Celle qu'accepterait la France *« moyennant une contrepartie effective à son concours et, d'autre part, une coopération organique des communautés. »* Comme c'est dans la même phrase que de Gaulle appelle les Européens *« Algériens de souche française »* on peut comprendre qu'il s'agit à un niveau quelconque (qui pourrait n'être pas gouvernemental) d'un fédéralisme interne de type libanais mais qui ne concernerait que les municipalités, ou les organismes économiques. Les Français n'y seraient pas représentés en tant que Français mais en tant que non-musulmans.

Des ennemis communs

Si cette association est repoussée par le F.L.N. alors le débat sera porté sur la place publique et l'autodétermination jouera à plein pour choisir entre la position de la France et celle du F.L.N. Auparavant l'Algérie sera conduite — sans le F.L.N. — vers l'association et vers la souveraineté.

A Tunis on dit volontiers que de tels propos auraient suffi il y a quelques semaines pour faire renoncer le F.L.N. à la rencontre d'Evian. Il est en effet toujours question des « différentes tendances », le F.L.N. ne devant être que l'une d'entre elles ; la souveraineté intérieure n'est accordée que pour être aussitôt limitée par des restrictions et des menaces. Le ton est sévère, sinon hostile, etc.

Pourtant, une délégation algérienne, représentant le G.P.R.A., va se rendre à Evian — cela est confirmé. Pourquoi ? D'abord parce que le G.P.R.A. n'a plus besoin, comme d'habitude, de procéder à de larges consultations dans les maquis : tous les musulmans d'Algérie ont été, sur place, impressionnés par le comportement du contingent, par le caractère impitoyable (même lorsqu'il est inefficace) de la lutte contre les activistes civils et militaires, et aussi, il faut le dire, par la fermeté du général de Gaulle.

Nous sommes nombreux à pouvoir témoigner du gaullisme d'éléments pourtant inconditionnellement attachés au G.P.R.A. Je ne dis pas du tout qu'un nationaliste pourrait préférer de Gaulle à Ferhat Abbas. J'affirme que les Musulmans que j'ai rencontrés n'ont jamais si fortement souhaité un accord entre le F.L.N. et de Gaulle parce que ce dernier leur paraît vouloir la liquidation de leurs ennemis locaux.

La leçon que, d'autre part, les Algériens peuvent tirer du putsch d'Alger c'est que la nécessité des étapes dans la décolonisation de l'Algérie s'impose peut-être encore davantage qu'ailleurs alors qu'ils étaient près au contraire de penser que la somme des sacrifices accumulés pendant six ans de guerre les autorisait à des exigences plus immédiates et plus fondamentales. Enfin, sur le plan international, la négociation a rarement été aussi attendue et aussi populaire. La pression vient ainsi de l'extérieur comme de l'intérieur.

La contre-partie

Tout cela ne serait pourtant pas déterminant si M. Boulahrouf, émissaire du G.P.R.A. en Suisse, qui vient d'arriver à Tunis et qui s'apprête à repartir pour Genève, n'avait pas reçu d'encourageantes assurances. Le gouvernement français pourrait donner les preuves de sa volonté d'aboutir à un résultat réaliste et rapide. Le problème de la libération de Ben Bella — qui pose au F.L.N. des difficultés si précises — serait en partie résolu si on rapprochait d'Evian les internés de l'île d'Aix et de Fresnes quelques jours après le début des pourparlers. Les consultations parallèles avec Messali et autres n'auront pas lieu. Enfin, les modalités de l'association seront étudiées dans une perspective de respect de la souveraineté algérienne.

A Paris, on précise même que la méthode de la « contrepartie », et l'expression elle-même témoignent de ce respect ; seuls deux Etats souverains peuvent décider de procéder à un échange et de troquer une restriction contre un concours. Le climat au moins paraît donc avoir été créé en Suisse.

Un réflexe dangereux

Le F.L.N., au surplus, peut très bien considérer qu'il a d'autres et puissants atouts dans la partie qui va se jouer. La leçon du putsch d'Alger et plus précisément de la liquidation de ce putsch est aussi, en effet, que peu de choses sont possibles sans le concours de l'A.L.N. — que ce concours se traduise par une invitation au calme ou à la guerre.

D'un autre côté, la France ne se présente pas, hélas, à Evian dans la situation idyllique et grandiose décrite lundi soir par le général. De cette épreuve, la silhouette historique du chef de l'Etat sort plus affermie, mais la France plus affaiblie. Les grèves de mardi ont donné la mesure de la différence que faisait le peuple français entre le soutien pour la défense de la République et la dévotion au président de la République.

Il est difficile de dissimuler à l'extérieur la fragilité de l'équilibre reconquis. La solitude d'un homme qui entend seul profiter d'une victoire à laquelle tous ont participé sous sa conduite n'inspire pas un respect sans faille. L'Armée, meurtrie et divisée, qui n'a triomphé de son attachement unanime à l'Algérie française que par crainte du chaos, est toujours sujette à un réflexe dangereux au moment des négociations. Enfin, les rapports entre la France et les Etats-Unis sont devenus assez mauvais pour permettre au président Kennedy un jeu dans tous les sens sans que la situation internationale redonne envie aux Russes de miser une nouvelle fois sur de Gaulle.

Bref, le F.L.N., comme n'importe qui, peut très bien apercevoir le talon d'Achille de celui qui veut se présenter comme un Hercule. Pour ma part, et du seul point de vue de la négociation algérienne, je trouve cela plutôt rassurant : il n'est pas bon que dans une rencontre l'une des deux parties soit trop supérieure à l'autre.

Il reste que maintenant les partenaires d'Evian sont condamnés à s'entendre, traqués qu'ils sont tous les deux par les immenses désastres qui menacent leurs deux pays. De la guerre civile à l'internationalisation, l'éventail des catastrophes est ouvert. Les opinions publiques, en Algérie comme en France, en sont — elles au moins — conscientes.

JEAN DANIEL.

(Ansi Foto)

MM. BOULHAROUF ET CHÉRIF A ROME.
Un problème précis : Ben Bella.

NOTES

● LE DOSSIER CHALLE

Des bandes magnétiques figurent dans les dossiers de l'ex-général Challe : elles ont été enregistrées à l'insu du Chef de l'Etat au cours de la tournée des popotes, en mars 1960, et apporteraient la preuve des promesses personnelles que le général de Gaulle fit à l'armée après l'effondrement des barricades.

● L'U.N.R. ET LA RADIO

M. Jean Teitgen, rédacteur en chef sur la chaîne France II, a été écarté des ondes : ses éditos avaient été violents contre les généraux insurgés d'Alger. Cette mesure prépare, dit-on dans les milieux de la radio, la suppression des informations sur la chaîne France II et le regroupement de tous les journalistes politiques de la radio sous la direction étroite de l'U.N.R.

● BILLOTTE A WASHINGTON ?

L'Elysée envisage de nommer le général Billotte ambassadeur de France à Washington où il succéderait à M. Hervé Alphand. Discutant de cette éventualité, le Chef de l'Etat a lancé à l'un de ses récents interlocuteurs : « Billotte... j'espère au moins qu'il approuve ma politique étrangère... » Le général Billotte fait partie des « gaullistes de gauche » et est membre de la délégation exécutive de l'U.D.T. (Union Démocratique du Travail).

● MORANDAT CONTRE MOATTI

Alors que l'U.N.R. avance comme candidat dans l'élection partielle du 9ᵉ arrondissement M. Ponchardier, l'Elysée serait favorable à la candidature de M. Yvon Morandat. Le député sortant, M. René Moatti, avait été élu sous l'étiquette U.N.R. : il avait démissionné pour protester contre la politique algérienne de ce parti et entend se représenter devant ses électeurs sans étiquette.

● LA « CITE CATHOLIQUE » DANS L'ARMEE

La sécurité militaire a ouvert une enquête spéciale sur les cellules de la « Cité Catholique » qui se sont constituées dans l'armée et auxquelles adhèrent une grande partie des officiers engagés ou compromis dans le « pronunciamiento » d'Alger. C'est grâce aux liens que cette société « intégriste » a noués en Espagne auprès du clergé que l'ex-général Salan a pu fausser compagnie aux policiers espagnols.

● LE CONTINGENT APRES LE PUTSCH

Les 2ᵉ classe du contingent qui se sont montrés les plus actifs dans la lutte contre les généraux d'Alger, ont fréquemment été fichés dans leurs corps : nombreux sont ceux qui font l'objet de brimades ou de menaces. Certains d'entre eux ont été versés dans des unités spéciales stationnées aux confins sahariens.

EDDY
SHIRTMAKER - TAILOR
20 ANNEES
DE CREATIONS ET DE RECHERCHES AU SERVICE DE LA QUALITE
LES PLUS BELLES EXCLUSIVITÉS EUROPÉENNES
CHAMPS-ELYSEES - LIDO - PARIS

O. A. S.

A l'école du F.L.N.

Pendant que les Algérois tapent bruyamment sur leurs casseroles, des hommes silencieux et bien organisés, que le dernier putsch n'a pas démasqués, travaillent sérieusement. Ce sont les agents de l'O.A.S. qui se préparent.

A Alger, un tract circule. Il est adressé aux soldats du contingent. « *Certains d'entre vous*, y lit-on, *se comportent comme s'ils étaient des soldats d'occupation. Nous comptons sur les soldats qui sont conscients de leur devoir, faute de quoi l'O.A.S. serait contrainte de réagir.* » Dans la soirée de lundi, une bombe a explosé dans l'église Saint-Joseph, à Bab-el-Oued, dont le curé, un « pied-noir », est connu pour ses opinions libérales. Mardi, un autre engin explosait devant la porte du directeur du « Journal d'Alger » (le seul quotidien autorisé à paraître à Alger depuis le putsch). Ces tracts, comme ces attentats, sont signés : l'O.A.S. (Organisation de l'Armère Secrète, qui, désormais, rassemble les réseaux activistes et paramilitaires.)

Les généraux Jouhaud et Salan sont toujours en fuite. S'ils ont échappé aux recherches jusqu'à maintenant, c'est qu'ils ont été pris en charge immédiatement par les réseaux clandestins de l'O.A.S.

Le 26 au soir, Challe, Salan et Jouhaud ont embarqué dans un camion du 1er R.E.P. pour Zeralda. Le parcours devait être de 28 kilomètres. C'est au kilomètre 20 que l'O.A.S. a intercepté le convoi. Les équipes de l'O.A.S. se sont alors partagées en quatre groupes. Le premier a continué jusqu'à Zeralda. Il était dirigé par Jacques Susini, ancien président de l'Association des Etudiants et ancien compagnon de Joseph Ortiz. A Zeralda, il s'est d'abord occupé de tous les dossiers emportés de la Délégation générale du Gouvernement. Beaucoup ont été brûlés. Mais certains ont été conservés par Susini, en particulier une pièce qui sera capitale pour la reprise ultérieure des contacts entre les milieux activistes et militaires : il s'agit du compte rendu des écoutes téléphoniques de la nuit de vendredi à samedi et de la journée du 22 avril, au cours desquelles les chefs de l'insurrection ont pris contact avec tous les généraux commandants de zones ou de divisions et avec un grand nombre de commandants de secteurs ; leurs réactions devant les ordres des insurgés ont donc été enregistrées, et c'est Susini qui détient ces enregistrements.

Un deuxième groupe de l'O.A.S. a escorté Challe jusqu'aux abords d'Alger. Cette opération ne s'est pas faite sans qu'une violente altercation ait mis aux prises l'ancien commandant en chef et certains agents de l'O.A.S. qui pensèrent un instant à l'enlever, voire à l'exécuter secrètement.

Un troisième groupe est rentré à Alger où il a repris ses activités clandestines. C'est ce groupe qui aurait pris en charge le général Salan.

Enfin, un quatrième groupe de l'O.A.S. a contourné Alger par le sud et s'est rendu dans la région des Beni-Bounane. Le général Jouhaud s'y était joint.

Un regain de prestige

Une partie des dirigeants de l'O.A.S., essentiellement ceux provenant de l'ancien F.A.F. (Front pour l'Algérie Française) se sont d'abord montrés très hostiles aux généraux responsables de l'insurrection et ont même pensé à faire courir, par voie de tracts, le bruit de leur trahison. Puis ils ont changé d'avis et ont décidé de leur donner un regain de prestige en entretenant leur légende de « généraux hors la loi », ayant déjoué miraculeusement les recherches de milliers de policiers et d'indicateurs de police... D'autres dirigeants de l'O.A.S., en particulier ceux provenant de « Jeune Nation » et de « France Résurrection » étaient partisans de les faire passer à l'étranger et de cesser tout contact avec eux ; de nouveaux chefs militaires, encore non compromis, seraient pressentis plus tard pour prendre la tête comme chefs d'une insurrection future... Ces divisions ne mettent pas en cause l'unité de l'organisation. Mais elles donnent une idée des âpres luttes d'influences qui ont déchiré sans cesse les milieux de l'insurrection. Ces luttes, l'O.A.S. en a compris tout de suite la gravité. Elle en a tiré les conséquences et a pris ses précautions à temps.

Des divergences

Parmi les officiers qui furent à la tête de l'insurrection du 22 avril, les premiers qui pensèrent à un « coup d'Etat technique » s'y préparèrent dès le mois d'août dernier. Ils prirent contact d'abord avec le général Zeller. Celui-ci réunissait autour de lui les officiers partageant les mêmes idées religieuses et politiques que lui. Il s'agissait donc d'hommes appartenant à des milieux catholiques intégristes (beaucoup sont abonnés à la revue « Verbe », partisans d'un Etat autoritaire et corporatiste, convaincus que toute politique, à l'intérieur comme à l'extérieur, se ramène à la lutte universelle contre le communisme. C'est le colonel Broizat, lui-même ancien séminariste, qui était le véritable pivot de ce groupe.

Le général Zeller qui, depuis son départ de l'armée en 1959, était entré dans les affaires, apporta à la préparation du « complot » les moyens financiers indispensables ; c'est de là qu'est venue l'idée — qui eut plus tard de graves conséquences pour les insurgés — de lui confier la direction des affaires économiques et financières au moment où l'insurrection éclaterait.

Octobre et novembre ont été, pour la préparation du complot, l'époque des grandes liaisons. Le général Jouhaud est chargé de l'ensemble des contacts avec les officiers en service en Algérie, et le général Salan, passé en Espagne, est introduit dans la conspiration par les officiers de son ancien état-major, en accord avec les colonels Argoud, Broizat et Godard. C'est par là que, quelques semaines plus tard, l'O.A.S. entrera directement dans le complot. En effet, en Espagne, le général Salan et ses agents de liaison entrent en contact avec les groupes constitués par les anciens compagnons de Joseph Ortiz et avec les amis de Pierre Lagaillarde. Ces groupes feront partie de l'O.A.S.

Mais c'est à ce moment aussi que prennent naissance les graves querelles internes qui seront une des causes de la défaite des insurgés. L'inimitié du général Salan pour le général Zeller comme pour le général Jouhaud est ancienne ; elle recouvre des divergences d'idées qui n'ont sans doute plus la même importance que par le passé, mais qui ont laissé des traces. Le général Salan, qui passe pour avoir appartenu à la Franc-Maçonnerie, avait peu de principes communs avec le catholique intégriste qu'est le général Zeller. Le général Jouhaud, de son côté, que des amis ont mis en liaison avec l'Opus Dei, et qui a fait un séjour au Centre de Réarmement moral, se sent aussi éloigné que possible d'un homme comme Salan.

Dès cette époque, des liens particulièrement étroits sont noués entre le général Jouhaud et les hommes de l'O.A.S. Chargé des liaisons en Algérie, Jouhaud est constamment abrité, transporté, aidé par l'O.A.S.

Trois permanences

Quant au général Challe, on a déjà tout dit sur les raisons qui l'ont poussé vers l'insurrection : remords d'avoir promis à ses officiers, à l'époque du 24 Janvier, que le Gouvernement choisirait « la solution la plus française », alors qu'il s'est orienté par la suite vers les négociations ; conviction que la guerre d'Algérie aurait pu être gagnée si son plan avait été appliqué quelques mois encore ; certitude que la politique du général de Gaulle était mauvaise aussi bien en Europe, vis-à-vis du Pacte atlantique qu'en Algérie. Aujourd'hui, les officiers qui ont pris part, auprès de lui, aux préparatifs

LES GENS SÉRIEUX

par J.-M. DOMENACH

L'EMOTION passée, on s'emploie maintenant à nous faire oublier. Je m'excuse donc de parler d'un homme qui est mort en ce temps-là. D'autant plus qu'il n'est pas mort au bon moment, quand il ne s'agissait plus que de signer la victoire, mais dans l'incertitude du premier matin, lorsque les hommes-léopards se faufilaient le long des trottoirs et bondissaient par-dessus les murs.

Il y avait, pour garder la ville, plus de vingt mille hommes. Pas un ne résista. Sauf lui. Dans les grands abandons collectifs, dans les paniques de l'histoire, il se trouve ordinairement un homme pour faire le contraire de ce que les autres font. Quand tout le monde se rend, il y a presque toujours un homme qui continue de résister ; quand tout le monde veut vivre, il y a presque toujours un homme qui accepte de mourir.

C'était lui, ce sous-officier qui gardait l'immeuble de la télévision d'Alger. Il croisa sa baïonnette, ou bien fit la sommation réglementaire, je ne sais. J'ignore même son nom. Une famille aujourd'hui doit le connaître. Je sais seulement qu'il barra le passage et fut abattu par les parachutistes. Depuis, nul ne nous a parlé de lui et je crains qu'on ne lui ait pas donné l'une de ces décorations qui ne font plus rien aux morts, mais qui ont un sens pour les survivants. Ce serait justice, alors que tant de félicitations et de promotions pleuvent sur des gens qui ne risquèrent pas grand-chose. On pourrait même lui élever un monument. Il est le soldat inconnu de la légalité.

Une tunique propre

Sans lui, cette affaire où s'échangèrent plus de paroles que de coups (le général de Pouilly, nous a dit la presse, eut des mots durs pour le général Gardy et M. Buron sut faire pleurer son geôlier), cette affaire serait restée « propre », un petit *Kriegspiel* à ne pas prendre au sérieux : nous avançons, ils reculent ; ils avancent, nous reculons. On était entre militaires. L'Armée, comme on dit, ne tire pas sur l'Armée. On n'en était pas encore à tirer sur le peuple, malgré les quelques arrestations et lynchages préparatoires qui marquèrent en plusieurs endroits ces journées. L'ex-général Challe se présentera donc les mains pures devant le tribunal, et les bonnes âmes commencent déjà à célébrer sa prudence, son sens patriotique, voire sa grandeur d'âme. Comme c'est beau, comme c'est civilisé de lancer un putsch et de savoir l'arrêter sans avoir éclaboussé sa tunique de la moindre goutte de sang ! A l'exception pourtant du sous-officier qui défendait la télévision ce matin-là, et qui, dans cette aventure où tout fut signal et symbole, figurait l'avant-garde de notre peuple.

(A.P.)
L'IMMEUBLE DE LA RADIO A ALGER.
Au soldat inconnu de la légalité.

Après lui, d'autres garçons se sont levés. La résistance passive du contingent s'est organisée. Il ne s'agissait plus d'une sentinelle qu'on liquide en passant, mais de troupes entières que les quatre généraux prétendirent licencier, faute de pouvoir les réduire. Pendant quarante-huit heures, les autorités célébrèrent « *les petits gars du contingent qui ont été magnifiques, dites-le bien partout* ». Elles avaient eu peur. Dans la région de Constantine, un colonel calmait ses soldats en ces termes : « *Ici, vous avez des officiers derrière vous* ». Les officiers sont repassés devant. C'est dans l'ordre. Ce qui ne l'est pas, c'est que, dans certaines unités, ils dressent les listes des soldats qui ont obéi au Président de la République, et ont même commencé d'en mettre quelques-uns au cachot. Si cette ignominie n'est pas immédiatement arrêtée, l'Etat aura une fois de plus bafoué ses défenseurs ; il ne devra plus compter sur personne ; il crèvera tout seul au prochain assaut.

Avant l'oubli

« *Il y a partout une lâcheté infinie* », disait la Jeanne d'Arc de Péguy. Mais il arrive que les bergères donnent des leçons aux connétables. Ce sous-officier ne s'est pas rendu ; il a fallu l'abattre. Pensons aussi à ce capitaine de l'état-major d'Alger qui se suicida après l'effondrement du complot : il n'était pas resté fidèle à la République, mais il resta fidèle à lui-même, à son honneur.

Avant que commence le grand déballage (*Monsieur, ce n'est pas moi, c'est lui qui m'a poussé. D'ailleurs, je n'ai jamais songé à faire du mal à personne*), avant que s'installe un nouvel oubli, prélude aux nouvelles trahisons, une minute de silence, camarades, pour le sous-officier tué à son poste. Joignons-y le souvenir du capitaine qui se tua. Ils avaient pris ça au sérieux.

LE MONDE
diplomatique

publie
dans son numéro de mai

une étude
du professeur **Georges VEDEL**
sur

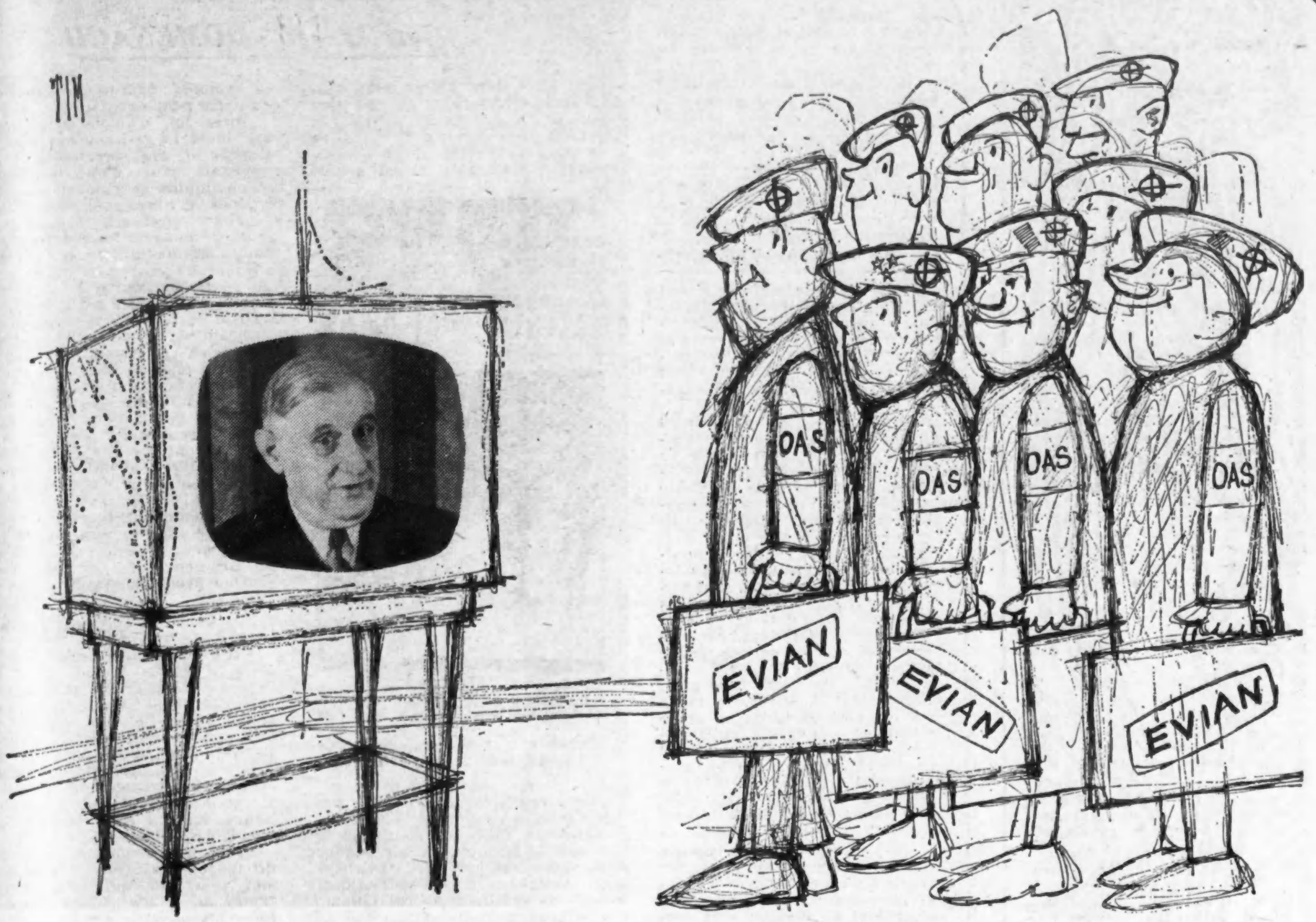
L'ASSOCIATION ENTRE LA FRANCE ET L'ALGÉRIE

et un article
de l'écrivain algérien
Kateb YACINE :

Tous les chemins mènent au Maghreb

En vente dans les kiosques
Le numéro : 1 NF

LE MONDE DIPLOMATIQUE
5, rue des Italiens, Paris (9e)



« L'avenir de l'Algérie, nous entendons en discuter à fond avec les diverses tendances, notamment celles qui nous combattent. »

de l'insurrection, assurent qu'il voulait la « contrôler » pour la maintenir dans une voie « républicaine » par opposition aux tendances « fascistes » des autres généraux et que seuls comptaient pour lui la victoire en Algérie et le maintien de la France dans le système des alliances occidentales.

Le jeudi 20 avril, les responsables de l'O.A.S. savent que le coup est prévu pour le 24. Ils vont donc mettre en place leur dispositif à partir de ce jeudi soir, au moment même où arrive en Algérie le général Challe. Mais dès la journée du vendredi, l'O.A.S. se rend compte que les dirigeants militaires de l'insurrection sont en proie à la plus vive inquiétude. Le colonel Godard est épouvanté des fuites qui ont eu lieu. Il estime qu'elles devraient provoquer une riposte des services de sécurité officiels. Le colonel Godard ne peut alors s'imaginer que la multitude de rumeurs qui courent à Alger sur les possibilités du coup d'Etat ont, à la longue, rendu sceptiques les services de la Délégation générale. Immédiatement commencent les discussions entre les chefs de l'insurrection. Le général Zeller et le général Jouhaud sont pour l'application du plan initial qui prévoyait un « putsch » simultané à Paris et à Alger. Le général Challe y est opposé. Un compromis (il y en aura beaucoup d'autres) est choisi : le « putsch » est avancé au vendredi soir à Alger et on ne passera à l'action en métropole que samedi, si tout marche bien en Algérie et si l'organisation du complot à Paris ne subit pas trop de « dégâts ». Telle est la décision prise dans la nuit de jeudi à vendredi, à la villa des « Tagarins ». Aux premières heures de vendredi, l'O.A.S. en est prévenue.

Son rôle est capital dans la nuit de vendredi et dans la journée de samedi. Trois permanences sont établies : boulevard Laferrière, à l'hôtel de ville et à El Biar. Un certain nombre d'agents quittent la clandestinité et sont équipés d'une tenue grise avec brassard tricolore. Un groupe de l'O.A.S. participe à la prise du Commissariat central : c'est là que sera pris, avec le consentement de fonctionnaires complices, un très gros stock d'armes automatiques.

Les dirigeants militaires de l'insurrection reconnaissent à l'O.A.S. un rôle exclusif de « courroie de liaison » entre eux-mêmes et la population. En échange, pour se conformer à leurs consignes, l'O.A.S. lance un ordre du jour appelant la population à la « discipline », c'est-à-dire acceptant que, dans cette phase, le coup d'Etat garde son caractère « technique » et ne fasse pas appel au concours de la masse européenne.

APTITUDE ?

Si l'ex-colonel Gardes n'avait pas été rejoindre les insurgés d'Alger, il serait aujourd'hui général. Malgré le procès des barricades — dont il fut le seul inculpé militaire, d'ailleurs acquitté — il avait en effet été inscrit sur la liste d'aptitude établie par le ministère des Armées. L'usage veut que les nominations proposées sur cette liste soient automatiquement ratifiées par le Conseil des Ministres.

Du « mauvais travail »

Pourtant, dès ce samedi 22 avril, la direction de l'O.A.S. choisit une ligne de conduite extrêmement prudente. C'est que, très vite, elle est au courant des premières difficultés que rencontre l'insurrection. Dans la matinée, une entrevue a lieu entre le général Zeller, accompagné du colonel Godard, et M. Vibert, directeur du Plan à la Délégation générale, qui passe pour le plus fermement partisan de l'Algérie française. Elle s'est très mal passée.

Le général Jouhaud, de son côté, était chargé de la mise en état d'alerte des bases aériennes en vue d'un soutien aéroporté au putsch prévu pour Paris. Il obtient de bons résultats pour Bône et Philippeville, et c'est alors que sont confirmées les instructions prévues par le message annonçant le démarrage des opérations en métropole : « *L'escargot fait du trapèze* ». C'est à la réception de ce message que l'O.A.S. de Paris va déclencher la série d'attentats au plastic dans les gares, destinés à orienter l'activité de la police vers des points sans importance pour les insurgés. Mais, au même moment, le général Jouhaud rencontre des difficultés graves pour les bases de Maison-Blanche et de Blida.

Le général Challe, enfin, qui a tenté de prendre contact avec des représentants américains, doit se rendre à l'évidence : M. Goburn-Smith, attaché militaire U.S., de passage à Alger, refuse toute conversation et fait savoir qu'il va s'embarquer sur le paquebot « El Mansour ».

Lorsque les trois chefs militaires se retrouvent, après le déjeuner, au quartier Rignot, leur bilan est donc médiocre. Ils ont entre eux des discussions extrêmement violentes. Le général Challe reproche en particulier à Jouhaud de n'avoir pas « *fait son travail auprès des aviateurs* ». Une deuxième fois, il faut en venir à un compromis : l'opération sur la métropole est ajournée, tant que la situation en Algérie n'aura pas été complètement stabilisée. Mais cette décision n'est prise que par une majorité des chefs militaires contre une minorité. Zeller et Jouhaud sont dans la minorité. Le colonel Godard a fait pencher la balance en faveur de Challe.

Un seul patron

C'est à ce moment qu'arrivent au quartier Rignot les dirigeants de l'O.A.S. Ils constatent que les décisions ont été prises sans eux. Or, ils venaient demander que l'un des leurs participe à la conduite de l'insurrection sur un pied d'égalité avec les généraux. Réponse de Challe : « *Il n'y a pas de directoire à la tête de l'insurrection. Il n'y a qu'un patron : c'est moi !* » Pour aboutir à la prise en main totale de l'Algérie, l'O.A.S. propose la mobilisation de la population civile européenne grâce à l'appel des classes jeunes et à la reconstitution des Unités territoriales. Le général Challe accepte en principe, mais il fait comprendre que cette mobilisation doit se faire par l'intermédiaire de tous les grands mouvements européens et non pas seulement par l'O.A.S. Il provoque une réunion de l'ancien Comité d'Entente des

→

PLACEMENT
SÉCURITÉ
UN
APPARTEMENT
LAFONT ET Cie
91 Bd. HAUSSMANN - PARIS 8e - ANJ. 17-10+

PARIS
NEW-YORK
BOEING Jet
INTERCONTINENTAL
AIR-INDIA
7, Rue Scribe - PARIS 9e - OPÉ. 15-64
en association avec B.O.A.C. et QANTAS

MOBY DICK

Dans la lumière
de la baie de Santa Giulia
en Corse
un petit hôtel
pas comme les autres
idéal
pour les séductions
de la mer
les joies
de la plage
les plaisirs
de la table
la simplicité
du confort

PENSION COMPLETE
350 NF LA SEMAINE
pour une personne
560 NF
pour deux personnes
(service et vin compris)
sans
taxes ni majorations imprévues

OUVERT
du 10 juin au 23 septembre

POUR TOUS
RENSEIGNEMENTS
ECRIRE A PAUL PANDOLFI
« MOBY DICK »
PORTO VECCHIO (CORSE)

Anciens Combattants, que préside M. Auguste Arnould, et donne consigne à la presse de la « *mettre en valeur* ».

Devant cette série de dérobades et de compromis, les dirigeants de l'O.A.S. prennent la décision capitale de demeurer dans la clandestinité tant l'issue de l'insurrection leur paraît incertaine. Désormais, seuls les agents de liaison seront « découverts » ; quelques-uns d'entre eux sont prévenus qu'ils accomplissent alors une « mission de sacrifice ».

La manière d'en sortir

Cette impression se renforce quand l'O.A.S. est mise au courant de l'inquiétude provoquée chez les chefs militaires par les signes multiples de la résistance du contingent à l'insurrection. On peut dire qu'à ce moment l'O.A.S. a commencé à se « démobiliser ».

Mais, à partir de dimanche soir, et surtout lundi matin, une contre-offensive de la minorité se développe au sein de la direction militaire de l'insurrection. Le discours de M. Debré a provoqué de leur part une manœuvre de « guerre psychologique ». Ils font savoir par la presse qu'en effet une opération sur la métropole pourrait être, éventuellement, dans les intentions du commandement... Mais surtout, le général Zeller, qui a brisé les hésitations du général Gouraud et a rallié l'essentiel du Constantinois, prétend apporter ainsi la preuve qu'une action énergique peut donner d'excellents résultats. De plus, le général Salan, qui vient d'arriver, se range d'abord aux côtés de Jouhaud et de Zeller tant est grande son animosité à l'égard de Challe. C'est le lundi matin, qu'il commencera à changer de position. En fin de matinée, en effet, il reçoit des journalistes et, à leurs questions, répond qu'il ne peut leur donner d'indications précises, car toutes les décisions sont prises en commun par les quatre généraux. On ne peut dire plus clairement que des dissensions graves les séparent... L'O.A.S. en est de plus en plus convaincue.

Dès le début de la soirée, les nouvelles reçues de Mers-el-Kebir et de Sidi-bel-Abbès — où le colonel Brothier a refusé de suivre l'insurrection — font admettre aux quatre généraux que la partie est virtuellement perdue. Durant cette nuit de lundi à mardi, c'est déjà sur la manière d'en sortir qu'ils s'affrontent, comme toujours, en discussions véhémentes. Le général Zeller est pratiquement le seul à soutenir qu'une lutte armée, avec participation massive de maquis européens, finira par ébranler la résolution du gouvernement et le jugement de l'opinion publique internationale. Jouhaud et Salan souhaitent un départ immédiat à l'étranger d'où pourront être renoués les fils d'un nouveau complot. Challe, déjà, est partisan d'affronter l'opinion publique en acceptant de rendre compte de leur action à la justice.

Des hommes nouveaux

Dans la matinée du mardi a lieu un incident caractéristique : le général Challe ayant été prévenu que le général Ailleret allait mettre en application un plan de reprise en main du Constantinois, le prévient qu'il est inutile, car l'insurrection va cesser. Le message de Challe est intercepté par de jeunes officiers qui préviennent le colonel Broizat. A ce moment, la vie même du général Challe est en péril... Finalement, il accepte de publier, le soir, l'ordre de mobilisation des U.T. et des jeunes classes. C'est le dernier compromis passé entre les chefs de l'insurrection. Le seul rôle que jouera l'O.A.S.. dans la soirée, sur les hauteurs d'Alger et aux environs de l'hôtel Aletti, sera de retarder l'avance des unités de gendarmes et de C.R.S., de manière à permettre le départ des camions du 1er R.E.P. contenant les archives de l'insurrection.

Et maintenant que va faire l'O.A.S. ? Où en est-elle après la débâcle de l'insurrection ? Son organisation peut se résumer très simplement : unité au sommet, autonomie à la base. Ses effectifs, en effet, ne proviennent pas d'une même origine. La majorité est constituée par les groupes de choc déjà clandestins de l'ancien F.A.F. dont la dissolution en décembre a justement amené la mise sur pied de l'O.A.S. Les petits groupes formés en Espagne après l'affaire du 24 Janvier s'y sont joints. En Algérie, les anciens membres encore non compromis du F.N.F. de Joseph Ortiz forment un groupe autonome, de même que les amis de Martel dans la Mitidja, un petit cercle d'anciens compagnons de Pierre Lagaillarde, le Front nationaliste étudiant, la section locale (clandestine) du Regroupement national fondé par M. Jacques Soustelle en métropole, un groupuscule intitulé « Mouvement Algérie-Sahara », un « Centre ouvrier de coopération et d'action chrétienne » qui réunit quelques disciples du docteur Lefèvre.

(Keystone.)
SUR UN MUR D'ALGER.
Pour le moment, des objectifs limités.

Mais ce qui fait l'originalité de l'O.A.S. par rapport à toutes les anciennes organisations clandestines de la minorité européenne, c'est l'intervention d'hommes nouveaux, venus arbitrer les vieilles querelles et assurer l'unité absolue du commandement au sommet. Ces hommes proviennent souvent de régions étrangères à l'Algérie elle-même. Certains ont appartenu, à l'époque de la guerre de Palestine, au groupe Stern et à l'Irgoun Zwaï Leumi : ils forment une équipe aux ordres de l'instituteur Ghnassia. D'autres sont apparemment de simples trafiquants d'armes exerçant depuis longtemps leur activité sur les rives méditerranéennes. Quelques-uns sont d'origine hongroise et ont été amenés à « l'Algérie française » par l'intermédiaire de Kovacs.

Dans les cafés

Ces hommes ont apporté à l'O.A.S. un style inconnu autrefois dans les organisations européennes. Ils ont imposé des consignes de discrétion féroces, interdit le plus possible l'usage du téléphone, généralisé l'emploi de messages dans les cafés et restaurants, inculqué à leurs agents une véritable technique de la clandestinité. Ils ont obtenu des résultats d'autant plus satisfaisants qu'ils avaient affaire à des recrues plus jeunes, moins contaminées par les habitudes algéroises de bavardages que les vétérans d'avant le 13 Mai.

Ce qui frappe dans l'O.A.S., c'est la tendance de ses dirigeants à imiter rigoureusement l'exemple du F.L.N. Ils en ont repris le principe de la direction collégiale, la technique des cotisations qui crée un lien constant entre les réseaux clandestins et la population tout entière ; ils préparent l'organisation des maquis dans le bled en y installant des dépôts d'armes collectives, dont la présence à Alger ferait courir de trop grands risques.

En métropole, on en est à installer des « têtes de pont » qui jalonnent la vallée du Rhône et remontent jusqu'à Paris. Mais l'action directe n'y serait possible que si entrait en jeu la foule des sympathies personnelles et politiques qui se retrouvent dans d'autres organisations — de droite ou d'extrême-droite — plus anciennes que l'O.A.S.

Pour le moment, celle-ci a fixé à ses agents des objectifs limités : diffuser des tracts destinés à tenir en haleine l'opinion métropolitaine et algérienne; percevoir des cotisations ; organiser des attentats individuels contre les responsables de l'échec du coup d'Etat ; reprendre la campagne des attentats au plastic.

L'idée des dirigeants de l'O.A.S. est que tout peut se retourner en leur faveur car, selon eux, les pourparlers d'Evian ne peuvent que traîner et finalement échouer.

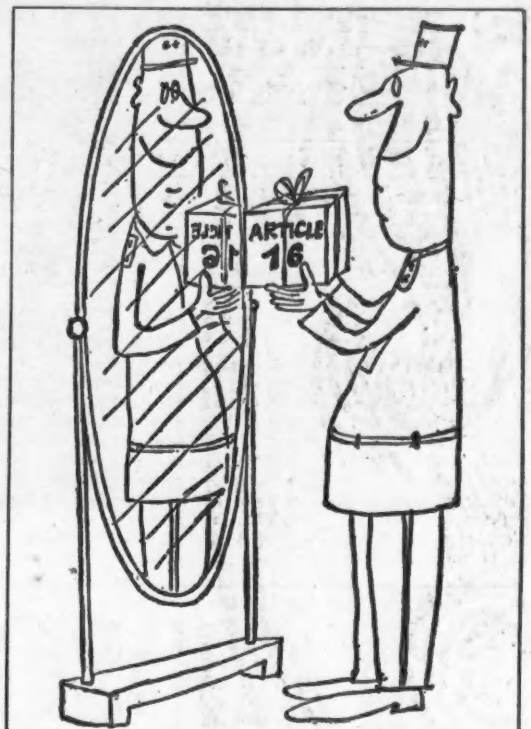
PAUL-MARIE DE LA GORCE.

LA
GRANDE
MAISON
DE BLANC
PARIS
PLACE DE L'OPÉRA
VENDREDI 12
et SAMEDI 13 MAI
VENTE ANNUELLE DE
CRAVATES
soie naturelle
(fins de séries)
Coupe et façon
GRAND CHEMISIER
NF 6,95
Valeur réelle 18 à 29 NF
JEUDI 11 MAI
magasins ouverts à 10 h.

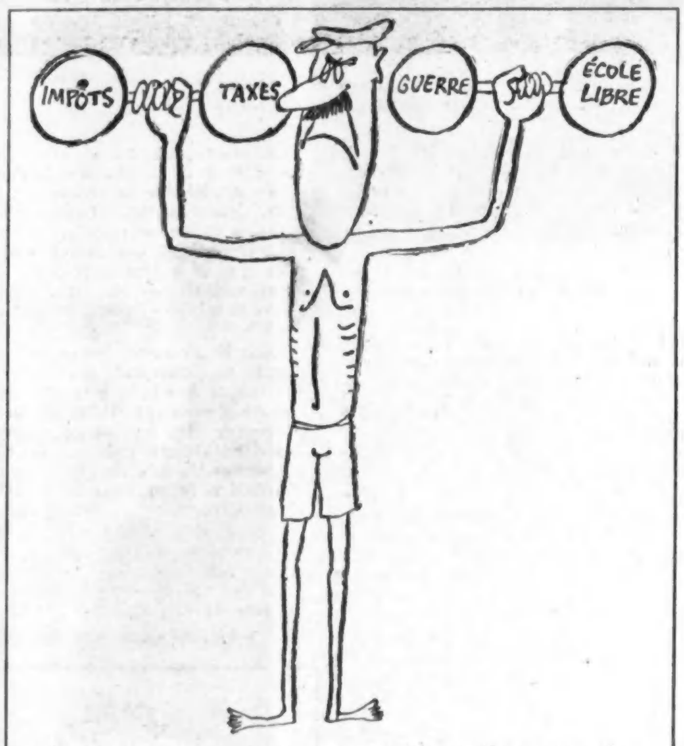
LUNDI 20 HEURES

par SINÉ

« L'évolution rapide et profonde que nous avons commencée est liée au grand mouvement qui emporte l'univers. »



« La France a prouvé qu'elle voulait survivre et grandir en se donnant récemment des pouvoirs... »



« Le développement de la France, telle est l'immense entreprise que nous offrent la puissance, la fraternité et la grandeur. »

« Peuple français ! En avant !... »

RECUEILLI AUX MEILLEURES SOURCES

TOUT sur le COSMOS

PAR

V. PARINE - G. POKROVSKI, A. ANANOFF
E. AUBEL et E. SCHATZMAN

dans le n° 158 (mai 1961) de la revue mensuelle illustrée de poche

ETUDES SOVIETIQUES

Kiosques, librairies, le numéro 0,70 NF - Abonnement un an : 7 NF au C.D.L.P., 142, boulevard Diderot - PARIS (12e) C.C.P. Paris 4629.39

SPECIMEN GRATUIT SUR DEMANDE

La seule décapotable 4/5 places

C.E.O.

SINGER Gazelle

1500 racée et nerveuse
4 vitesses

Disponible également avec Boîte automatique

Importateur exclusif :
JACQUES SAVOYE
237 Bd Pereire - PARIS 17e
GALvani 98-42

POLITIQUE

Les deux droites

● *Les indépendants (je voudrais bien savoir de qui ils dépendent, a dit de Gaulle) se sont coupés en deux. Les modérés soutiennent le régime ; les autres préparent le prochain complot. Qui sont-ils ? Comment raisonnent-ils ?*

« J'*AI défendu pendant des années, aux côtés d'hommes comme Bourgès-Maunoury, Robert Lacoste, Max Lejeune, Albert Baylet et Jules Romains, l'Algérie dans la République. C'était mon droit, c'était mon devoir aussi, puisque j'avais la conviction que l'Algérie était nécessaire à la France, à l'Europe unie, à l'Occident...* » Ainsi s'est exprimé Roger Duchet devant ses amis politiques, réunis cette semaine dans le petit amphithéâtre de l'Assemblée nationale. « *Devant la situation politique actuelle*, a-t-il ajouté, *et pour préserver l'unité indispensable du mouvement, j'ai pris la décision de confier mes fonctions à Camille Laurens, directeur politique du Centre des indépendants, qui, pendant mon absence, assumera les responsabilités dans le cadre des structures actuelles.* »

(A.G.I.P.)

M. Jean-Marie Le Pen.
« *Jamais ! Jamais !* »

Des positions « nationales »

Dans une lettre collective, quarante membres du mouvement avaient demandé sa démission, l'élection d'un nouveau président national (M. Marcellin par exemple) et l'exclusion des activistes. On devait finalement aboutir à une cote mal taillée. M. Duchet s'en allait, mais le Centre restait entre les mains de ses amis ; M. Henri Bergasse, président du groupe parlementaire, en assurera la direction politique et M. Camille Laurens le secrétariat administratif.

La crise provoquée par le coup d'Etat du 22 avril dans les rangs de la droite était devenue trop éclatante et trop aiguë pour rester sans conséquences. Le dimanche 23 avril, jour du message dramatique du général de Gaulle et de l'appel au peuple de M. Michel Debré, M. Julien Tardieu, maire de Paris, entraînant ses amis, refusait de voter la motion de soutien au gouvernement ; M. Roger Duchet, leader des indépendants, s'opposait au conseil municipal de Beaune à l'envoi d'un message de confiance au chef de l'Etat. Le lundi, devant son groupe, un député, M. Jean Frayssinet, l'un des plus riches armateurs de France, déclarait que les généraux d'Alger « *n'avaient qu'un but : servir la République* ». Depuis, chacun s'est efforcé de se justifier, sans rien renier de l'indulgence qu'ont eue beaucoup d'hommes de droite envers les insurgés.

(A.G.I.P.)

M. Antoine Pinay.
Beaucoup de prestige.

M. Roger Duchet déclara : « *Il est extravagant de penser que je suis pourchassé, critiqué, pour avoir défendu des positions qui étaient strictement nationales.* »

Un dédommagement

M. Frayssinet posa des questions sur les intentions des généraux : « *Comptaient-ils sur des appuis extérieurs qui leur firent défaut ? Ou se sont-ils douloureusement offerts en holocauste pour donner libre cours à l'explosion de colère désespérée d'éléments de l'armée abreuvés de déceptions et de vains sacrifices ?* » Toujours est-il que le lundi 24 au matin, M. Frayssinet avait envoyé au nom de la Compagnie Frayssinet-Paquet une lettre à M. Gilbert Granval, secrétaire général de la Marine marchande, pour réclamer le dédommagement des pertes financières que la compagnie pourrait subir du fait des événements...

Cette crise de la droite, des hommes comme M. Paul Reynaud l'escomptaient. Ils l'espéraient même. Pour l'ancien président du Conseil et pour ses amis, les ultras du nationalisme et du colonialisme n'appartiennent pas à la même famille d'esprits que les héritiers de la tradition libérale, parlementaire et classique, de ceux qu'on appelait autrefois les « modérés ».

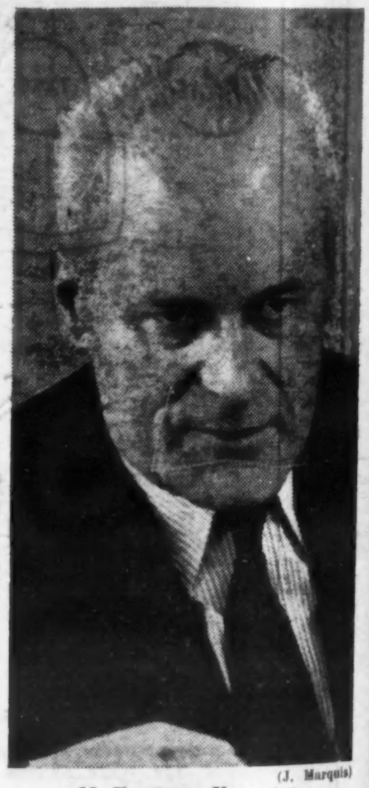
Déjà, après la crise du 24 janvier, M. Paul Reynaud avait tenté de faire écarter M. Roger Duchet de la direction du Centre national des indépendants ; il n'y était pas parvenu. Il a fallu le putsch du 22 avril pour que la majorité des parlementaires indépendants le suivent.

Aujourd'hui, il estime qu'il est parfaitement possible d'entraîner la masse des électeurs modérés à comprendre la nécessité d'une politique délibérément tournée vers la décolonisation. Il a fait le tour de sa circonscription, canton par canton, et a expliqué partout que la domination française sur l'Algérie n'était ni possible, ni conforme à l'intérêt national. Tous les « modérés » qui méritent véritablement ce nom constatent, comme lui, que le corps électoral est favorable à leur point de vue.

C'est le libéralisme de ces hommes de la « droite raisonnable » qui en a fait les adversaires des ultras. C'est lui aussi qui les rend attentifs à tous les empiètements du pouvoir personnel sur les droits traditionnels du Parlement.

« Il faut s'en servir... »

De toute évidence, ils veulent incarner le désir de liberté face aux « aventures » que représentent, de manières différentes, l'U.N.R. et la droite ultra. Mais ils escomptent que l'impopularité de la guerre d'Algérie suffira à disqualifier l'extrême-droite et que l'U.N.R. ne survivra pas à la retraite future du général de Gaulle ni à l'usure du pouvoir. Ils déclarent ne pas trop s'alarmer des « pouvoirs exceptionnels » pris par le chef de l'Etat : ils attendent de lui qu'il débarrasse la France, d'une manière ou



(J. Marquis)

M. François-Valentin.
« *Nous serons nombreux !* »

Claude Bellanger
PRESSE CLANDESTINE 1940-1944
Gérard Walter
LA VIE A PARIS SOUS L'OCCUPATION 1940-1944
André Debatty
LE 13 MAI ET LA PRESSE
Raymond Barrillon
LE CAS PARIS-SOIR
Jacques Lethève
IMPRESSIONNISTES ET SYMBOLISTES DEVANT LA PRESSE
J.-P. Seguin
NOUVELLES A SENSATION. CANARDS DU XIXe SIÈCLE
Charles Ledré
LA PRESSE A L'ASSAUT DE LA MONARCHIE 1815-1848
Henriette Vanier
LA MODE ET SES MÉTIERS 1830-1870
Aimé Dupuy
1870-1871 LA GUERRE, LA COMMUNE ET LA PRESSE
Patrice Boussel
L'AFFAIRE DREYFUS ET LA PRESSE
Alfred Grosser
HITLER, LA PRESSE ET LA NAISSANCE D'UNE DICTATURE
René Rémond
LES CATHOLIQUES, LES COMMUNISTES ET LES CRISES 1929-1939
L. Bodin et J. Touchard
FRONT POPULAIRE 1936
a. colin

Les Maisons Internationales de la Jeunesse et des Etudiants viennent de lancer un nouveau slogan :

SOLEIL - CULTURE - LIBERTE

Trois biens précieux qu'elles mettent à la portée des jeunes en organisant des circuits et voyages éducatifs « prix minima ».

GRENADE n'est plus qu'à... 170 NF de Paris. VENISE à... 110 NF. ATHENES à... [illegible] NF.

Tous ces prix comprennent le voyage aller-retour dans les meilleures conditions de confort et de rapidité. Ils sont de véritables prix de revient puisque l'association, agréée par le ministère de l'Education Nationale ne poursuit pas de but lucratif.

Toute la documentation concernant les circuits et séjours 61 (pour étudiants isolés, groupements universitaires ou associations d'Education populaire) peut être obtenue soit

- par correspondance au MIJE, 11, rue des Abbesses, Paris (18e) (joindre un timbre),
- à la permanence, 24, place Saint-André-des-Arts, Paris (5e), le jeudi de 14 h. 30 à 18 h. 30.

Communiqué.

d'une autre, du fardeau algérien. « *Quand on a un de Gaulle*, dit M. Paul Reynaud, *il faut s'en servir.* »

Cependant, la sérénité de l'ancien président du Conseil n'est pas partagée par tous ses amis, qu'effraye le dynamisme des extrémistes et que désespèrent les incertitudes de la politique gaulliste.

« Tout est pourri... »

Un jeune député, le cerveau de la tendance libérale et républicaine, exprime sa déception :

— Nous voulions un nettoyage complet du Centre national des Indépendants. Nous avons échoué ! Ils sont tous restés en place... De la tête à la dernière des sténodactylos. Nos collègues hésitants — le tiers du groupe environ — ont en fin de compte « donné l'absolution aux ultras »... Certes le général de Gaulle est le maître absolu... Mais les mesures qu'il prend, par exemple à l'égard des factieux civils et militaires, en France comme en Algérie, ne sont pas décisives. Seul le remplacement de Michel Debré serait à mes yeux la preuve qu'il est décidé à aller jusqu'au bout... Sinon, dans trois semaines, dans trois mois... dans trois ans, ce sera de nouveau un 24 Janvier, un 22 Avril !

« Mendès France, sous la IVe République, avait essayé de constituer une troisième force, d'engager le pays dans une politique de décolonisation et de progrès social ; de faire échec à la fois au communisme et au fascisme. Les intentions de De Gaulle sont les mêmes. Malheureusement, tout est pourri autour de lui. Les commandes ne lui obéissent pas : quant aux forces populaires qui ont répondu à son appel, les éléments dynamiques en sont communistes ou communisants : de Gaulle a raison de ne pas tabler sur elles... car, malgré tout, disons-le franchement, c'est quand même la lutte contre le communisme qui prime tout... »

« L'autre droite » (dont les leaders sont maintenant MM. François-Valentin et de Lacoste-Lareymondie), celle qui a choisi l'Algérie française et l'antigaullisme, que dit-elle, après que l'effondrement de l'insurrection a, en apparence, enlevé toute chance à la cause qu'elle défend ?

M. Paul Reynaud.
Une crise souhaitée.
(A.G.I.P.)

(Keystone)
M. Roger Duchet.
Des reproches « extravagants ».

Les nouveaux martyrs

Dans une petite salle du Palais-Bourbon, face aux cabines téléphoniques, un député activiste résume ainsi la position de ses amis :

« Ce que nous redoutions est arrivé ; nous sommes en dictature. Nous n'avons plus le droit de nous exprimer, de nous réunir. Nos camarades se font arrêter jour après jour sans motif. C'est le règne de l'arbitraire. Mais, en fin de compte, je suis dès maintenant convaincu que les événements finiront par se retourner contre le général de Gaulle, alors qu'il espère en profiter.

« Vous verrez qu'un homme comme M. Pinay va reprendre beaucoup de prestige dans les mois qui viennent. Tous les mécontents se regrouperont autour de lui et ils seront de plus en plus nombreux à mesure que le danger communiste apparaîtra plus clairement. Il y aura d'abord tous les Français d'Algérie, obligés de se replier en métropole ; les fonctionnaires, les cadres de l'armée, plus que jamais décidés à ne pas abandonner leur idéal et leur raison d'être, les nouveaux martyrs du régime ; une grande partie de la police. Comme vient de le souligner très justement M. Descamps, vice-président de la C.F.T.C., ni le C.N.P.F., ni les P.M.E., ni M. Malterre (participant du colloque de Vincennes) n'ont soutenu l'action du gouvernement contre le soulèvement d'Alger. Oui, nous serons nombreux, très nombreux... »

La plupart des parlementaires ultras ont tiré des récents événements cette leçon : « *La preuve est faite que, sans nous, les pronunciamientos n'ont aucune chance de réussir !* »

Ils attribuent l'échec de Challe et Salan au fait qu'ils les avaient éliminés de leurs projets et avaient systématiquement négligé toute action auprès de l'opinion publique métropolitaine.

Des alliés partout

« *Nous n'avons participé à aucune des luttes idéologiques d'avant guerre,* déclare Jean-Marie Le Pen. *A la Libération, nous avions de l'espoir plein le cœur ! La IVe République nous a trahis, c'est pourquoi nous avons fait le 13 Mai ! Et voilà que la Ve recommence. Alors nous n'avons pas d'autre choix... Le socialisme, c'est la lutte des classes. Le nationalisme, c'est la collaboration des classes... Notre mouvement s'appuie aussi bien sur le manœuvre de chez Renault que sur le conseiller d'Etat, inspecteur des Finances. Des alliés nous viennent de partout...* »

Qui finance les ultras et leurs multiples organisations officielles ou clandestines ? On avance que l'O.A.S. d'Algérie recevrait ses subsides de cinq groupes puissants, dont un en métropole et l'autre à Genève. Deux mille comptes en banque appartenant à des personnalités diverses aidant l'O.A.S. doivent, paraît-il, être bloqués par le gouvernement. L'arrestation de M. François Le Conte de Poly, directeur de la Compagnie générale du Crédit, témoigne de la réalité de ces concours financiers.

C'est évidemment dans l'Armée que les ultras sont le plus nombreux, le plus actifs et le mieux organisés, que ce soit dans les ministères, les états-majors, les régiments, en France, en Algérie, en Allemagne.

Quant à la police, « *elle est de cœur avec nous,* explique un activiste connu. *Un seul combat l'intéresse : l'anticommunisme...* »

« *L'incohérence de la répression gouvernementale nous arrange,* explique Le Pen sans aucune ironie. *Plus on arrêtera des nôtres et meilleur cela sera ; le gouvernement, très attentionné, nous fabrique nos propres militants ! On nous persécute comme on a persécuté les jeunes nationalistes algériens... On a vu le résultat... De même le jour où les Allemands ont envoyé de force les jeunes Français au S.T.O., des maquis ont commencé à se constituer.* »

Empêcher la paix

Ces aventuriers civils et militaires, politiques et hauts fonctionnaires, bien décidés à « algériser » la France, sont persuadés que le temps travaille pour eux. Ils pensent que s'ils savent canaliser le potentiel de révolte qui existe chez les Français d'Algérie, dans l'Armée et certaines administrations, ils pourront, un jour, s'emparer du pouvoir. Avec la paix s'évanouiraient tous leurs espoirs... Leur objectif immédiat est donc de s'opposer par n'importe quel moyen à tout ce qui peut en rapprocher le terme.

« *Le jour de l'ouverture de la négociation d'Evian,* nous a confié l'un d'eux, *des maquis « Algérie Française » surgiront sur tout le territoire algérien !... Et puis, si, par extraordinaire, la négociation aboutissait malgré tout, jamais nous n'admettrions sa réalisation dans les faits. Jamais Ferhat Abbas ne mettra les pieds à Alger ! Et encore moins au Palais d'Eté. Jamais, jamais !* »

BRIGITTE GROS.

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

Plus besoin de personne pour
VOS PIQURES
LE SENSATIONNEL AUTO-PIQUEUR
INIEMATIC STAR
Léger, portatif, élégant, sûr et d'un maniement simple les fera pour vous
SANS DOULEUR
Véritable petit robot, pique, injecte et se retire rien qu'en appuyant sur un bouton
FINIE LA HANTISE DE LA PIQURE !
Documentation gratuite à
INIEMATIC STAR (Service E.)
8, RUE DE RICHELIEU - PARIS (1er) - RIC. 73-35

Exclusif

QUI GOUVERNERA

13 mai 1958 ; 24 janvier 1960 ; 22 avril 1961.

A chaque coup de boutoir le caractère personnel, et arbitraire, du régime s'est renforcé. Avec l'application illimitée de l'article 16, la France, qui n'avait pratiquement plus de Parlement, n'a plus maintenant de Constitution. C'est la dictature légale, acceptée par un pays qui a démissionné de la démocratie il y a trois ans.

Cette évolution, qui était prévisible dès le 13 mai 1958, est aujourd'hui accomplie. Devant ce nouvel état de choses, qui est loin d'être provisoire, un certain nombre de questions se posent. Si la démocratie parlementaire s'est effondrée, en France, ce n'est sans doute pas seulement à cause de l'accident du 13 Mai. Quels sont les motifs plus profonds ?

Quels sont aujourd'hui, dans la France gaulliste, les hommes et les groupements qui ont une vraie influence sur la vie publique ?

En dehors de la personnalité particulière du général de Gaulle, y a-t-il des raisons sociologiques qui expliquent la transformation actuelle et qui permettent de prévoir l'avenir ?

Enfin, après de Gaulle, comment se gouverneront les Français, quel système choisiront-ils ? A quoi ressemblera la France en 1970 ? Roger Priouret a étudié ces problèmes et tente de répondre à ces questions (1).

Nous publions cette semaine la première partie de son enquête. La semaine prochaine : ses prévisions.

CE que seront les institutions politiques de la France en 1970 ? Telle est la question posée.

Dans la mesure où l'on peut parler de méthode pour une prévision aussi aventureuse, il semblerait logique de mettre en avant plusieurs hypothèses, de les examiner successivement et de faire ensuite un choix entre elles.

Mais ce choix, pour être rationnel, ne peut provenir que de l'examen de la structure de la société présente, des constantes de son évolution depuis plusieurs années. Ce sont ces constantes qu'il faut chercher d'abord et ce sera la première partie de ce travail. C'est ensuite seulement que nous passerons en revue les différentes hypothèses.

Il serait vain d'ordonner autour d'une idée centrale toutes les constantes de l'évolution de la société française depuis une quinzaine d'années. L'observateur de la vie quotidienne, à moins de s'attribuer du génie ou de céder à l'esprit de système, ne peut pas s'ériger en historien de l'époque qu'il vit.

Il n'y a plus en France ni classe ni parti qui soit décidé, au prix de son sang, à bouleverser de façon révolutionnaire le régime économique — ce qui signifie qu'implicitement les Français acceptent le régime capitaliste.

Les deux forces révolutionnaires qui se distinguent mal l'une de l'autre mais qui ne s'identifient pas complètement sont la classe ouvrière et le parti communiste.

De la classe ouvrière, on peut dire que son passé de luttes violentes et héroïques paraît être derrière elle. Les journées de juin 1848, la Commune, les grèves révolutionnaires de 1905-1910 et de 1919-1920 : voilà les images d'Epinal qui nourrissent sa légende. Les grèves de 1936, qui ont terrorisé le patronat, avaient déjà un côté « bon garçon ». Les grèves de 1947-1948 correspondaient à un mot d'ordre communiste mondial : elles étaient la matérialisation, à l'intérieur de la France, du partage de Yalta. Les grèves de 1953 ne touchaient que les services publics et elles étaient de pure revendication.

On peut trouver à cette donnée de fait diverses explications. La plus sommaire est peut-être la plus plausible. La classe ouvrière n'a pas le sentiment physique que la théorie de sa paupérisation absolue (sinon celle de sa paupérisation relative que l'on peut encore défendre) soit confirmée. Elle participe dans une certaine mesure, grâce à la production de masse de certains biens, au confort bourgeois. Elle a acquis une certaine sécurité — une sécurité au moins égale à celle du commerçant, du petit paysan et de la profession libérale. Elle a gagné certains droits écrits et d'autres qui ne le sont pas : par exemple la Sécurité sociale avec l'assurance-maladie et la retraite (droit écrit), le plein emploi de fait (droit non écrit). Elle est encore une classe dominée et exploitée. Elle n'est plus une classe séparée de la nation comme elle l'a été jusqu'en 1914.

Quant au parti communiste, il a donné sa mesure dans les jours qui ont suivi le 13 mai 1958. Il a vu avec raison dans le putsch d'Alger la menace d'un franquisme. Il a cru, probablement à tort, que de Gaulle porté au pouvoir par la houle algéroise serait l'instrument d'une dictature militaire. Il a invité ses troupes à descendre dans la rue. Il a ressorti le vieux slogan : « Le fascisme ne passera pas ». Le moins que l'on puisse dire est que, si le fascisme n'a pas passé, ce n'est pas de son fait. Il s'est trouvé, au moment critique, démuni de troupes de choc. Son chef, M. Maurice Thorez, se justifie trois ans après en disant que son analyse était juste et juste sa politique. En fait, il accable son parti en se disculpant lui-même : si la prévision était exacte, le fait que le P.C. n'ait pas été capable d'engager la bataille montre qu'il n'est pas de la lignée des forces ouvrières de juin 1848 et des Communards.

Ce qu'il n'a pu faire en mai 1958, il était déjà incapable de le faire trois ou cinq ans plus tôt ; il en est incapable aujourd'hui ; il en sera incapable dans l'avenir prévisible. Son dramatique échec n'est pas un accident mais une constante. Ses dirigeants se recrutent suivant une règle de cooptation qui est exactement celle de l'Académie française. Ses cadres sont sûrs qu'il ne peuvent prendre le pouvoir tant que l'Europe reste partagée, comme elle l'est depuis la guerre, entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. Ses militants ont été entraînés à monter des étages pour faire signer des pétitions pour la paix — ce qui est une préparation pour dame patronnesse et non pas un entraînement pour le combat révolutionnaire.

La violence révolutionnaire

La violence révolutionnaire de la classe ouvrière est prête à réapparaître dans les actes isolés et spectaculaires là où et quand le confort et les droits des salariés seront mis en cause.

Si le régime capitaliste est accepté, il ne l'est que dans la mesure où il réussit. Que survienne une crise analogue à la grande dépression et que se multiplient les chômeurs, que les patrons, grisés par l'extraordinaire remontée de leur pouvoir, veuillent reprendre les concessions acquises dans le domaine social, que les généraux fassent un coup d'Etat franquiste et instaurent un régime de misère à la Salazar — et, du coup, on peut retrouver une classe révolutionnaire qui ranimera le dynamisme d'antan. Mais il paraît déraisonnable d'admettre que nos économistes soient des imbéciles, que les patrons deviennent fous ou que nos généraux s'entendent entre eux — ce que supposent les éventualités précédentes.

Ce qui est, en revanche, très plausible, c'est un accident dans le cadre du régime actuel. L'accident est vraisemblable en 1961 dans l'industrie automobile. Il est plausible, par exemple, que Renault congédie 5.000 personnes le 15 août prochain.

2.000 licenciements ont fini par être acceptés. Mais 5.000 ne le seraient pas — ou, du moins, pourraient ne pas l'être.

Les ouvriers de Renault tenteront en vain, dans cette hypothèse, de faire appel à une solidarité de classe qui a perdu de sa force. Ils n'arriveront pas à déclencher des grèves dans les autres usines du secteur, ni dans celles des secteurs différents. Alors, menacés dans leur confort et leurs droits acquis, ils découvriront peut-être une autre issue : se faire justice eux-mêmes, chasser la direction actuelle, s'installer à sa place. Et chacun sait que, dans notre monde, la violence paie. Il n'est pas exclu que le pouvoir s'incline, il est acquis que l'opinion tolère et même approuve.

Jusqu'ici, nous avons côtoyé ce genre de révolte. Nous ne l'avons jamais vraiment connue. Mais il est dans la ligne de notre temps : des ouvriers tenteront d'assumer à la place du patron, même nationalisé, la responsabilité de l'entreprise. Et ils le tenteront dans le cadre du régime existant, non plus sous le signe de la lutte des classes, mais sous le signe de l'efficacité.

Nous pouvons ainsi connaître des « socialisations locales, » à la fois étrangères au marxisme et néanmoins dans sa ligne puisqu'elles aboutiront à attribuer aux salariés l'instrument de production.

(Ph. Charpentier)

M. MAURICE THOREZ.
Entre l'« Huma-Dimanche » et la Dauphine.

(1) Cette étude fait partie de l'ensemble des essais « futuribles » communiqués par le bulletin S.E.D.E.I.S. avec l'appui de la Fondation Ford. Leur intention est de « conjecturer le probable ». Toute reproduction est interdite sauf autorisation de la S.E.D.E.I.S.

LA FRANCE EN 1970 ?

La contradiction la plus aiguë de notre époque, celle qui peut susciter une explosion de violence généralisée, est, non pas entre le patronat et le salariat, mais entre les grandes entreprises concentrées et intégrées et les fractions de la moyenne et petite bourgeoisie que leur développement et le progrès technique éliminent de l'économie.

Grandes entreprises et progrès technique réunis menacent des catégories sociales qui ont fourni l'encadrement politique et économique de la France de 1830 à 1939. L'énumération est aisée. Il y a les petits commerçants contre lesquels la banque mobilise les capitaux des ex-colonies pour les investir dans des supermarkets. Il y a certains petits industriels qui n'ont pas su prendre leur place comme sous-traitants d'une grande affaire ni inventé un objet ou un produit simple qui atteigne la série. Il y a toute une fraction des exploitants agricoles qui ne pourra pas s'adapter à la concurrence due aux surplus. Il y a les professions libérales qui vivaient des classes précédentes et les représentaient généralement dans les assemblées. Il y a les militaires de carrière, exilés par devoir depuis 1942, héros de guerre coloniale du type 1830-1890, totalement incapables, pour la plupart, d'assumer un rôle dans une armée moderne. Il y a enfin tous les Français d'outre-mer, incapables à la fois de supporter le climat nouveau des pays devenus indépendants et de se plier à la vie collective de la société industrielle qui est la nôtre.

L'idéologie que sécrètent ces classes déclinantes est caractérisée par la démagogie antitrust, le nationalisme exacerbé et la nostalgie des grandeurs d'hier. Elle appelle un gouvernement dictatorial qui arrêterait la marche du temps en préservant les rentes de situation. Nul doute que cette idéologie ne trouve des échos dans un pays qui aime être flatté dans sa vanité collective.

La France présente peut « digérer » ces classes déclinantes si l'évolution est lente et si elle est préparée par un pouvoir prévoyant. Si l'évolution est précipitée et si l'on ne pare pas à ses conséquences, on peut connaître des menaces de fascisme. Le reflux des Européens d'Algérie dans l'amertume d'un pays bafoué peut cristalliser ces menaces dans des tentatives concrètes et dont le succès provisoire n'est pas exclu.

Mais ces menaces, pour sérieuses qu'elles soient, sont corrigées de façon permanente par une série d'autres constantes qui toutes jouent dans le sens de la stabilité et préservent l'ordre établi.

Le «French way of life»

Dans un pays qui se flattait de la diversité de ses horizons et de ses provinces, dans un pays où le centralisme jacobin paraissait plaqué artificiellement sur des éléments très complexes, l'uniformité de la consommation tend à créer une uniformité de réflexes aussi bien dans la vie courante que dans l'ordre politique, une manière de french way of life.

Les marxistes, après leur maître, ont souligné l'importance des rapports entre les hommes dans le mécanisme de production et ils ont admis que ces rapports déterminaient pour l'essentiel les positions idéologiques des individus.

La grande industrie nous révèle un autre aspect du matérialisme historique. Elle est marquée par la production de masse et celle-ci en vient à « conditionner » les êtres humains. Il y a là un mécanisme subtil, difficile à démêler. Contentons-nous de constatations extérieures.

Il y a un siècle, on peut dire en exagérant à peine que le patron et l'ouvrier étaient deux unités de consommation qui, à de rares exceptions près (le pain, les pommes de terre) n'utilisaient pas les mêmes produits. Non seulement le premier consommait dix ou cent fois plus que le second, mais l'un et l'autre consommaient des choses différentes. Si les fils de l'un et de l'autre se rencontraient, ils pouvaient trouver difficilement un commun sujet de conversation.

La réalité contemporaine de la France s'approche progressivement de la réalité américaine et s'éloigne de celle de la France de 1860. Le patron consomme toujours beaucoup plus que l'ouvrier. Mais la part de consommation commune s'accroît grâce à l'amélioration du niveau de vie et à la production de masse. Le marché de la femme du patron comporte un nombre appréciable de produits qui figurent aussi dans le marché de la femme de l'ouvrier. Le fils du patron a dix sujets de conversations avec le fils de l'ouvrier, de la voiture au match de football en passant par Brigitte Bardot.

Bien entendu, ces éléments de consommation communs n'ont pas tous la même importance. Il est peut-être négligeable que la lessive Omo et la margarine Astra entrent dans toutes les maisons. Il n'est pas sans importance que dans le ménage patronal et dans le ménage ouvrier, comme chez le cadre, le fonctionnaire et le commerçant, il y ait une machine à laver et un réfrigérateur. Il est déjà capital que les organisations scolaires et d'entreprises aient fait découvrir le bridge ou le ski à des catégories très différentes de la population. Il est fondamental que tous les Français voient les mêmes films, que « France-Soir » pénètre dans plus d'un million de familles, « Match » dans un million et demi, la télévision dans deux millions et la radio dans dix.

On déplore les divisions des Français et il est exact qu'elles surgissent dès que deux de nos compatriotes amorcent une discussion sur la politique. Mais à côté de ces divisions et en dehors des moments d'unité exceptionnels que crée la guerre, flotte dans le pays une communauté nouvelle de réflexes.

Quiconque a charge de communiquer avec l'opinion, le journaliste par exemple, sent qu'à un moment donné il y a un courant de masse irrésistible. Tous les éléments étaient réunis pour qu'il y ait une guerre civile au moment du 13 Mai ou par la suite C'est un fait qu'elle a été évitée. Le référendum du 8 janvier 1961 faisait théoriquement courir un grand risque au général de Gaulle : or il a eu 75 % de « oui » et le moins que l'on puisse dire est que les « non » manquaient de dynamisme et de conviction.

Cette communauté de réflexes, qui désole les intellectuels et isole les hommes de parti, constatons-la et contentons-nous d'inscrire en regard, sans affirmer de façon trop tranchante le rapport de cause à effet, son parallélisme avec la communauté de consommation. Constatons également qu'elle commence à s'inscrire dans les résultats électoraux. Au référendum d'avril 1870, l'écart entre le département qui avait le plus de oui (Manche, 96 %) et le département qui en avait le moins (Seine, 47 %) était beaucoup plus grand qu'aux deux référendums du 28 septembre 1958 et du 8 janvier 1961.

(Ph. Charpentier)

M. PIERRE POUJADE.
Un pays qui aime être flatté dans sa vanité collective.

Droits concrets et libertés abstraites

Le fait que les Français d'aujourd'hui attachent plus d'importance aux droits concrets qu'aux libertés abstraites assure pour une longue durée la prépondérance du pouvoir exécutif.

La lecture de la Constitution de 1946, texte oublié et décrié aujourd'hui, montre que ses auteurs ont reflété ce qui allait être la contradiction de leur époque. Le préambule de ce texte contient d'abord le rappel des principes de 1789. Puis suivent deux alinéas (10 et 11) qui changent de ton. L'alinéa 10 rappelle que l'Etat « garantit à tous, notamment à l'enfant, à la mère et aux vieux travailleurs, la prestation de santé, la sécurité matérielle, le repos et le loisir ». L'alinéa 11 assure à tout être humain incapable de travailler « des moyens convenables d'existence ».

Sur le moment, personne n'a vu la contradiction entre ces deux éléments du préambule.

L'article 2 de la déclaration de 1789 dit que l'Etat a pour but fondamental « la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme. Ces droits sont : la liberté, la propriété, la sûreté, la résistance à l'oppression ». La loi seule, dit l'article 4, peut fixer les bornes de la liberté. Et l'article 17 affirme que la propriété est « inviolable et sacrée «.

Or, ce caractère absolu de la liberté, ce caractère « inviolable et sacré » sont parfaitement incompatibles avec les obligations que donnent à l'Etat les alinéas 10 et 11 de la déclaration des droits de 1946. On ne peut pas permettre aux patrons de congédier la totalité de leur personnel et garantir dans le même temps la sécurité matérielle de tous. Il y a incompatibilité entre le lock-out et le plein emploi.

Puisqu'il y a choix, les Français ont choisi. Aucune saisie de journaux, depuis 1956, ne les a émus et pourtant l'article 11 de la Déclaration des Droits de l'Homme, reprise dans la Constitution de 1946 et confirmée par la Constitution de 1958, dit : « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme. »

En revanche, le 1er février 1961, les voyageurs de la ligne de banlieue 131 se sont emparés d'un autobus.

Or ce choix implique un transfert du pouvoir. Dans la perspective de 1789, il y avait les individus, maîtres de leur destin. Tels des voyageurs dans une voiture de tourisme, ils ne demandaient à l'Etat qu'un règlement de la circulation et une police de la route. L'Etat était donc, par essence et vocation, législatif. Le pouvoir appartenait au Parlement. Dans la société industrielle, les citoyens ressemblent aux touristes en voyage organisé : ils ont droit à des prestations qu'ils perçoivent en échange de leur liberté qu'ils abandonnent. Même si l'Etat n'entend pas donner un but à chaque citoyen, comme dans la société

→

Qui gouvernera la France en 1970 ?

→

soviétique, l'Etat est devenu et devient chaque jour davantage coordonnateur. Le pouvoir revient donc à l'exécutif.

Les contrepoids de l'exécutif

Le Parlement, la presse et les syndicats sont abaissés de façon également durable et dans la mesure même où l'exécutif prédomine. Et comme ils étaient les contrepoids nécessaires à l'autorité de l'Etat et les garants des libertés individuelles, le problème français sera, dans un pays où il y a une tradition bonapartiste, de trouver d'autres contrepoids.

On peut dire que les libertés individuelles — qui ne s'identifient pas complètement aux libertés abstraites de 1789 mais qui en sont une partie — ont trouvé successivement trois bastions pour les défendre : les assemblées parlementaires à partir de 1789, les journaux à partir de 1815 et les syndicats à partir de 1884.

Sur le déclin du Parlement, il n'y a rien à ajouter, sauf peut-être souligner l'exact parallélisme de destin, en France et hors de France, entre la prépondérance parlementaire et le libéralisme économique. On peut dire que le déclin de l'un correspond avec le déclin de l'autre.

Mais ce n'est pas seulement les assemblées qui sont victimes de l'ère industrielle. Ce sont aussi les journaux et les syndicats. Alors que pour les assemblées le fait est général et assez homogène, pour les journaux et les syndicats il a un aspect particulier à la France.

Les journaux de parti ont disparu. Les journaux d'opinion ne peuvent vivre que sous la forme d'hebdomadaires. Mais, surtout, toute notre presse présente deux traits fondamentaux :

1) Les journaux sont des exploitations commerciales à la recherche du client, lui apportant ce qu'il souhaite.

2) Mais ces exploitations commerciales sont faussées par le fait que le journal est une marchandise qui bénéficie de privilèges concédés par l'Etat : pas de taxe à la valeur ajoutée, pas d'impôt sur les bénéfices, subvention au papier de presse.

Nos journaux additionnent donc le conformisme de leurs clients avec le conformisme du pouvoir. Les hebdomadaires d'opposition eux-mêmes entrent dans le jeu sans le vouloir et sans le croire : ils défoulent les mécontents et font croire que le pouvoir est démocratique.

Pour les syndicats, le particularisme français est encore plus sensible. Quand le salarié américain, anglais ou allemand adhère à un syndicat, il adhère à la fois à une mutuelle et à un groupement de défense. Le salarié français est dans une autre situation : s'ouvre devant lui un éventail : C.G.T., F.O., C.F.T.C., quelquefois un syndicat indépendant — qui l'est vraiment dans certains cas et qui, dans d'autres, a des attaches avec la droite. En s'inscrivant à la C.G.T., le salarié entre dans l'antichambre du communisme ; il sait qu'il servira le P.C. En allant à Force Ouvrière, il prend une coloration socialiste. En adhérant à la C.F.T.C., il admet d'être dirigé par des catholiques, pratiquants et fervents. Il fait donc un choix politique. Et comme les Français n'ont plus le goût des choix et des affiliations politiques, ils oublient ou négligent de cotiser aux syndicats. Ceux-ci participent donc au déclin des partis politiques. Leurs centrales sont de grands corps sans vie, consultés par le pouvoir mais non pas par ceux qui mènent l'action revendicative ouvrière. Celle-ci est dirigée soit par les fédérations de branche, soit par les sections d'entreprise.

Les couvertures de « Paris-Match ».
L'addition de deux conformismes.

Ces remarques sur la presse et les syndicats peuvent paraître hors du sujet. Mais nous sommes dans un pays où la presse a joué un rôle décisif dans les révolutions du XIX[e] siècle. Il n'est pas sans importance de savoir que cette éventualité paraît maintenant tout à fait impossible. Au moment où le Parlement est abaissé, on pourrait croire à l'avenir d'une assemblée où se confronteront les intérêts, c'est-à-dire de l'actuel Conseil économique. Il n'est pas sans importance non plus de savoir que les délégations des centrales ouvrières ne seront plus vraiment représentatives. Car cela détruit les espoirs que l'on peut mettre dans une représentation professionnelle.

La fin des notables

L'encadrement politique des Français tel qu'il s'est constitué tout au long du XIX[e] siècle est actuellement détruit par le fait de la civilisation industrielle ; les partis diversifiés de la IV[e] République qui en ont été le point d'aboutissement ne survivent plus que comme des étiquettes qui permettent à l'électeur le choix d'un élu parlementaire exactement comme l'appellation contrôlée guide le choix de la ménagère dans ses achats ; les moyens d'information et de communication modernes ont substitué à l'ancien encadrement par groupes restreints le « conditionnement » du pays pris dans sa totalité.

Ici, il faut nous garder de l'intérêt excessif que l'on porte aux partis organisés —et surtout de cette affirmation courante mais grossièrement erronée que, sans eux, il n'y a pas de démocratie.

En fait, en France, l'exercice du suffrage universel et le régime parlementaire — deux éléments qui, réunis, constituent une forme de démocratie

COMMUNIQUE IMPORTANT DU **DISCOPHILE CLUB DE FRANCE**

OBJET

Création d'une nouvelle Succursale : Electrophones de très haute-fidélité, Chaînes semi-professionnelles et professionnelles vendues par éléments séparés.

Le D. C. F. précise

Notre remise permanente de 20 % porte sur les disques de toutes les marques (Magasin principal : 6, rue Monsieur-le-Prince, Paris (VI[e]), carrefour de l'Odéon), mais aussi sur tous les appareils de reproduction sonore, monau. et stéréo. (Nouvelle Succursale au 13, rue Monsieur-le-Prince, en face du magasin principal).

MATERIEL d'importation

Dans ce nouveau magasin, deux ingénieurs-conseil se consacrent à la démonstration, à la vente et à l'installation de la gamme d'appareils la plus exceptionnelle présentée à ce jour. Aux côtés des marques françaises traditionnelles comme Pathé-Marconi, Teppaz, Schneider, Supertone, Cabasse, etc. figurent les électrophones et les chaînes : Garrard, Jason, Leak, Wharfedale, Decca (Angl.), Dual, Perpetuum Ebner, Elac (Allem.), Thorens, Lenco (Suisse), General Electric, Zenith, Harman Kardon (E.-U.), etc.

30 %

Pendant une période inaugurale de lancement se terminant le 15 juin 1961, UNE REMISE SUPPLEMENTAIRE DE 10 % EST CONSENTIE SUR TOUS LES ACHATS D'APPAREILS, quelle que soit leur importance. Ces 10 % seront à prendre en disques à choisir sans distinction dans le stock complet des enregistrements de toutes les marques figurant au Catalogue général.

Ainsi donc, jusqu'au 15 juin, les électrophones, les éléments séparés ou les chaînes complètes de haute-fidélité les radios, les transistors et les magnétophones bénéficieront d'une réduction de 30 %.

OFFRE VALABLE SEULEMENT SUR PRESENTATION DE TEXTE

— ont existé avant les partis organisés. Notre pays a d'abord connu, après 1880, une pluralité de partis socialistes qui étaient vraiment des chapelles. Le parti radical date de 1900. Mais il faut attendre 1945 pour que les électeurs — et les militants — aient en face d'eux et pour leur libre choix la gamme complète des familles spirituelles organisées en partis.

En revanche, ce qui a préexisté à la démocratie, c'est l'encadrement politique. Et celui-ci avait deux visages. Un aspect idéologique d'abord. La France s'est partagée dès le début du XIXe siècle en deux camps. D'une part, dans son prodigieux renouveau qui a suivi « Le Génie du Christianisme » de Chateaubriand, le catholicisme cherchait à retrouver une influence politique. D'autre part, tous les adversaires du catholicisme se déployaient pour lui faire échec : libres penseurs et protestants.

En second lieu, cet encadrement avait un aspect économique. Il était fait de « notables ». Il avait donc un caractère bourgeois très marqué. De là le mécontentement ouvrier qui est à l'origine de la naissance des partis socialistes. Et les autres partis organisés sont nés par mimétisme et pour opposer des militants à des militants, l'efficacité à l'efficacité.

Le conditionnement national

Que peut-il rester de l'encadrement du XIXe siècle et des partis du XXe dans une société industrielle ?

L'encadrement du XIXe siècle était fait pour des hommes qui ne se déplaçaient pas et au profit de catégories sociales qui avaient la mobilité qui manquait aux autres (commerçants, médecins, avocats, etc.). Or les réalités locales — la commune, le canton, l'arrondissement — sont aujourd'hui traversées de routes où les individus se déplacent parce qu'ils sont motorisés. De surplus, le notable d'autrefois appartient aux classes déclinantes. Les deux pièces maîtresses de l'ancien encadrement existent encore : c'était le curé et l'instituteur. Mais leur influence politique, celle du second surtout, décline. L'âge du notable est terminé.

Mais celui du militant de base aussi. Le plus obstiné de tous est le communiste. Depuis 1947, les effectifs de cotisants du P.C. diminuent de façon constante : le déchet est de 70 % en quatorze ans. Il suffit d'imaginer la situation du militant communiste dévoué de chez Renault. Sa situation matérielle s'est améliorée : il a une Dauphine. Sa femme et ses enfants ont envie de sortir le dimanche. Quelle tête vont-ils faire quand il leur annoncera que c'est son tour d'aller vendre « L'Humanité-Dimanche » ? Il résistera à un assaut, à deux — pas à dix, pas au drame de famille dans lequel il sera isolé. S'agit-il d'un parti comme les autres ? Mais conçoit-on un homme normalement constitué qui irait de façon régulière, de 9 heures à minuit, parler politique à une réunion de la section M.R.P. ou radicale-socialiste ? La vérité est que le fameux « militant de base » n'est plus un chef d'unité dans l'armée électorale. C'est un homme qui a un « hobby » qui est la politique et pourrait être le bridge. Le journaliste spécialisé dans l'étude des partis donne le sentiment d'être un entomologiste qui analyse une variété d'insectes rares...

Le citoyen d'aujourd'hui reçoit sa nourriture des moyens actuels d'information — c'est-à-dire d'un grand journal conformiste, d'une radio ou d'une télévision qui le sont plus encore. C'est en ce sens qu'il est non plus encadré localement, mais « conditionné » à l'échelle de la nation entière.

Mais le parti reprend, non pas sa vie propre, mais une importance certaine en cas d'élection. Les liens personnels dont l'échafaudage faisait la popularité d'un candidat ont disparu. On vote parfois pour une fonction : un maire qui apporte un bilan tangible à ses administrés peut obtenir leurs voix à une élection législative, surtout au scrutin d'arrondissement. Mais la plus grande commodité est encore l'étiquette du parti. Elle est une assurance, un label de qualité. Elle réveille chez l'électeur et l'électrice les préoccupations et les affinités idéologiques d'autrefois. Et le vote pour tel candidat à la députation — d'une députation qui ne donnera que peu de pouvoirs — est un hommage que l'électeur rend à son propre passé ou à sa tradition familiale.

Les détenteurs du pouvoir

Dans la société française ainsi caractérisée, le pouvoir réel est détenu :

— d'une part, par un homme, transformé en vedette comme les grands acteurs et par des moyens à peine différents, pris tantôt comme père et tantôt comme guide ;

— d'autre part, par une haute administration qui, derrière son anonymat, augmente sa puissance d'intervention est qui est en osmose constante avec les cadres supérieurs du secteur privé.

Les textes constitutionnels n'ont aucune importance et sont interprétés toujours dans le sens de ce double pouvoir.

Au regard de cette analyse de la société, il faut inscrire les quatre hypothèses formulées par les spécialistes de la politique en nous demandant laquelle a des chances de se vérifier pour la date choisie, c'est-à-dire 1970. Ces quatre hypothèses sont :

— Le retour au régime parlementaire ;

— L'institution d'un régime présidentiel du type américain ;

— La démocratie populaire dominée par les communistes ;

— La dictature militaire du type franquiste.

Le Français moyen, celui qui n'est pas spécialiste de la politique, se demande tout simplement : qui remplacera de Gaulle ?

La semaine prochaine :

LES 4 HYPOTHÈSES ET LA CONCLUSION

ASTRONAUTIQUE

Où en sont les Américains ?

● *Après la réussite du capitaine Shepard, Albert Ducrocq fait le point sur le programme astronautique des Etats-Unis.*

LE 5 mai, un Américain a reçu le baptême de l'espace, 23 jours exactement après l'exploit du pionnier Gagarine. Dans une capsule Mercury, propulsée par une fusée Redstone, le capitaine Shepard a effectué un bond de 465 kilomètres au-dessus de l'océan Atlantique. Comparée au vol *orbital* de Gagarine, qui a bouclé le tour de la Terre, cette performance *balistique* est modeste. Mais elle doit être jugée en fonction du programme astronautique américain, qui s'est développé dans des conditions très différentes de celles du programme soviétique.

Une voie secondaire

Les Américains sont venus relativement tard à l'astronautique et l'appréciation que l'on porte sur leurs réalisations est généralement faussée par le fait qu'ils se sont engagés au début — et délibérément — sur une voie secondaire. Pendant l'Année géophysique, en effet, ils n'ont cherché qu'à utiliser les fusées militaires dont ils disposaient déjà pour satelliser de petits « paquets d'instruments ». Cela posait des problèmes de miniaturisation du matériel qu'ils ont très bien résolus. Mais si ce programme était scientifiquement intéressant, il s'inscrivait beaucoup plus dans le cadre d'un sondage de la haute atmosphère que dans celui d'une préparation à l'astronautique.

Ce n'est qu'à la fin de 1957, lorsqu'ils ont pris conscience des moyens fantastiques que les Soviétiques déployaient pour la conquête de l'espace, et lorsqu'ils ont commencé à entrevoir l'intérêt scientifique et industriel de l'astronautique, que les Américains ont mis sur pied des programmes de grande envergure. A cette époque, alors qu'ils n'en étaient encore qu'à dresser des plans, les Soviétiques avaient déjà lancé un spoutnik de 508 kg, qui transportait la petite chienne Laïka et préfigurait déjà le satellite habité.

(U.S.I.S.)

LE COMMANDANT ALAN B. SHEPARD.
Avec un bouclier d'or.

Les trois secteurs

Pour réussir à placer un homme sur une orbite, les Américains devaient résoudre trois sortes de problèmes :

1° Construire des fusées capables de satelliser des charges importantes. Un homme, en effet, ne se miniaturise pas, et il faut, pour le transporter, une masse d'au moins une tonne (2.600 kg pour Gagarine, 1.100 kg pour Shepard) ;

2° Mettre au point un système de rétro-fusées permettant de modifier la trajectoire de l'engin avec suffisamment de précision pour qu'il se freine, au retour, sur les couches denses de l'atmosphère sans s'y consumer ;

3° Assurer la survie de l'astronaute pendant tout le périple en maintenant à l'intérieur de la cabine des conditions biologiques convenables.

L'originalité des expériences américaines par rapport à celles des Soviétiques vient de ce qu'elles sont menées non pas simultanément, mais parallèlement dans les trois secteurs. Pour gagner du temps, les Américains se sont attaqués à chaque problème séparément.

La mise au point de fusées capables de satelliser de grosses charges utiles était pour eux la difficulté majeure. Jusqu'à présent, ils n'ont réussi à satelliser que deux satellites lourds : le Midas, du 24 mai 1960, et le Samos, du 31 janvier 1961 (la charge utile de ces deux engins n'a pas été révélée, mais elle est estimée à un peu moins d'une tonne). Tous deux ont été lancés avec des prototypes de fusées qui doivent devenir prochainement « opérationnelles ». On pense que les Américains disposeront bientôt de fusées puissantes, comme la Titan, et surtout l'Atlas Agena-B, capable de satelliser plus de deux tonnes. Il est probable qu'ils seront en mesure, avant la fin de l'année, de placer sur une orbite des charges comprises entre une et deux tonnes.

Mais ils n'ont pas attendu de disposer de ces puissants engins pour s'attaquer au deuxième secteur, celui de la récupération de la cabine. Dès février 1959, ils ont commencé à lancer dans ce but, depuis leur base californienne de Vandenberg, des satellites Discoverer. Ils ont réussi la récupération pour la première fois avec le Discoverer XIII, le 12 août 1960.

Enfin, ils ont poursuivi parallèlement la recherche dans le troisième secteur en construisant et en éprouvant leur cabine Mercury, destinée à permettre le vol orbital d'un homme. Il fallait lui donner une forme telle qu'elle offre une grande résistance à l'air pendant sa rentrée (afin que le refroidissement soit efficace) et un revêtement suffisamment solide pour résister à la chaleur. Ils conçurent un lourd « bouclier », destiné à donner un grand « coup de poing » dans l'air, puis, en-dessous, une couche d'or venant réfléchir la chaleur vers l'extérieur, et enfin une couche de laine de verre pour éviter toute conduction thermique.

Les Américains ont expérimenté directement cette cabine, afin d'éprouver sa résistance mécanique et, surtout, l'efficacité du dispositif de sécurité assurant son éjection automatique en cas d'explosion au sol de la fusée de lancement. Ils ont utilisé pour cela les fusées Redstone, lançant d'abord une cabine vide, puis le petit chimpanzé Ham (31 janvier 1961), enfin le capitaine Shepard.

Le but de l'expérience de la semaine dernière était limité : éprouver le comportement de l'ensemble cabine-passager au cours d'un bond dans l'espace de quelques centaines de kilomètres seulement. Elle n'a d'intérêt que dans la mesure où elle prépare la suite du programme, c'est-à-dire la synthèse des résultats obtenus dans les trois secteurs de la recherche.

Trop acrobatique

Cette synthèse sera possible lorsque les grosses fusées américaines seront au point et lorsque la technique de récupération aura été encore améliorée. Le caractère acrobatique des récupérations de Discoverers (interception en plein vol par un filet traîné derrière un avion) et la précision insuffisante obtenue jusqu'ici dans le guidage au retour interdisent d'utiliser la même technique pour la récupération d'une cabine habitée par un homme.

Les pronostics sur la date à laquelle la synthèse sera réalisée sont difficiles. Ils varient, selon les experts, entre trois mois et trois ans. Ce qui est certain, c'est que l'avenir de l'astronautique américaine va se jouer sur la rapidité avec laquelle cette synthèse sera effectuée. Dès qu'elle permettra — les Américains espèrent que ce sera vers la fin de l'année — de placer un homme sur une orbite dans une cabine Mercury, ils pourront s'attaquer à leur projet Apollo, qui doit permettre, avec une fusée Saturne, d'envoyer dans trois ans trois hommes autour de la Lune.

ALBERT DUCROCQ.

CET HOMME EST UN SPÉCIALISTE !

Un spécialiste en Meubles Rustiques.
Sa grande compétence est à votre entière disposition.
C'est Mr G. WELTER.
Sans aucun engagement de votre part, consultez-le pour tous vos problèmes ! AUX GALERIES BARBÈS, Département "Rustique" 55, Boulevard Barbès - Paris. Tél. ORN. 55-55.
...Encore un "Service" que les GALERIES BARBÈS vous offrent gratuitement !

Magasins ouverts tous les jours sans exception de 8 h. à 19 h. 30 sauf le Dimanche.
Revue complète d'ameublements gratuite sur demande, joindre 4 timbres à 0,25 NF pour frais d'envoi.
P 906

VACANCES
tous frais compris
au départ de Paris
VOIR et CONNAITRE
BALÉARES
Palma - Ibiza - Soller
15 jours **295 nf**
ITALIE
Baie de Naples et Adriatique
10 jours **245 nf**
YOUGOSLAVIE
Istrie et Dalmatie
10 jours **265 nf**
CORSE
Propriano ou Car Camping
15 jours **375 nf**
CROISIÈRES ODYSSÉES
Côte dalmate ou Mer Egée
17 jours **595 nf**
ISRAËL
Séjours en Kibboutz
21 jours **795 nf**
Programmes (3 timbres à 0,25) à L'ASSOCIATION DE TOURISME (lic. 391)
VOIR et CONNAITRE
13, rue de Laborde Paris 8e Lab. 54-47
174, rue St-Jacques Paris 5e Ode. 72-21

GUERRE ET PAIX

La politique interrompue

● Les dirigeants de l'Alliance Atlantique, réunis à Oslo, n'ont pas pu aborder l'étude des intéressants projets du Président Kennedy. Ces projets ont été kidnappés.

FRANZ-JOSEPH STRAUSS, MINISTRE DE LA DÉFENSE ALLEMAND. (O.T.A.N.)
Au moindre incident.

Il y a trois semaines encore, le gouvernement Kennedy avait une politique. De cette politique, il reste aujourd'hui peu de chose, comme en témoignent les premières discussions du Conseil de l'O.T.A.N., réuni cette semaine à Oslo. Primitivement, la recherche d'une politique militaire compatible avec la détente, et la facilitant, devait dominer ces discussions. Il n'en a rien été : l'aspect positif de la politique américaine semble avoir été oublié et remplacé par une autre politique que M. Kennedy a récemment résumée en ces termes : *« Il nous faut faire face à la menace, sans précédent dans l'Histoire, que fait peser sur nous l'agression brutale et impitoyable du communisme monolithique. »*

L'avortement de la nouvelle politique américaine, telle qu'elle se présentait il y a trois semaines encore, ne peut surprendre : les Etats-Unis ne pouvaient à la fois monter une invasion en vue de la reconquête militaire de Cuba, briguer le leadership du monde non communiste et créer un climat de coexistence et de détente. Leur erreur — et leur échec — à Cuba risque d'hypothéquer pour de longs mois la politique internationale, en privant les Etats-Unis de l'autorité nécessaire pour entraîner leurs alliés récalcitrants vers une politique nouvelle.

Une doctrine caduque

Cette politique, telle qu'elle devait être exposée à Oslo, n'a pourtant rien perdu de son urgence. Pour l'essentiel, elle vise à donner aux Etats-Unis une plus grande liberté de manœuvre, grâce à l'assouplissement et à la détente des relations Est-Ouest, dans le domaine militaire d'abord.

Depuis dix ans, en effet, l'Alliance occidentale se fonde tacitement sur une suprématie américaine qui, depuis quatre ans, n'existe plus. La doctrine officielle de l'O.T.A.N., selon laquelle des armes nucléaires seront employées, même en cas de conflit classique et limité, est caduque : selon les anciens théoriciens des guerres limitées eux-mêmes, elle ne laisse le choix qu'entre *« le suicide général ou la défaite par abandon »*.

Aussi, depuis un an, les théoriciens démocrates travaillent-ils à une grande révision des conceptions militaires. Dans son exposé du mois dernier, M. Kennedy en avait repris plusieurs idées :

● la politique militaire, dit-il, doit être subordonnée à une diplomatie de la coexistence ;

● les forces de représailles doivent être assez invulnérables et mobiles pour survivre à une grande offensive et n'être déclenchées qu'après coup ;

● « L'O.T.A.N. doit être en mesure de répondre à toute attaque conventionnelle par une résistance exclusivement conventionnelle elle aussi, afin de permettre, avant l'emploi des grands moyens, une pause de réflexion. »

Tout l'éventail

Cette politique doit conduire logiquement au « désengagement nucléaire » préconisé depuis longtemps par le ministre polonais Rapacki : les armes nucléaires seraient retirées aux unités avancées et confiées à des unités spéciales stationnées assez loin du « front ». Et ces unités spéciales seraient elles-mêmes soumises à un commandement distinct — dont l'Allemagne, selon les projets américains, devait être exclue.

Ce plan n'avait de chances d'aboutir que s'il prenait la France et, surtout l'Allemagne, de vitesse. La fougue avec laquelle M. Franz-Joseph Strauss, ministre allemand de la Défense, réclamait des armes nucléaires était en effet devenue pour les dirigeants américains un réel motif d'inquiétude. La carrière politique de M. Strauss a été foudroyante. Fils d'un boucher bavarois, ancien sous-officier dans la D.C.A., assez jeune et prudent, pour ne s'être compromis ni dans les rangs des nazis ni dans ceux de leurs adversaires, M. Strauss est l'homme le mieux placé pour succéder à M. Adenauer, d'ici à cinq ans.

Au cours des dix dernières années, et selon la conjoncture politique allemande, il a défendu, en formules percutantes (qu'il prit vite l'habitude de démentir) et avec une grande force de conviction, tout l'éventail des positions politiques de l'antimilitarisme à la croisade nucléaire, en passant par le neutralisme. De toutes ces positions, en est-il une qui corresponde aux convictions propres de M. Strauss ? Réponse de diplomates alliés : *« M. Strauss est un technicien du pouvoir, c'est-à-dire, moralement, un opportuniste. Successivement anticlérical et clérical, centre-gauche et centre-droit, il est le porte-parole naturel des puissants ; et la force allemande la plus puissante est aujourd'hui déjà (et sera « a fortiori » demain) l'armée allemande. »*

Les hordes atlantiques

Effectivement, M. Strauss a derrière lui une brillante campagne pour la réhabilitation de l'armée allemande. Il combattit la C.E.D. parce qu'elle tendait à *« faire de l'armée allemande une légion étrangère »*. Il affirma dès 1956 que les Allemands *« ne fourniront pas la piétaille à la cavalerie atomique américaine »*. Il affirma en 1957 (pour le démentir ensuite) que *« l'armée allemande aura des armes atomiques, que cela plaise aux Américains ou non »*. En 1958, quand Henry Kissinger, réfutant sa propre théorie des guerres nucléaires limitées, démontra que l'emploi d'armes nucléaires, même « tactiques », en Europe, entraînerait fatalement une conflagration mondiale, M. Strauss lui emboîta le pas à sa manière : il réclama désormais des armes atomiques pour la Bundeswehr, *afin* de pouvoir transformer en conflagration mondiale tout conflit, même local. Car, dit-il, *« la probabilité que les Américains se risquent au moindre incident à frapper leur grand coup ultime, cette probabilité ne cesse de s'amenuiser »*. Seule *« une riposte dévastatrice avec des armes nucléaires, en cas d'attaque, même locale »* permettra de *« réactualiser le risque de la guerre totale »*.

Bref, comme l'affirmait, le 19 août 1960, le fameux Mémoire de l'état-major allemand (*« l'agresseur bolchéviste ne respecte rien, sauf la force »*) et, comme vient de le rappeler le général Heusinger, président du Comité militaire permanent de l'O.T.A.N., *« pour les divisions du bouclier atlantique, la possession d'armes nucléaires est une nécessité impérative »*.

Or, les Américains n'ont aucune envie de se laisser contraindre ; et ce d'autant moins que le dynamisme allemand tend à ressusciter des revendications territoriales qui risquent de faire de l'Allemagne un partenaire dangereux. De plus, à la différence de M. Strauss, les dirigeants américains savent d'expérience que brandir les grands moyens *« au moindre incident »* est une menace vaine et que le meilleur moyen pour éviter les conflits locaux c'est d'être capable de leur faire face aux moindres frais, aux moindres risques et avec le strict minimum de violence.

Mais l'O.T.A.N. n'en est pas capable actuellement, pas plus que les Etats-Unis eux-mêmes. Dans le passé, cette incapacité avait sa raison : les Occidentaux se sentaient incapables de contre-balancer, avec des moyens conventionnels, la supériorité écrasante des « hordes soviétiques ». Présentement, cependant, rappelle une étude officieuse dans le dernier numéro de la revue « Foreign Affairs », *« la réduction des forces soviétiques a dépassé toutes les prévisions occidentales. Il semblerait maintenant que les Russes pourraient avoir quelque dificulté à contre-balancer les hordes atlantiques »*.

Le leadership américain devait donc s'exercer au sein de l'O.T.A.N. dans le sens d'une « dénucléarisation ». Cette nouvelle orientation allait inévitablement se heurter aux vues du général de Gaulle et à celles de M. Strauss, qui avait accueilli le plan de dénucléarisation de M. Rapacki en ces termes : *« Quiconque affaiblit la force de riposte occidentale et procure ainsi des avantages stratégiques aux communistes, est pour moi un criminel de guerre en puissance. »*

Court-circuiter l'Allemagne

Pour vaincre ce double obstacle franco-allemand, les dirigeants américains avaient entrepris de convaincre M. Macmillan de la futilité des « forces de frappe » européennes, nationales ou non. Ils semblent y avoir réussi, grâce à une argumentation extrêmement serrée, dont voici les points saillants :

1 Les forces de dissuasion européennes, qu'elles soient nationales ou intégrées, n'auront jamais la même valeur que la garantie américaine. Elles ne peuvent ni contraindre ni empêcher celle-ci de jouer.

2 Elles sont inévitablement constituées au détriment des forces conventionnelles et réduisent en conséquence la souplesse de la stratégie et de la politique occidentales.

3 C'est la force de dissuasion britannique qui a incité la France à briguer son admission au « club atomique ». Si la France était récompensée dans ses ambitions, l'Allemagne voudrait inévitablement lui emboîter le pas. Il y aurait alors quatre politiques militaires en Europe, au lieu de trois actuellement, et la souplesse occidentale diminuerait encore, avec tous les dangers que cela comporte.

Aussi fut-il suggéré à M. Macmillan de renoncer à sa force de dissuasion, afin d'inciter la France et l'Allemagne à en faire autant. Le monopole atomique américain une fois rétabli, les « Trois » occidentaux harmoniseraient leurs politiques mondiales par des consultations étroites et permanentes. L'Allemagne se verrait court-circuitée sur le plan diplomatique et investie par l'entrée britannique dans le Marché commun. La « dénucléarisation » de l'Europe centrale, le retour à une politique militaire classique et la détente consécutive rendraient aux Occidentaux la liberté de manœuvre nécessaire pour mener une grande politique.

L'équipée cubaine

Positif dans l'ensemble, ce plan américain pouvait réussir si les Etats-Unis exerçaient avec fermeté leur « leadership » ; et ce leadership pouvait s'exercer efficacement à deux conditions : le renforcement de l'autorité de M. Kennedy, à l'intérieur et à l'extérieur des Etats-Unis, et le respect, dans l'exécution du plan américain, de la hiérarchie des urgences. Celle-ci exigeait que des progrès simultanés dans la dénucléarisation et dans la négociation avec l'U.R.S.S. rendent à la politique occidentale la mobilité qui lui permettrait ensuite d'engager avec l'U.R.S.S. une compétition pacifique.

Or, l'équipée cubaine est venue renverser l'ordre logique des priorités. A Cuba, et au Laos déjà, les Etats-Unis n'ont étalé que l'aspect négatif de leur plan et leur faiblesse. M. Kennedy, ayant essuyé un cuisant revers politique et psychologique, a perdu une grande partie de son autorité face aux éléments réactionnaires du Congrès et du Pentagone. Faute de pouvoir les plier à son grand dessein, il a dû mettre son plan sous le boisseau, à Washington d'abord, à Oslo ensuite.

Il ne lui sera pas facile de recouvrer l'initiative ; car l'U.R.S.S., mais aussi l'Allemagne, iront de l'avant pendant que les dirigeants américains cherchent à recoller les morceaux de leur politique. Il faudra peut-être plusieurs mois avant que M. Kennedy puisse reprendre sa politique interrompue.

M. B.

ANGOLA

La prochaine campagne

● *Au nom de la civilisation, de la liberté et du christianisme.*

« J'*ESTIME que nous avons tué 30.000 de ces animaux en sept semaines. Il en reste 100.000 à abattre. Nous nous occuperons d'eux le mois prochain, quand les pluies auront cessé.* »

Ainsi parlait la semaine dernière un officier portugais, à Luanda. La saison sèche dure trois mois. 100.000 « terroristes » en trois mois, cela fait mille par jour.

L'insurrection a commencé le 15 mars dernier, à la plantation de café « Primavera », près de San Salvador do Congo. Des « contratados » ou travailleurs forcés (l'Angola en compte 400.000 environ) avaient réclamé à leur patron le salaire minimum officiel. Le patron répondit par des injures et tira sur les Africains. Il en tua plusieurs. Il fut lynché. Le lendemain, les colons des environs partaient à la chasse aux Nègres. Une chasse aux Blancs fut la réplique des Africains.

Partie de San Salvador, l'insurrection s'étendit à toute la province du Congo, gagna celles de Malange, de Nova Lisboa, de Luanda, voire de Cuanza : un territoire de 100.000 kilomètres carrés est contrôlé par les insurgés. Environ 800 Européens furent tués. Les forces de l'ordre se replièrent. Puis la contre-offensive s'organisa.

La stratégie est simple : des avions bombardent au napalm les « villages suspects »; puis la troupe « pacifie » ce qui en reste. Cinquante villages ont ainsi disparu en 7 semaines. Dans la province de Cuanza, où l'insurrection est plus diffuse, la tactique est subtile : à Tumba, un camion haut-parleur vient annoncer l'arrivée du « roi »; quand les villageois sont assemblés pour l'accueillir, les troupes qui ont investi le village tirent dans le tas : 300 morts. A Sanga, c'est la troupe elle-même, déguisée et arborant l'insigne du parti tribal, qui rassemble les habitants; puis elle les mitraille. Il n'y a pas de prisonniers.

Sur simple demande

Les colons portugais avaient pourtant, comme les Belges, une recette qui devait perpétuer leur domination : ils préconisaient pour les Africains « *le travail, l'ignorance, la peur* ». Pour le travail, la chose était simple : l'Angola, pendant plus de trois siècles, avait fourni des esclaves au Brésil. A la fin du siècle dernier, les Portugais s'aperçurent que la main-d'œuvre africaine pouvait rendre mieux encore en Angola.

Une loi fut proclamée qui astreignait tout Africain mâle à six mois de travail par an. Ceux qui ne pouvaient prouver une occupation régulière étaient recrutés par des « angariadores » pour le travail forcé, soit au service du gouvernement, pour la construction de routes (salaire mensuel : 10 à 25 NF. par mois), soit au service d'employeurs angolais ou étrangers. Depuis la dernière guerre surtout, les Portugais fournissent ainsi chaque année 100.000 travailleurs aux compagnies minières du Transvaal (Afrique du Sud) et 40.000 autres à la Rhodésie britannique. Ces travailleurs exportés, pour lesquels les compagnies étrangères versent une « taxe de recrutement » de 70 NF. par tête, sont la minorité privilégiée.

En effet, si dure et monotone que soit la vie dans les « compounds » miniers de Rhodésie et d'Afrique du Sud, les sociétés géantes de ces pays ont appris que l'alimentation et l'hygiène sont des conditions indispensables au rendement du travail. Colons et autorités de l'Angola n'ont pas encore découvert cette loi. L'habitude de siècles d'esclavagisme leur fait considérer le Noir comme corvéable à merci, et le réservoir de Noirs comme inépuisable. Aussi ce que le capitaine Henrique Galvao écrivit en 1947 sur l'Angola, où il fut inspecteur général de l'administration, reste-t-il entièrement valable aujourd'hui.

Le rapport Galvao, qui fut supprimé par le gouvernement portugais et valut la prison à son auteur, déclarait notamment : « *A certains égard, la situation des indigènes astreints au travail forcé est pire qu'au temps de l'esclavage. Dans le système esclavagiste, le maître qui avait acheté un homme comme on achète une tête de bétail, considérait son acquisition comme un capital; il avait intérêt à ce que l'esclave, tout comme la bête de somme, demeure en bonne santé, robuste et agile.*

« *Aujourd'hui, l'indigène n'est plus acheté, mais simplement loué au gouvernement. Celui-ci est devenu, délibérement, le principal pourvoyeur de main-d'œuvre, au point qu'il suffit d'adresser une demande écrite au Département des Affaires Indigènes pour être « approvisionné » (terme officiel). Peu importe donc à l'employeur que ses indigènes tombent malades et meurent; l'essentiel, c'est qu'ils travaillent tant qu'ils sont en vie. Il suffit d'envoyer une nouvelle demande, lorsque vos indigènes sont morts ou inaptes au travail, pour obtenir un nouvel approvisionnement.* »

Tous les risques

Et Galvao cita des employeurs qui, en six mois à deux ans, ont « *perdu* » 35 % de leur main-d'œuvre indigène, sans avoir rencontré de difficultés de « *réapprovisionnement* ». La mortalité moyenne des travailleurs forcés est de 20 %. L'insurrection de la plantation « Primavera » s'explique à partir de là.

En principe, les « contradores » doivent être libérés au bout de deux ans au plus; en pratique, les colons angolais, comme les « colonels » brésiliens, peuvent retenir indéfiniment leur main-d'œuvre indigène. Car les autorités sont tolérantes et corruptibles; et le planteur, qui exploite la cantine où ses contradores s'approvisionnent obligatoirement, veille à ce que ceux-ci s'endettent et ne puissent jamais se libérer de leur dette. S'ils s'enfuient, ils pourront être abattus. S'ils se rebellent, ils subiront un châtiment corporel mémorable. S'il récidivent néanmoins, ils mourront au pénitencier de l'île de Sao Tomé.

En principe, des services techniques agricoles veillent à l'amélioration des méthodes de culture. En pratique, rapportait Galvao, ces services se bornent à imposer aux indigènes la production d'un quantum déterminé de produits dits coloniaux, à livrer obligatoirement et sous peine de châtiment à l'une des grandes compagnies de traite, à un prix avantageux pour celle-ci.

« *L'indigène,* écrit Galvao, *assume tous les risques; les profits des compagnies, eux, sont garantis. Des services techniques, le cultivateur indigène ne connait que des inspecteurs qui ne lui enseignent rien, le contraignant à cultiver exclusivement les plantes de leur choix, que le sol s'y prête ou non, et même si cette culture doit priver l'indigène des récoltes qui sont sa seule nourriture. Nous pourrions citer, non à titre exceptionnel, mais comme étant la règle générale, des cas révoltants de violences et d'absurdités bureaucratiques. L'extermination des populations en est le résultat...*

« *Une grande partie de la population s'enfuit à l'étranger; ceux qui restent descendent la pente de la misère physiologique.* » Et Galvao de citer un recensement officiel selon lequel « *le tiers de la population mâle en âge de travailler est physiquement inapte au travail.* » Et parmi les 67 % qui restent, une inspection médicale en rejeta encore 12 % comme inapte au travail forcé.

Un enfant sur cent

Aux yeux des autorités portugaises, les raisons de la présente insurrection sont au nombre de deux : la première, c'est l'agitation communiste propagée par des agents venus du Congo, la seconde, c'est l'œuvre néfaste des « catequistas ». Les écoles publiques angolaises ne pouvant accueillir (pour un maximum de trois ans) qu'un enfant sur cent, des Africains formés par les missionnaires protestants ont dispensé un enseignement rudimentaire dans la brousse. Malgré la vigilance de la police politique, ces dangereux « catequistas » ont appris à lire et à écrire à 1% supplémentaire de la population.

Comble d'imprudence, les autorités ont permis et à un seul et unique Africain, qui avait gagné à la loterie, d'aller à Lisbonne pour y faire des études. Cet homme, le Dr. Agostinho Neto, vice-président du Mouvement de Libération Angolais (M.D.L.A.), dut être arrêté, il fallait s'y attendre, en 1954 (de même que Mario Andrade, président du Mouvement). Son village natal fut incendié.

Des centaines d'autres risquent de l'être à partir du mois prochain.

MICHEL BOSQUET

PUBLICIS 2289

De la soie avant toute chose... C'est le mot d'ordre de la saison ! Mot d'ordre que respecte Franck et Fils en présentant ce manteau aux imprimés délicatement fondus. Manteau qui est aussi un imperméable. Un imperméable habillé fermé par une petite cravate souple. Ce modèle existe en imprimé castor et blanc, bleu et blanc et gris et blanc.

Franck et Fils

80, rue de Passy à Paris
magasins ouverts le lundi
de 14 h. 30 à 18 h. 30
jusqu'à la Pentecôte

(Archives.)

AVRIL 1943 : APRÈS L'INSURRECTION, LES DERNIERS MOMENTS DU GHETTO DE VARSOVIE.
« La plus haute et la plus belle action de notre Führer. »

HISTOIRE

Le procès intérieur

Au moment où les témoins du procès Eichmann évoquent la tragédie du ghetto de Varsovie, un animateur de la Télévision française, Frédéric Rossif, s'efforce de recréer — pour le rendre compréhensible — ce passé atroce.

JUSQU'ICI le procès Eichmann a surtout prouvé une chose : que ces événements sont déjà très loin. Bien sûr, il arrive aux témoins de fasciner l'auditoire par des récits puissamment horribles, mais c'est à la façon des contes fantastiques : on se représente les faits et même très vivement, mais au fond de soi on ne les admet pas comme « possibles ». S'ils ont eu lieu, c'est dans un autre monde dont nous sommes désormais sortis, qui ne peut plus nous atteindre. Les jeunes gens de moins de vingt ans ne veulent même pas en entendre parler : qu'on les laisse tranquilles avec ces récits de grand-mères... Quant à l'accusé, dans sa cage de verre, il ne paraît guère plus présent que les propos rapportés.

C'est en partie pour cela qu'à l'heure actuelle, à quelques pas du Panthéon, Frédéric Rossif tourne un film sur la destruction du ghetto de Varsovie. Son propos : retrouver non pas les faits, non pas les détails de l'époque de l'extermination, mais sa réalité et sa chair. Il voudrait qu'au cours de la projection les spectateurs soient affectés par les événements passés exactement comme le furent à ce moment-là ceux qui les vécurent. Qu'ils en ressentent le poids, le mouvement et — en l'occurrence — l'horreur et l'égarement. Il voudrait que, pour une centaine de minutes, le passé redevienne du présent. Alors, peut être, commencera-t-on à y croire...

Comme des cœurs

« *Ce qui me fascine dans l'expérience du ghetto de Varsovie, parmi tous les cas de génocide*, ajoute Rossif, *c'est qu'elle est pure, parfaite en quelque sorte* ». En effet : 500.000 habitants dans le Ghetto en 1941 et en juillet 1943 plus personne; tout est fini, liquidé, nettoyé, les hommes réduits en cendres et les maisons en très fin gravier (on peut aller le fouler si on veut).

Tout est fini, ou presque. Il reste quelques milliers de mètres de pellicule tournés par les nazis eux-mêmes lesquels — souveraine imbécilité du crime ! — préparaient leurs dossiers et leurs monuments sur ce qu'ils nommaient : « *la plus haute et la plus belle action de notre Führer, la destruction totale du peuple juif en vue du bonheur de l'humanité.* » Documents que Rossif entend utiliser ainsi que les photos souvent prises par les « touristes » allemands en visite au ghetto. Il reste aussi des survivants. Ceux qui se sont échappés par les égouts. Quelques centaines de personnes dispersées dans le monde entier. Frédéric Rossif en a retrouvé et réuni une quarantaine et, à raison de quatre par jour, il les interroge.

« *Comme des cœurs*, dit-il, *ils arrivent comme des cœurs* ». Et devant ses caméras — l'une de face, l'autre de profil, comme à la préfecture de police — ils « témoignent ». Succession, bien sûr, d'images éprouvantes et d'événements atroces, mais qui, cependant, se situent au-delà de l'horreur, plutôt dans le domaine du miracle. Pour que chacune de ces personnes survive, il fallut en effet une telle suite de coïncidences fantastiques que l'ensemble, par moments, relève de la féerie. Chacun connaît d'ailleurs son histoire par cœur. Ils se la sont tellement répétée, seuls, entre eux, le jour et la nuit, dans leurs insomnies, dans leurs rêves, autant de milliers de fois qu'il y eut de milliers de jours depuis ce qu'ils ont dû appeler, pour imiter ceux qui leur en parlent, leur « libération », que les détails en sont imprimés autant dans leur chair que dans leur esprit. Dans leur étonnement. Mais « libérés », ils ne le sont pas, parce qu'ils savent qu'ils devraient être morts. Leurs parents, leurs enfants, leurs amis, le sont. Et si eux continuent d'errer dans une vie qui ne leur appartient plus tout à fait, c'est par une espèce d'erreur. Qu'ils ne se pardonnent pas complètement.

C'est en effet ce qui m'a le plus frappée au cours de ces quelques jours que j'ai passés au studio du Panthéon : l'effroi presque coupable avec lequel ces gens décrivent l'instant fatal où un petit mécanisme, un petit saut du sort, brusquement, soudain, parce qu'un Allemand a crié « à droite », ou « à gauche », qu'ils se sont baissés ou relevés à temps, a fait qu'ils s'en sont sortis. Eux et pas les autres. Qu'ils s'en sont sortis malgré eux. Ils avaient envisagé la mort, celle à laquelle ils étaient voués, destinés, comme les autres. Et puis il y a eu ce petit instant du miracle, plusieurs fois répété, et associé à une force qu'ils ne comprennent pas encore aujourd'hui, avec laquelle ils cohabitent tout en la détestant, mais qui gît puissamment au fond d'eux-mêmes et continue de les faire agir et avancer : l'instinct de survie. Cette force qui fait que certaines mères étouffaient elles-mêmes leurs enfants lorsqu'ils se mettaient à crier, menaçant de révéler les cachettes où se terraient des centaines de personnes, ou alors cachaient leurs cadavres pour profiter de leurs rations.

« *Des mères étouffant leurs enfants ?* » dit Liliane G., une jolie blonde, 35 ans, en tailleur gris pâle, bijoux, parfumée, *mais on ne faisait même plus attention !* »

Au four !

Elle-même, cependant, se souvient de sa mère au camp de la mort de Maïdanek où on les avait déportées depuis le ghetto. Liliane avait 15 ans, elle avait des frères et des sœurs plus jeunes, malades. Lorsqu'un nouveau chef de camp est arrivé, il s'est fâché, dit Liliane : « *Des enfants à Maïdanek ? Au four !* » Elle prononce la phrase vite, normalement, en vous fixant. Au moment du transfert, la mère de Liliane a voulu accompagner les petits. Liliane l'a suppliée : « *Reste avec moi. Là-bas c'est la mort, tu ne peux plus rien pour eux, moi j'ai besoin de toi.* » Sa mère l'a regardée — « *Elle avait à cette époque-là un regard extraterrestre, peut-être était-ce la faim, je ne suis pas croyante...* » — et lui a dit : « *Abandonner les petits ? comme ça ? qui ne peuvent rien faire*

→

tout seuls ? Ne t'en fais pas, tu verras, cela va aller mieux, les conditions seront meilleures, j'en suis sûre. » Elle est partie. « *Si elle était restée avec moi,* dit Liliane, *elle serait vivante. Mais elle ne voulait pas vivre. Moi, je voulais.* » Le jour où on est entré dans son block pour en emmener les habitants, elle a cassé un carreau et sauté du troisième étage. « *Je ne sais pas comment j'ai fait. J'avais le sentiment que je descendais le long d'une corde invisible.* » Ce jour-là encore, elle fut la seule à être sauvée.

Revenez en arrière

Il y a bien d'autres « cordes invisibles » dans l'histoire de Liliane; c'est d'ailleurs la seconde fois qu'elle la raconte à l'équipe qui tourne « Le Temps du Ghetto ». La première fois c'était à Albert Knobler, le jeune assistant de Rossif, qui a tout pris en notes. C'est maintenant Frédéric Rossif, un quart d'heure avant le tournage, avec cet étonnant pouvoir d'approcher de très près une conscience étrangère et ce sens de l'essentiel qui lui sont particuliers, qui interroge son « témoin ». « *Dites-nous non pas ce qui s'est passé à ce moment-là, mais ce que vous vous disiez en votre cœur, en secret...* »

Liliane G. nous regarde. « *Je me disais : un jour je serai vivante, mais je serai seule. Toute seule.* »

« *Bon* » dit Frédéric Rossif. Il la prend par la main et l'emmène dans la salle de tournage. Il la fait asseoir sur une chaise, et lui demande d'ôter la veste de son beau tailleur gris perle, confectionné en 1960, et d'enfiler un vieux chandail noir qui sert à tous les témoins de combinaison magique pour se retransporter aux lieux et temps de 1943.

« *Ecoutez-moi, madame, vous allez parler au temps présent, pour vous-même, et dire très peu de choses, quelques phrases, qui sont le condensé de ce que vous avez dit tout à l'heure...*

— *Je suis très timide...*

— *Regardez-vous dans l'objectif de la camera. Vous êtes seule. Concentrez-vous. Revenez en arrière.* »

Rossif est assis au pied de la camera, contre son témoin. Il n'y a plus qu'eux deux : celle qui voudrait oublier et celui qui ne veut surtout pas qu'on oublie. Ici, ce n'est pas un procès, c'est une transmission. L'établissement douloureux mais nécessaire d'un relais de transmission.

Dans un papier noir

Liliane fixe la camera comme on le lui a dit. Elle se voit fidèlement reflétée dans le gros objectif de verre. Il n'y a plus qu'elle et elle se parle comme autrefois.

« *Ma mère me dit : on ne peut pas tuer des gens comme nous, des gens vivants, des gens qui vivent et qui respirent...* »

Silence.

« *Moi, je sais, je ne veux pas monter dans la voiture. Là-bas, c'est la mort. Je sens.* »

Silence.

« *Peut-être, moi, je ne mourrai pas. Peut-être. Un jour je me réveillerai. Je serai seule. Toute seule. Je serai vivante.* »

Coupé. C'est fini. « *Merci, madame* », dit Rossif. Il retourne dans son bureau où quelqu'un d'autre l'attend. Comme un chirurgien, il refuse de se laisser envahir par l'émotion, concentrant ses forces sur une opération qui n'admet pas le tremblement : approcher le plus délicatement possible l'énorme appareil enregistreur et amplificateur que sont les cameras et le micro du point le plus douloureux, le point de la vraie souffrance, de la vraie honte, celui qu'instinctivement, par pudeur inconsciente et, en ayant l'air de tout dire, en réalité chaque témoin cherche à protéger.

(J.R. Roustan.)

FRÉDÉRIC ROSSIF ET SA CAMÉRA INTERROGEANT UNE SURVIVANTE.
« Un jour je me réveillerai. Je serai vivante. Je serai toute seule. »

Le suivant est un jeune homme farouche et concentré, qui répète d'une voix blanche, dans les mêmes mots, toujours, la phrase qu'il y a maintenant dix-sept ans lui a dite un jour son frère, trafiquant du marché noir à l'intérieur du ghetto où régnait la famine : « *A partir de maintenant je ne peux plus nourrir que l'un de vous deux.* » Le père est mort.

Puis on voit arriver une femme entre deux âges, souriante et alerte, mariée à un Français, qui vient de faire ses courses dans les grands magasins avant de passer au studio. Elle s'assoit devant la camera — peut-être fera-t-elle la même chose, tout à l'heure, devant son miroir, pour essayer ses achats — et c'est un autre monde : « *Mon enfant a deux mois, j'ai faim, je nourris mon enfant avec mon lait. Je trouve du plâtre qu'on appelle farine. Un jour, après avoir beaucoup tremblé, mon petit a des yeux comme du verre, il me fixe, immobile. Il ne tremble plus, je pense qu'il est sauvé. Je vais chez le docteur, il me dit qu'il est mort depuis plusieurs heures. Je l'ai vu la dernière fois enveloppé dans un papier noir. Je ne sais pas où il est enterré. Au ghetto, il était défendu de suivre ses morts.* »

Il y a l'homme aux cheveux gris : « *Hier, 24 avril 1943, les lance-flammes sont arrivés. Je saute du 2ᵉ étage sur un matelas. Ma sœur Frieda saute derrière moi avec son enfant dans les bras. Je cours vers eux. Ma sœur est morte. Son enfant me dit : « Emmène-moi, emmène-moi. » Il est mort une heure après dans mes bras...* »

Celui-là c'est le 19ᵉ témoin. Il y en aura quarante. Chacun parle une minute, une minute et demie. Une minute qui est de celles dont on dit qu'elles durent des siècles.

La ruse nazie

Frédéric Rossif, 38 ans, auteur de 300 émissions télévisées, de quatre courts métrages, tourne un grand film pour la première fois. Il s'est toujours intéressé aux sujets-chocs, aux sujets tabous. C'est lui qui le premier a osé aborder à la télévision des problèmes qui sont en passe de devenir des sujets de causerie courants : le birth-control, l'alcoolisme, la prostitution, le fascisme. (Quinze interpellations à la Chambre pour une émission sur le fascisme).

Il y a longtemps qu'il pensait à tourner « Le Temps du Ghetto », bien avant l'actualité du procès Eichmann. D'abord parce que le génocide illustré par la destruction totale du ghetto de Varsovie est pour le moins un sujet-choc; mais aussi parce qu'on possède à ce propos des documents, films, photos, témoins, qui permettent de réaliser ce qui apparaît, aux yeux de Rossif, la plus difficile entreprise du cinéma : un vrai film de montage. « *Il y a un mythe du montage : ou bien on colle des documents anciens bout à bout, on rajoute une petite musique d'époque qui fait la sauce, et on appelle ça du montage. Ou bien on reconstitue des scènes avec des personnages qui sont des acteurs, à partir d'un argument qui est fictif, on donne du mouvement au tout en coupant ici ou là, et on appelle ça aussi du montage ! Moi, je crois que le montage c'est tout autre chose. C'est très difficile : c'est prendre la réalité, rien que la réalité et la laisser se révéler. Mais c'est très mystérieux, des images vraies. Voyez : lorsque les témoins parlent de profil, c'est le passé. Lorsqu'ils parlent de face, c'est le présent ! Il faut composer. Comme une œuvre d'art.* »

Pour Rossif, les visages, les voix, les personnes, c'est du matériau brut. Une fois qu'on les a rassemblés, il reste à les disposer sur la pellicule, comme un peintre met la couleur sur sa toile. Pour faire plus vrai que le vrai.

Après « Nuit et Brouillard », « Mein Kampf », qu'apporte de neuf « Le Temps du Ghetto » ? En Israël, aujourd'hui, des jeunes gens attaquent avec colère les survivants des camps nazis : « *Pourquoi ne vous êtes-vous pas révoltés ? Pourquoi n'êtes-vous pas tous morts ?* »

A cette question les survivants sont embarrassés pour répondre. C'est qu'en réalité ils ont eu à lutter contre deux forces qui paralysaient diversement leur action : la ruse des nazis qui savamment dosaient l'espoir. (Distribuant par exemple des cartons de couleurs différentes à ceux qui attendaient le départ pour les camps, distribution qui avait lieu au hasard et ne signifiait strictement rien, mais le seul fait de ne pas avoir le même carton divisait les victimes entre elles, les opposait les unes aux autres et les rendait plus maniables...)

Et il y avait une autre force, plus perfide encore, qui est l'instinct individuel, presque atavique de survie : chaque fois qu'un groupe voulait agir, il se trouvait face à l'opposition déchaînée de ceux qui croyaient qu'en restant dociles on calmerait peut-être les furieux. Peut-être...

Le véritable procès

« Le Temps du Ghetto », tel que le conçoit son réalisateur, fait l'effort de pénétrer dans cette zone singulière où conscience collective et conscience individuelle se rejoignent et s'informent, où la réalité et l'imaginaire se combattent. Y parviendra-t-il ? C'est en tous les cas une expérience très nouvelle qui nous fera peut-être mal, qui demande un effort profond à ceux qui la tentent en vivant depuis des mois dans l'univers de la démence — « *Il y eut une époque,* dit Knobler, qui a interrogé des centaines de témoins à Varsovie et en Israël, *où je ne dormais plus du tout* » — mais qui vaut la peine.

Le véritable procès n'est certainement pas entre une race et une autre, il n'est pas exactement non plus celui qu'on entend faire à un régime, au régime fasciste. S'il peut avoir lieu c'est à l'intérieur de chacun de nous. Ce qu'il faut juger — c'est-à-dire d'abord situer et si possible ensuite affermir — c'est ce point où brusquement, en nous, quelque chose cède et consent à l'horreur, que ce soit à l'infliger ou à la subir.

MADELEINE CHAPSAL

4 AVANTAGES EXCLUSIFS DE L'" ADJOINTE portable "

Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez

MINNESOTA DE FRANCE

● Vous obtenez instantanément votre copie.
● L'" ADJOINTE " est entièrement électrique. Elle ne comporte aucun liquide.
● Elle est peu encombrante et on peut la déplacer facilement dans sa petite malette.
● Enfin le papier « THERMO-FAX » existe en 4 couleurs.

Pub. Y. Vuil.

MACHINES
Thermo-Fax

135, Bd Sérurier, PARIS 19ᵉ - BOL 71-19 - BOT 42-80
TÉL. 42-22-21 à LYON et 57-34-56 à LILLE

Centres régionaux à
Lille (Nord), 63, boulevard de la Liberté
Lyon (Rhône), 5, place des Cordeliers (2ᵉ)

MADAME EXPRESS

(Dambier.)

Cette semaine Mme Express a :

● ***noté*** que les 12, 13 et 14 mai seront les « journées nationales du feu ». C'est la première fois qu'une telle initiative est prise. Chaque année en effet, on dénombre en France 100.000 incendies, explosions et feux de cheminées qui font 20.000 victimes, réduisant en fumée des biens évalués à cent milliards d'anciens francs. En même temps on constate que 50 % des brûlés, dans les accidents survenus au foyer, sont des enfants. Il est donc prudent de vérifier :

— la façon dont on pose les casseroles sur le feu lorsqu'on a des enfants (la queue ne doit jamais être tournée vers l'extérieur) ;

— l'état des installations électriques et du tuyau à gaz ;

— la réserve des matières inflammables qui doit être isolée et placée hors de portée des enfants.

● ***redonné*** sa blancheur originelle à une chemise de nylon jaunie en la faisant bouillir pendant vingt minutes dans un bain spécial : de l'eau et une nouvelle poudre, le Superwhite. Apparemment, la chemise a fort bien supporté ce traitement de choc qui convient également paraît-il à la laine et à la soie. (Dylon, 1,50 NF la capsule. Drogueries et grands magasins.)

● ***surpris*** dans leurs préparatifs d'installation « Li-Mestériau », artisans d'art des Alpilles, qui exposent une fois par an à Paris. L'ensemble de leur effort a porté cette année sur les tissus. Madame Express a particulièrement aimé une robe blanche droite tissée dans le style dentelle du Puy, à la mode cette année (123 NF). (Voir Mode p. V). (Galerie du Siècle, 168, bd Saint-Germain, de 10 h. à 21 h., tous les jours jusqu'au 14 mai inclus).

● ***perdu*** le briquet qu'on venait de lui offrir, et s'est aussitôt racheté le même. La dépense n'a pas été considérable : 3,90 NF. Il s'agit du « Cricket ». Sa conception est extrêmement simple : une recharge de gaz recouverte de métal noir, une pierre, une molette. Quand la recharge est vide, on jette le tout. Astucieux, et utile pour les « perdeuses » invétérées ou comme briquet d'appoint. (Tous bureaux de tabac.)

ÉTUDE

La femme au travail

pages III et IV

MODE

La dentelle a gagné

pages IV et V

VACANCES

Les grands voyages

pages VI, VII, VIII

LE SOLEIL N'ATTEND PAS

(Pierre Derly)

1) « FAGIO »
Habiller vite et bien...

LES robes d'été ont un pouvoir étrange : celui d'apparaître soudain, aux quatre coins de la ville et de remplir en quelques heures les rues et les faubourgs, comme par enchantement...

Quelle est la femme qui ne s'est jamais dit, au matin du premier jour vraiment chaud : *« Je n'ai rien à me mettre, il me faut une robe légère, je vais immédiatement m'en acheter une. »*

La petite phrase déclenche généralement une « opération boutique » aussi passionnée qu'épuisante. La tenue d'été doit être trouvée sur-le-champ et... aller parfaitement à sa propriétaire.

L'impatience féminine pose sans doute de graves problèmes à tous ceux qui fabriquent et vendent ces « nuages de fraicheurs ». Comment font-ils pour habiller vite et bien les grandes et les petites, les intellectuelles et les sportives ?

Mystères...

Un technicien du « prêt à porter » (1) répond à cette question et à toutes celles que vous vous posez sur les « mystères » de la fabrication, de la vente et des matières premières estivales.

QUESTION : *La jupe et le pull-over, qui s'adaptaient à toutes les situations et à toutes les silhouettes, sont, cette saison, abandonnés au profit de la robe. Mais le problème devient alors beaucoup plus délicat. Comment parvenez-vous à habiller toutes les femmes, quel que soit leur style de vie et quelles que soient leurs mensurations ?*

RÉPONSE : Il est indispensable de posséder un stock important, mais surtout très équilibré. Notre système (qui comprend cinq « points de vente » choisis parmi les meilleurs (2), nous permet de « voir grand ». Nous ne choisissons pas nos modèles pour une clientèle de quartier ; c'est toute une catégorie de femmes soucieuses d'élégance que nous parvenons à atteindre.

Chaque femme (qu'elle soit femme d'affaires ou femme d'intérieur) peut trouver dans nos collections le numéro qui convient à son genre de vie.

(1) M. Charles B..., directeur de la Maison Elda.

(2) Elda, 48, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris. — Rivoli-Chic, 51, rue de Rivoli, Paris. — Elda, 84, rue du Gros-Horloge, Rouen. — S.V.P., 47, rue Jean-Jaurès, Brest. — Claude, 89, rue de Siam, Brest.

Nous arrivons même à une telle précision dans le choix de nos modèles que tous sont pratiquement vendus « en saison ». Nous figurons parmi les quelques rares maisons de France qui ne font jamais de soldes.

L'évidence

Mais nous considérons aussi qu'une femme qui entre dans un magasin en voyant une robe qui lui *plaît* doit en sortir avec une robe qui lui *va*.

Et là le problème est plus complexe encore. Il n'existe pas deux femmes conformées de la même façon.

C'est en tenant compte de cette évidence que nous avons :

— constitué notre stock (chaque modèle est reproduit non seulement dans de nombreuses tailles, mais encore avec différentes longueurs de buste ou de jupe et différentes largeurs) ;

(Pierre Derly)

2) « RAMATUELLE »
...les grandes et les petites...

— organisé nos ateliers (un service retouche fonctionne sur place et permet de « personnaliser » en quelques heures n'importe quelle robe) ;

— choisi nos fabricants (presque tous acceptent de réaliser pour nous, en trois ou quatre jours, un modèle collection aux mesures de la cliente).

Deux sources

Q. *Puisque vous nous parlez de vos fournisseurs, pouvez-vous nous dire quels sont les critères qui font les « bons fabricants » ? Comment les choisissez-vous ?*

R. Pour la robe d'été, il est indispensable que le fabricant « colle » à la mode, ou, au moins, la suive très vite et de très près.

Comme la mode d'été a deux sources d'inspiration, Paris et le Midi de la France, nous faisons appel à des créateurs de ces deux régions.

Nous avons adopté par exemple le style Saint-Tropez pour présenter aux Françaises de l'Ile-de-France ou de Bretagne des modèles conçus... au soleil de Provence. « Phocéen » (3) à Marseille et « Mercier » (4) à Grasse captent pour nous les courants méditerranéens. Ils sont spécialisés dans les formes, les matières et les prix d'été.

A Paris, des maisons comme Saint-Hubert (5) et Leatex (6) sont parmi les mieux placées pour tout ce qui concerne les robes « cérémonies ».

La plupart de nos fournisseurs parisiens sont à mi-chemin entre l'industrie et l'artisanat : ils travaillent avec des moyens industriels, mais créent des modèles en nombre limité et conservent toujours une très grande souplesse dans leurs productions, qui s'adaptent sans cesse aux tendances les plus nouvelles de la mode.

Q. *Si les formes et les coloris doivent varier avec le goût du jour (qu'il soit méditerranéen ou parisien), que se passe-t-il pour les matières premières ?*

R. Il existe maintenant des textiles bien entrés dans la mode estivale, et dont l'usage est nettement défini.

● POUR LE TRAVAIL

Les robes d'été qui « vivent au bureau » sont de préférence en tergal ou en nylon. De gros progrès ont été réalisés et ces fibres synthétiques prennent aujourd'hui l'aspect de fibres naturelles, avec leurs avantages particuliers en plus. Nous exigeons d'autre part que *toutes* les fournitures qui entrent dans la confection d'une robe soient lavables et irrétrécissables. Ceintures, toile de col, boutons et jupons qui, il y a quelques années encore, rendaient nécessaire un nettoyage à sec ne posent donc plus aucun problème. Nos robes nylon et tergal « vont à l'eau » tout entières.

Le style chemisier est particulièrement adapté à la vie active. Deux modèles très réussis :

— la robe-chemisier avec patte boutonnage rayée ou unie, manches trois-quarts (une création Leatex). 55 NF. (*Voir photo n° 4*).

— la robe-chemisier en foulard impressions cravate, existe dans les harmonies de vert, de beige et de bleu. 100 NF.

● POUR LA DÉTENTE

La popeline et le coton imprimé jouent gagnants :

Deux modèles séduisants par leur fraicheur :

— en popeline rayée la robe à grand décolleté et collerette plissée. (Création Phocéen). 79 NF. (*Voir photo n° 2*).

— en coton imprimé la robe à manches trois-quarts, avec manchettes et plastron de lingerie. (Création Mercier). 95 NF. (*Voir photo n° 1*).

— en coton écossais la robe à empiècement long et juge large. (Création Saint-Hubert). 99 NF. (*Voir photo n° 3*).

● POUR LES CÉRÉMONIES

Imprimés ou unis, les tissus de soie conservent leur magnificence. Mais le lin et les synthétiques entrent dans la compétition. Deux modèles qui iront à la « fête » :

— en toile de lin brodée ton sur ton, la robe claire à grand décolleté italien entièrement juponnée. 189 NF.

— en tergal imprimé la robe « Marquise », bustier et bretelles très fines, qui sort avec ou sans son boléro. Les deux pièces : 159 NF.

(Pierre Derly)

3) « HYMNE »
...les sportives...

Pour dire « oui »

Q. — *Votre formule semble permettre d'acheter la robe des grandes occasions aussi facilement que la robe à trotter ?*

R. C'est un des avantages de notre prêt à porter personnalisé. Nous avons étudié plus spécialement le problème des robes habillées et avons créé un rayon spécialisé dans la robe de cérémonie par excellence : la robe de mariée.

Pour dire « oui », nous proposons à nos clientes la toilette qui conviendra exactement à leur personnalité et au style de la cérémonie. Depuis la robe courte en broderie anglaise, simple et romantique comme un dessin de Peynet, jusqu'aux féeriques parures de dentelle ou de satin broché.

Mais qu'il s'agisse de toilettes de mariée ou de simples tenues champêtres, notre rôle est d'aider les femmes à réussir parfaitement cette entreprise difficile (et importante) : l'achat d'une nouvelle robe.

(Pierre Derly)

4) « SAINT-TROP' »
...ou les intellectuelles.

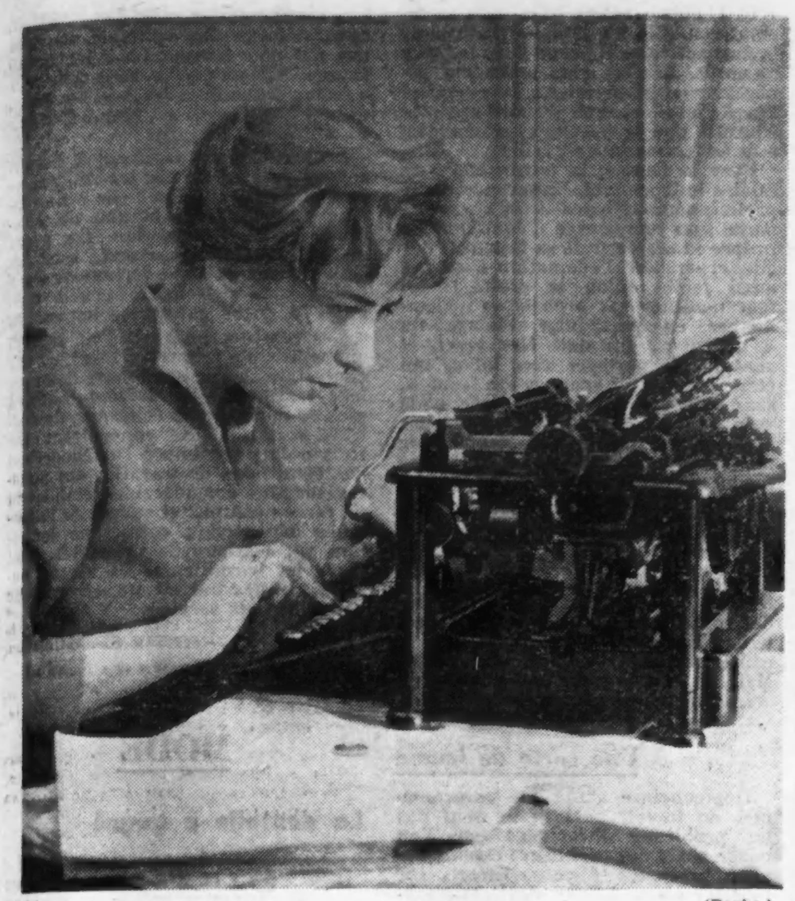
(3) Vente exclusivement en gros: *Phocéen*, 93, boul. de Strasbourg, à Marseille.

(4) Vente exclusivement en gros: *Mercier*, 48, avenue Riou-Blanquet, à Grasse.

(5) Vente exclusivement en gros: *Saint-Hubert*, 56, rue de Cléry, Paris.

(6) Vente exclusivement en gros: *Leatex*, 76, passage du Caire, Paris.

Cette page spéciale d'annonce est présentée par : ELDA, 48, rue de la Chaussée-d'Antin, Paris ; RIVOLI-CHIC, 51, rue de Rivoli, Paris ; ELDA, 84, rue du Gros-Horloge, Rouen ; S. V. P., 47, rue Jean-Jaurès, Brest ; CLAUDE, 89, rue de Siam, Brest.



(Rapho.)

JEUNE FEMME A SA MACHINE.

(Archives.)

JEUNE FEMME A SES FOURNEAUX.

« Le travail ? une règle commune qui ne connaît pas de sexe. »

ÉTUDE

La femme au travail

● ***Ménagères ou salariées, toutes les mères de famille font des semaines de 80 heures.***

LA revue « Esprit », (que dirige notre ami J.-M. Domenach) consacre son numéro de mai à l'un des problèmes les plus controversés et les plus passionnants de notre époque : « La femme au travail » (1).

Dans cette étude très complète, mais parfois ardue, l'article de Ménie Grégoire intitulé « Mythes et réalités » nous a paru particulièrement intéressant. Il détruit en effet une série d'idées préconçues qu'utilisent aussi bien les détracteurs que les partisans du travail féminin.

En voici des extraits :

Le travail, en soi, est une règle commune qui ne connaît pas de sexe. Quand il n'est pas déformé par des servitudes excessives, il reste le facteur essentiel de toute promotion, de tout progrès personnel. Sans doute est-il, pour les femmes, la seule contrainte capable de les tirer de l'enlisement quotidien, d'exiger d'elles non plus le courage de subir, mais celui d'entreprendre.

Si le travail féminin pose des problèmes particuliers, c'est parce qu'il crée un conflit entre deux exigences, qui commence à la maternité et finit avec elle. Conflit sérieux, mais limité, qui se heurte à une « situation » réelle, et non pas à une « condition », désormais dépouillée de ses oripeaux...

(1) En vente dès cette semaine.

Incurie ou routine

Un travail à plein temps, c'est quarante heures par semaine hors du foyer, plus une dizaine d'heures de transport. Dans une existence d'homme pourvue de loisirs et de sommeil, ce chiffre passe pour satisfaisant. Dans une existence de femme qui, par surcroît, entretient une maison, approvisionne, cuisine, lave et supporte à elle seule l'existence de plusieurs enfants, quelles peuvent être les possibilités d'équilibre ?

Première surprise : la totalité des heures de travail de la mère employée hors du foyer et de celle qui y passe sa vie ne semble pas différer sensiblement : Mme Chombart de Lauwe, dans une de ses enquêtes récentes, remarque que beaucoup de femmes non actives totalisent, elles aussi, les 80 heures de travail hebdomadaire qui s'imposent aux autres. Les unes ont une charge énorme qui précisément les empêche de travailler. Les autres, par incurie, faute d'être sollicitées par l'urgence, se réfugient dans la routine et la fixation passive des générations précédentes — vices d'équilibre classiques chez les femmes qui restent en marge de l'évolution.

Cela dit, comment se présente, du point de vue sanitaire, l'état de la population des femmes actives ? Ici, les informations affluent : le Dr Suzanne Serin, apporte sur ce point les vues les plus mesurées ; pour elle, le risque majeur est le surmenage, et la nervosité qui en découle. Mais ces risques lui paraissent liés au type du travail, et non au fait de travailler.

Il est fort connu que le travail à domicile est celui qui présente, du point de vue nerveux, le plus d'inconvénients. Tous les rapports des médecins d'entreprise le signalent. Des travaux qui, pendant une partie de la journée, coupent les femmes de leurs soucis majeurs leur procurent une atmosphère de concentration, de respect et d'indépendance personnelle, et ont souvent pour effet de dénouer des obsessions et des conflits, alors que la surenchère d'un travail étranger au sein du foyer représente une usure grave (2).

Moins nerveuses au foyer

Le Dr Serin classe ainsi les facteurs de surmenage : le nombre des enfants — l'impossibilité d'être aidée à domicile par une famille, un mari ou un équipement suffisant — puis l'organisation des heures de travail et de leur non-concordance avec celles de la vie familiale.

Plus vigoureux encore sont les résultats de l'enquête réalisée au centre d'observation de Vitry sur les mères d'enfants caractériels : les **femmes actives se manifestent comme moins nerveuses que les autres ; elles punissent moins, entretiennent une tension et des oppositions moins fortes au foyer.**

(2) Il faut savoir aussi que le travail à domicile est resté l'une des hontes de notre époque. En octobre 1959, les confectionneurs de l'Ouest payaient 18 francs pour couper, ourler et replier une douzaine de serviettes de table (l'électricité, la machine et le fil étant à la charge de l'ouvrière !).

Les autres heures

Même opinion à l'étranger : le Dr Jesperson a dirigé une enquête non moins affirmative auprès de la « Mother's Institution » de Copenhague, consultation officielle qui décide des avortements légaux. Toutes les femmes qui s'y présentent sont en mauvais état physique et se disent incapables, pour des raisons diverses, de supporter une maternité. Celles qui travaillent n'y constituent qu'une très faible majorité.

Etudiant les raisons invoquées par leurs clientes, les médecins de l'Institut ont dressé un tableau proportionnel des causes de la fatigue dans les deux groupes : le surmenage ne représente que 26 % des cas parmi les actives et — ô surprise ! — 29 % chez les non-actives.

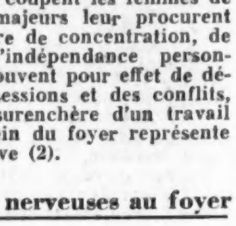
Le ministère français du Travail a recueilli sur ce point un témoignage fort intéressant de la part des travailleurs : il demandait quelles mesures seraient susceptibles d'accroître la main-d'œuvre féminine. Il est apparu que ce que ces femmes voudraient alléger, ce ne sont pas leurs heures de travail, relativement bien organisées, mais les autres, qui ne le sont pas ; les améliorations souhaitées portaient essentiellement sur des contractions d'horaire, limitant le temps perdu en allées et venues, et la fatigue des changements trop fréquents d'attitudes ; (l'idéal semble

→

Au printemps confiez vos fourrures à
Revillon
Gardes en frigorifique et procédé RegeneR.
40, RUE LA BOÉTIE • ELY. 98-31

crème à l'Huile de Vison
pénétrante
nourrissante
anti-rides
CEDIB
INSTITUT DE BEAUTÉ DES CHAMPS-ELYSÉES
EN VENTE DANS LES GRANDS MAGASINS ET CHEZ LES DÉPOSITAIRES

CHAISE 77 52 NF T.T.C.
FRANCO PARIS ET RÉGION PARISIENNE PORT DÛ PROVINCE
BOIS LAQUE SATINÉ DÉMONTABLE LAVABLE
LA PLUS ROBUSTE DU MONDE
5 COLORIS
BLEU MÉDITERRANÉE
GRIS PERLE
JAUNE D'OR
CORAIL
NOIR



LA BOUTIQUE DANOISE
43 AV. DE FRIEDLAND PARIS 8 - TÉL. CAR. 02-92

PUBLICIS 0479
TOUTES LES TEINTES
TOUS LES MOTIFS
A LA MODE
VOUS LES TROUVEREZ
DANS
L'IMMENSE
EXPOSITION DE
ZÉPHYR BOB
ACTUELLEMENT CHEZ
COROT
65 CHAMPS-ÉLYSÉES

cinq journées continues et la semaine de 40 heures) ; elles appellent également une multiplication et une meilleure adaptation des crèches et garderies, et un groupement rationnel des lieux de travail, de domicile et des écoles.

Les enfants

Nous voici enfin confrontés avec le principal cheval de bataille : que deviennent les enfants d'une femme qui travaille à plein temps hors du foyer ? Que deviennent son ménage et les notions sacrées de la mère, de la femme ou de la famille ?

La petite enfance est une période plus que délicate pour la mère autant que pour l'enfant, et nous savons déjà que nombre de nos compatriotes n'ont pas trouvé d'autre solution que des interruptions de travail. La plupart des spécialistes insistent sur la nécessité de la présence maternelle ou de son substitut affectif durant les premières années. Mais on leur fait parfois dire ce qu'ils n'ont pas dit : en y regardant de près, on s'aperçoit que le travail des mères n'est pas incriminé, mais sa durée ; que la crèche n'est pas prohibée, mais un contact trop faible avec la famille ; que l'absence physique de la mère n'est pas condamnée, mais une relation émotionnelle insuffisante.

Pour l'enfant d'âge scolaire, les difficultés sont moins graves, mais elles existent. Les succès scolaires — quoi qu'on en pense couramment — se révèlent plus fréquents quand la mère travaille, sa présence constante favorisant l'aliénation, quand elle n'est pas génératrice de révolte. Il semble, en général, que les enfants aient plus de chances de développement s'ils ne sont pas gâtés par l'excès d'attention maternelle.

Mais il y a ce que le Dr Alice Doumic appelle « le complexe du jeudi », celui de la maison vide et terrifiante (complexe qui est souvent celui « de tous les jours ») qui est fréquemment générateur des troubles. Il paraît lié essentiellement à des quesions d'horaire. Il faut y ajouter les problèmes de vacances, grandes et petites, dont la société française s'occupe fort peu, s'imaginant être quitte avec un mois de colonies par an.

Le couple, le mariage

La stabilité familiale n'est aucunement atteinte par l'activité des femmes : la thèse de F. Paris sur le « Travail des femmes » a établi que le nombre des divorces n'en était pas augmenté.

Mais la femme active transforme profondément la vision sociale de tous ceux qui dépendent d'elle et détruit deux très anciennes images : d'abord celle de la mère — et par là celle de la femme — réduite à une simple dépendance, enfermée dans l'impuissance et la passivité devant des difficultés que, seul, un père « divin » peut affronter ; celle aussi d'un être voué, en cas de conflits, aux révoltes sournoises et passionnelles. Elle détruit cette autre image classique du mâle d'essence supérieure, lointain, absent, surgissant tout armé de guerres lointaines, attendu dans la crainte, et délivré chaque soir de son harnais comme un héros.

Que sont devenus, alors, les rôles traditionnels ? Pour l'homme, le passage est parfois dur. Le mari dominateur, à l'image de ses pères, dès lors qu'il ne se sent plus le souci exclusif de sa femme, peut se trouver frustré, ou saisi de cette angoisse qui rôde autour de toutes les situations inconnues. Il réagit plus ou moins bien. Mais s'il lui arrive d'être touché dans sa propre sécurité, tout change : les observations des phtisiologues ont, de longue date, établi qu'en cas de longue maladie, les patients dont la femme travaille ont toute chance d'être sauvés : leur mortalité se réduit singulièrement et leurs rechutes sont moins fréquentes. Le malade n'est plus miné par l'anxiété au sujet de sa famille et ne se contraint pas à reprendre le travail trop tôt. Il semble que ces cas typiques se reproduisent en cardiopathie et dans les cas de troubles mentaux.

1) LA MARINIÈRE MANCHES 3/4.
Un oiseau rare.

Si l'homme réagit bien, non seulement son rôle n'est pas atteint, mais la part active qu'il prend dans le foyer s'accroît. Il n'est plus seulement générateur et nourricier : la nécessité l'invite à redécouvrir d'abord son rôle éducatif que la psychologie moderne a si fortement mis en relief.

Pour la femme, la possession d'un salaire indépendant, l'assurance d'une participation efficace à la vie commune sont une source d'équilibre. Sa propre image perd de sa fatalité. Pour elle, cependant, l'adaptation n'est pas aussi facile qu'on le croit. Il lui faut modifier ses archétypes : abandonner en particulier l'image du « maître », qui doit être servi, et accepter de partager avec lui ce qui était jadis le seul apanage des femmes, sans pour autant se sentir lésée, ni le voir avili. Nombre de femmes, par exemple, refusent encore toute aide ménagère de la part de leur mari ; ces femmes-là jouent double jeu : elles réalisent, à tour de rôle, deux types inconciliables et ne peuvent créer d'harmonie réelle.

Nous ne croyons pas romancer en disant que, par le seul fait du travail féminin, une réadaptation des attitudes sociales vis-à-vis de la famille est irrémédiablement amorcée. Elle a causé une surprise, puis un trouble. Mais le trouble n'est pas un mal en soi. C'est un appel à la création, à la vie.

Une sorte de bagne

Que conclure, sinon que les problèmes du travail féminin ne sont pas les problèmes théoriques que l'on pense, mais des problèmes essentiellement pratiques d'aménagement, sur tous les plans ? Celui de la préparation, de la formation ; celui de la somme de travail et de ses excès ; celui de la petite enfance et de ses exigences absolues ; celui de l'attitude personnelle au sein de la famille et de ses lacunes.

C'est parce que rien n'aide les femmes sur ces points précis que, pour les travailleuses, certaines périodes de l'existence sont une gageure, une sorte de bagne implacable où chaque minute est comptée, où règne l'angoisse de la maladie, de l'imprévu, des retards accumulés. C'est parce que le contexte social reste inadapté que, pour toute femme, la vie se présente comme une contradiction entre la nécessité d'être intégrée, et la surcharge presque inhumaine que cette intégration suppose.

Or il est aussi insensé de confiner les femmes hors du monde commun, que de les y intégrer de force dans les mêmes conditions que les hommes. En réclamant l'égalité dans le travail, par une similitude absolue des cadres et des horaires, les grands courants féministes mondiaux ont engendré une contradiction qui n'était pas nécessaire. Ils ont nié une évidence : celle des charges inéluctables de la maternité, qui ne permettent pas à la femme en situation normale de se plier, sans assouplissements, à la mécanisation totale du travail. La « travailleuse idéale » dans notre système économique, ne doit différer en rien du travailleur, faute de quoi sa main-d'œuvre est menacée de défaveur ou d'exclusion. La vraie solution à tous les conflits serait une intégration à sa mesure, qui ne la dévaloriserait pas à cause de particularités inévitables.

Mais cette solution ne semble pas en germe dans le contexte actuel, prêt à broyer tout particularisme. C'est pourquoi les femmes n'y songent même pas. Il faut ajouter que la crainte ancestrale de l'exclusion les écarte encore de certains aveux et de certaines revendications.

Les remèdes possibles

Mais on peut se demander si, de toutes les conditions qu'elles ont subies sans protester, celle d'aujourd'hui, apparemment plus équitable, n'est pas une des plus fausses. La « femme-au-foyer » était un mythe, mais celle de la « femme-travailleur-égale-à-l'homme », durant une vie entière, risque d'en être un autre.

Leur résistance physique et morale, si bien enregistrée par les chiffres, ne doit pas faire illusion : elle est un indice de leur force et non du bien-fondé de cette condition. Les aveux de celles qui la subissent, sans les adoucissements d'une fortune ou d'une solide aide extérieure, crient qu'il s'agit là d'une entreprise harassante.

Les remèdes pour elles ne sont ni un impossible retour au foyer, ni une contrainte accrue qui achève de briser leur résistance. Ils doivent jaillir, à plus ou moins brève échéance, du contexte social. Ils se concentrent sur trois points cruciaux : l'aménagement des conditions de travail ; des mesures sociales considérables établissant un réseau complet et adapté de l'assistance maternelle ; enfin, une formation professionnelle véritable, qui place les travailleuses au niveau humain qu'elles ont mérité, en soixante ans de loyaux services.

MENIE GREGOIRE.

(Copyright « L'Express » et « Esprit ».)

MODE

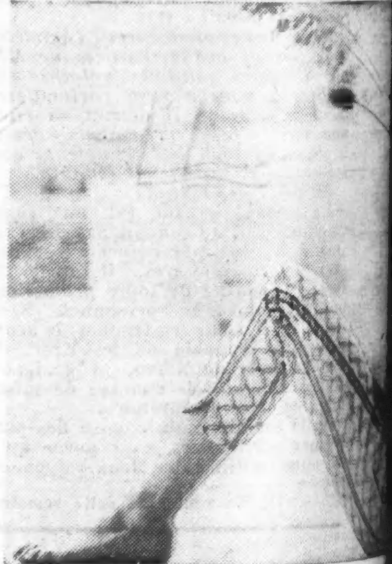
La dentelle a gagné

● ***Cet été vous pourrez porter vos dessus de piano sur le dos.***

APRES le succès éclatant du satin fermière l'été dernier, les détaillants s'interrogeaient avec angoisse : « *Qu'allaient trouver cette année les gens qui font la mode ? Quelle matière triompherait sur les plages comme à la ville ?* »

Pour qu'un tissu tienne la vedette pendant une saison d'été, il doit répondre à trois impératifs : prix modiques, entretien facile, usages multiples. De plus, seule une matière totalement imprévue peut imposer une mode irrésistible qui tente toutes les femmes en quelques semaines. Elle ne doit ressembler à rien de ce qu'elles possèdent déjà dans leur garde-robe.

Ces conditions sont assez difficiles



4) LE PANTALON JAMBES LONG[...]
Une histoire amusante.

Wallis
tricots et ensembles
Bettina
en soie
67, RUE PIERRE-CHARRON
ANGLE CHAMPS-ELYSEES

Ophélia
106 bis, rue de Rennes - LITtré 13-13
La spécialiste du beau Linge
SOLDE
SA LINGERIE
en SOIE NATURELLE
Ouvert de 10 h. à 12 h. 30 et de 14 h. à 19 h. 30 SAUF LUNDI

POUR VOTRE CONFORT
ET LA BEAUTÉ
DE VOTRE LIGNE
WARNER
En vente :
"CLARNINE" 20, rue Vignon - Paris-9e
"FRANCK et Fils" 80, rue de Passy - Paris-16e
"LUCY" 7, boulevard Hausmann - Paris-9e
"LUCY" 72, rue Saint-Lazare - Paris-9e
"SEVERINE" 140, avenue Victor-Hugo - Paris-16e
ET CHEZ TOUS LES BONS SPÉCIALISTES

Claire Conte
ROBES
DE CÉRÉMONIES
17, boulevard des Capucines, PARIS (2e)
OPE. 80-34 - OPE. 00-25

Lucien FLAUD
FOURRURES
étudiées spécialement pour
PETITES TAILLE[S]
Nouvelle Collection Print[emps]
VESTES, ETOLES, TOURS DE COU
Transformation d'après nos modèles
7, rue de la Paix
Salon-boutique en étage (ascenseur)
Remise 25 % pour paiement
en devises étrangères

2) Le fourreau manches courtes (et son détail).
Une industrie rajeunie.

(Dambier.)

3) L'ensemble sans manches (et son détail).
Un aspect artisanal.

à remplir. Aussi le vichy rebrodé et le coton écossais présentés dès janvier par les confectionneurs ne sont-ils qu'une tendance et non une mode. En avril, cependant, une conviction s'est imposée, l'oiseau rare était enfin trouvé : la dentelle du Puy. Comment cette matière réservée au chemin de table et au dessus de piano est-elle utilisée aujourd'hui pour des robes et des pantalons ? L'histoire est amusante.

En visite l'été dernier au Puy, l'attachée de presse de la Fédération de la Dentelle feuillette d'innombrables catalogues présentés par les plus importants fabricants de cette ville. Ceux-ci venaient de lui demander conseil pour essayer de relancer leur fabrication un peu vieillotte. Bien embarrassée à la vue des fines bandes de dentelle exposées dans les premières pages de ces albums, qui ne présentaient qu'un intérêt très limité, la jeune femme s'intéresse vivement, à l'étonnement des fabricants, aux derniers feuillets contenant des bandes de dentelle de 15 à 25 cm. Ces grandes largeurs destinées à l'ameublement étaient jusqu'à présent considérées comme la partie la moins raffinée de la production dentellière. C'est justement ce côté rustique, cet aspect artisanal qui séduisent la jeune femme. Elle prie donc les fabricants (assez sceptiques) de réaliser cette étoffe en largeur normale (90 cm et 1 m). De retour à Paris, elle en parle, échantillons en main, aux confectionneurs. Puis, elle n'entend plus parler de rien. A Noël, un fabricant du Puy lui envoie une énorme bouteille de parfum. C'est ainsi qu'elle apprit que la bataille était gagnée.

Ecru ou blanc

Exécutée sur des métiers circulaires construits pour reproduire tous les croisements que font faire aux fils des fuseaux les mains des dentellières, la dentelle du Puy peut être réalisée dans toutes les matières, y compris le nylon, le crin et la laine. Cet été, elle triomphe en coton, écru le plus souvent, ou blanc. Elle se lave parfaitement mais attention : sa transparence oblige à la doubler et souvent la doublure n'est pas lavable. Il est encore difficile de la trouver au mètre, mais les blouses ou les ensembles dans cette matière sont d'un prix abordable sans être très bon marché. Les dentelliers du Puy espèrent faire durer plus d'une saison cette vogue. Ils préparent déjà pour l'hiver prochain de curieux mélanges de coton, de laine et de métal.

Vu à Paris

Vu à Paris en dentelle du Puy :

- Blouse de coton, ras du cou, sans manches, garnie d'une large bande de dentelle du Puy. Existe en noir, marine et prune : 25 NF. (*Printemps, Boutique Vachon.*)
- Casaque non doublée, sans manches, ras du cou boutonnée devant. Coloris écru : 50 NF. (*Galeries Lafayette.*) (Photo page I.)
- Jupe à plis non repassés, coloris écru : 85 NF. (*Galeries Lafayette.*)
- Ensemble doublé, jupe droite, casaquin court, décolleté bateau sans manches, boutonné dans le dos : 110 NF. (*Laura,* 104, *av. du Général-Leclerc.*) (Photo n° 3.)
- Marinière, décolleté droit, manches trois-quarts, doublée. Existe en grège et blanc : 119 NF. (*Minny,* 37, *avenue Victor-Hugo.*) (Photo n° 1.)
- Pantalon doublé en dentelle rouge et blanche : 125 NF. (*Marie-Louise,* 52, *Champs-Elysées.*) (Photo n° 4.)
- Fourreau, décolleté bateau, manches courtes. Entièrement doublé. Se fait en marine et grège. Prix spécial « Express » : 165 NF. (*Carole Lecler,* 108, *avenue du Général-Leclerc.*) (Photo n° 2.)
- Ensemble, jupe droite entièrement doublé, cardigan sans col. Existe en écru, rose, marine : 250 NF. (*Geneviève Corne,* 21, *rue La Boétie.*)
- Cloche emboîtante en dentelle écrue garnie d'un lien de cuir grège. (*Laura,* 104, *avenue du Général-Leclerc.*)

→

DU NOUVEAU DANS LE MEUBLE PAR ELEMENTS

Un centre d'aménagement contemporain vient de se créer : le show-room ROCHEBRUNE, du Bureau d'Etudes GERARD ET PIERRE, 79, rue de Rennes.

UNE NOUVELLE ESTHETIQUE

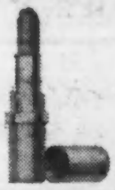
Les ELEMENTS ROCHEBRUNE, création Luigi Bernagozzi permettent par leurs différents modules d'établir des constructions très souples. *A noter* leur structure originale tubulaire permettant des compositions murales ou en épi où s'alternent pleins et vides. Vitrines Bibliothèques aux glaces de couleurs *(très remarqué au Salon des Arts Ménagers).* Est présentée actuellement une sélection de combinaisons spécialement mises au point pour s'adapter aux intérieurs actuels. Documentation gratuite sur demande n° 693.

Inauguration du show-room ROCHEBRUNE - 79, rue de Rennes - LIT. 12-12

tissus
d'ameublement

dessins, tissages, coloris exclusifs. Des tissus "décorateurs", mais que vous pouvez acheter au mètre, à des prix très abordables.

RAUFAST
18, *rue La Boétie*



irrésistible douceur des rouges italiens de MOLYNEUX

Toute la lumière de l'Italie vient à vous avec Molyneux ; parfaite harmonie d'un rouge à la fois indélébile et onctueux qui "tient" et reste radieux. Les deux éclatantes nouveautés, Flammette et le rose San Remo, complètent une gamme de 12 nuances italiennes, chaudes et merveilleusement jeunes.

Durant tout le mois de mai, Molyneux vous propose un ravissant étui doré et une recharge de votre couleur préférée pour 9,50 NF au lieu de 11,50 NF.

marché et publicité - MR 2 - photo molinard

Madame Express

VACANCES

Les grands voyages

● *Chaque année, la curiosité attire les Français plus à l'Est — et la paresse plus au Sud.*

EN 1960, 6 millions de Français ont passé leurs vacances à l'étranger. Tout laisse prévoir qu'en 1961 ce chiffre sera largement dépassé.

Pour avoir quelques précisions sur cette migration estivale, Madame Express a fait le tour des agences de voyage, des clubs de vacances et des compagnies de tourisme. Voici ce qu'elle a appris.

Schématiquement, on peut classer ces voyageurs de l'été en deux grandes catégories : ceux qui vont toujours plus au sud, à la recherche du soleil et de l'eau tiède, et ceux qui vont toujours plus à l'est, à la découverte des pays au-delà du rideau de fer.

L'eau et le confort

Les premiers, en dehors de deux exigences précises : de l'eau et un climat agréable, sont assez indécis ; ils ne savent pas très bien où ils veulent aller, ni comment ils iront. Entre l'Italie et la Grèce, la Yougoslavie et l'Espagne, les raisons qui déterminent leur choix sont, le plus souvent, strictement matérialistes. L'état des routes, le prix de l'essence, le confort et le tarif des hôtels sont beaucoup plus importants, à leurs yeux, que les ruines du Parthénon ou les cathédrales baroques. Cette année, les Baléares, où les hôtels sont particulièrement bien équipés, ont emporté 60 % des suffrages. Viennent ensuite l'Italie, la Sicile, Djerba (en Tunisie) et, pour ceux qui peuvent se les offrir, les croisières méditerranéennes.

Les voyageurs de la seconde catégorie, en revanche, sont très bien informés et arrivent à l'agence de voyage en sachant exactement où ils souhaitent aller. La mode des voyages en Europe de l'Est se répand de plus en plus. Il est probable qu'elle gagnerait encore du terrain si le prix assez élevé de ces voyages ne les réservait pas à un nombre restreint de touristes (en général, des professions libérales).

Sans changer d'avis

En dehors de cette différence fondamentale, les amoureux du sud et les curieux de l'Est ont un certain nombre de points communs :

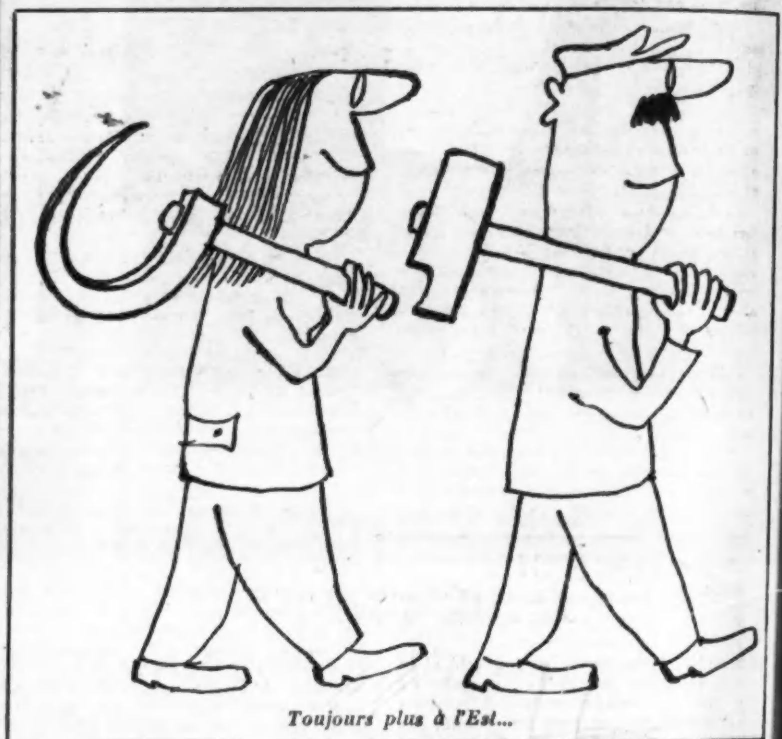
● Ils procèdent de la même façon : deux ou trois mois avant la date prévue pour le départ, ils se documentent. En général, c'est la femme qui est chargée de cette tâche délicate. Elle emporte les prospectus et revient, quelques jours plus tard, avec l'accord de son mari, pour verser des arrhes et confirmer sa réservation. Lorsque le mari est chargé de la mission d'information, il arrive souvent qu'il se décide sur-le-champ. Certaines agences pratiquent le système des options : à partir du moment où le client a rendu visite à l'agence, il dispose d'un délai de huit jours pour prendre une décision. Passé ce délai, l'agence reprend la libre disposition des places.

● Ils changent rarement d'avis. Les annulations sont peu fréquentes ; les modifications portent plus souvent sur les dates de départ que sur les lieux du séjour. Dans un club important, on n'en compte pas plus de 1,5 %.

● Ils réservent de plus en plus tôt, mais, selon les agences et les directeurs de club, c'est encore trop tard. Cette semaine, les listes d'attente du Club Méditerranée comptaient déjà 2.100 noms. La majorité de ces détenteurs d'un « bulletin d'espoir » attendront, jusqu'à la dernière minute, un désistement d'un membre régulièrement inscrit. Mais leurs chances sont minces.

● Ils font les mêmes voyages au même âge : de trente à quarante-cinq ans, on opte pour les grands itinéraires. Les jeunes préfèrent les villages de toile. Les couples plus âgés et les jeunes filles timides choisissent les voyages organisés, souvent en autocar.

● Ils manquent d'imagination et attendent des agences qu'elles aient pour eux des idées inédites. Sinon, ils retourneront fidèlement, chaque année, au même endroit — simplement, la Costa Brava remplace la côte normande — ou, pis, referont patiemment les mêmes itinéraires, en essayant d'y découvrir quelque chose de neuf.



Toujours plus à l'Est...

PRATIQUES ET PRECIEUSES... LES TENUES DE PEAU

CERTAINES matières premières ressemblent aux fruits précieux. Elles n'apparaissaient jadis que pendant quelques semaines, quelques mois au plus. Aujourd'hui, on les voit toute l'année à Paris, en « primeur ». Elles n'en ont que plus de charme.

Les vêtements de peau, par exemple, ne sont plus maintenant des « fruits d'automne ». Ils s'adaptent à toutes les circonstances et prennent, au printemps et en été, de douces nuances pastels.

LA VESTE-CHEMISE
En primeur toute l'année.

Parfaitement lavables, ces tenues estivales deviennent aussi précieuses et aussi... pratiques que les manteaux de fourrure en hiver. Elles durent plusieurs années et les acheter chez un spécialiste est faire un placement sûr.

Le manteau, le tailleur ou la robe de peau lavable constituent désormais les pièces de base d'une garde-robe bien équilibrée.

Encore faut-il connaître un vrai spécialiste... C'est-à-dire un détaillant préoccupé à la fois de la qualité des peaux et de l'élégance des modèles.

Une boutique-couture du boulevard de la Madeleine (1) s'est penchée sur ces deux aspects du problème et réunit les vêtements de peau les plus célèbres de Paris.

Assortie à l'été

La collection « bleue et rose » qu'elle expose actuellement s'harmonise parfaitement avec le ciel d'été :

● LES DEUX-PIÈCES permettent au tricot ou à l'agneau glacé de jouer sur le (veau) velours.

— *Classique :* la veste-chemise, poches plaquées, incrustation agneau glacé et poignets chemisier, fait équipe avec une jupe tricot (540 NF les deux pièces) ou avec une jupe de peau (650 NF les deux pièces). (*Photo ci-contre.*)

— *« Chanel » :* le cardigan ras du cou avec ou sans manches (199 NF) choisit aussi sa jupe (peau ou tricot).

— *Décontracté :* la chasuble cravatée se porte avec une jupe-culotte à larges plis, également en peau.

● LES ROBES : restent classiques et sages dans leur forme, recherchées dans leur matière et leurs coloris.

— *Style printemps :* la robe chemisier entièrement boutonnée avec col tailleur piqûre sellier et ceinture, jupe légèrement clochée (585 NF).

— *Style plein été :* robe sans manches, décolleté ras du cou, jupe partant des hanches, petit lien de taille (525 NF).

● LES MANTEAUX : chefs-d'œuvre de la collection, ils sont prêts à faire oublier toutes les robes qu'ils recouvriront.

— *Sport :* le manteau à grand col, manches raglan, piqûres sellier et ceinture amovible (825 NF).

— *Habillé :* le manteau sans col avec gros boutons de passementerie et liserés brodés à la main.

(1) Madeleine, 9, boulevard de la Madeleine, Paris.

Communiqué.

Le « Rideau de Fer » EST DEVENU UN *« Rideau de dentelle »*

Pour visiter l'U.R.S.S. et d'autres pays de l'Europe de l'Est, vous pouvez choisir parmi 15 itinéraires différents à partir de .... NF 660

Pour obtenir une documentation gratuite, renvoyez-nous le coupon ci-contre

TOURIST ROMEA-FRANCE
10, r. Pasquier, PARIS (8e) - Tél. ANJ. 47-05 et 41-83
(lic. Agence voyages 360)

Nom et prénoms : ________________
Adresse : ________________

Toujours plus au Sud...

Enfin, Madame Express a demandé aux directeurs d'agence de lui dépeindre le client terrible.

— Si vous dérangez tout le personnel d'une agence pendant une heure et emportez tous les prospectus pour finalement ne jamais revenir.

— Si vous cherchez obstinément, sur les routes de Grèce ou d'Espagne, un palace qui pratiquera les prix d'un « routier » (ou moins cher, si c'est possible).

— Si, après avoir pris connaissance des prix indiqués par l'agence, vous écrivez directement aux hôtels et revenez ensuite lui démontrer que, par son intermédiaire, *« c'est beaucoup plus cher »*, sans penser que, précisément, les intermédiaires doivent être rétribués...

...Faites votre examen de conscience ou attendez-vous à ne trouver, de l'autre côté du comptoir, que [illegible] peu souriants.

A l'intention de ses lecteurs et lectrices, qui n'auraient pas encore fait leur choix, Madame Express a établi une liste de séjours et de voyages, à l'est et au sud. Ils ne sont pas tous bon marché, mais ils sont tous intéressants.

Plus à l'Est

POLOGNE. Passeport validé plus visa (31, *rue Jean-Goujon, Paris-VIII*e). Obtention: plusieurs semaines. 44 NF. Auto : carnet de passage, certificat international, carte verte d'assurance. Renseignements tourisme: *Orbis*, 18, *rue Louis-le-Grand, OPE.* 62-26.

Voyages organisés : 12 jours en autocar, de Paris, départs 21 mai, 18 juin, 9, 16, 30 juillet, 6 et 13 août. 895 NF. (*Tourisme français*, 93, *rue de la Victoire.*)

● 14 jours à Varsovie et Zakopane par chemin de fer. Départ Paris, le 2 août. Environ 540 NF. (*Office du Tourisme universitaire*, 137, *bd Saint-Michel*, pour étudiants et universitaires de dix-huit à trente-cinq ans.)

HONGRIE. Passeport validé plus visa (326, *rue Saint-Jacques*). 17 NF. Auto : carnet de passage, certificat international, permis international, carte verte d'assurance. Renseignements tourisme: même adresse que visa.

Voyage organisé : 10 jours en autocar, de Paris. Départs 25 mai, 11 et 25 juin, 16 et 30 juillet, 6 et 20 août, 3 septembre. 675 NF. (*Tourisme français*, 93, *rue de la Victoire.*)

BULGARIE. Passeport plus visa (1, *avenue Rapp*), certificat contre la variole, la fièvre jaune, le choléra. 13 NF. Auto : carnet de passage, certificat international, permis de conduire international.

Voyage organisé (Balkans, en général) : 24 jours par chemin de fer et autocar (Hongrie, Bulgarie, Roumanie, Istanbul, Yougoslavie). Départs Paris 8 et 29 juillet. 1.450 NF. (*Club français du Tourisme*, 29, *rue des Pyramides.*)

TCHÉCOSLOVAQUIE. Passeport validé plus visa, obtention en 12 jours. 14 NF (*Agence Cedok*, 82, *avenue Kléber, PAS.* 54-16). Renseignements tourisme : même adresse. Auto : carnet de passage et carte verte d'assurance.

Voyages organisés : 15 jours avion. Départs de Paris chaque dimanche du 18 juin au 10 septembre. 1.300 NF. (*U.N.A.V. - Airtour*, 127, *Champs-Elysées.*)

● 12 jours par chemin de fer et autocar. Départ le 27 juillet de Paris. 558 NF. (*C.L.T.C.*, 3, *rue Récamier.*)

● 15 jours par le train, séjour et voyage d'étude dans un centre de rencontres internationales. Départ Paris les 25 juillet et 8 août. 550 NF. (*O.T.U.*, 137, *bd Saint-Michel*, pour les étudiants et universitaires de dix-huit à trente-cinq ans.)

● 10 jours à Prague et Berlin. Départs de Paris 21 mai, 18 juin, 2, 16, 30 juillet, 6, 13, 20 août, 3 septembre. 690 NF. (*Tourisme français*, 93, *rue de la Victoire.*)

● 24 jours en Allemagne, Pologne, Moscou, retour par l'Ukraine et les Carpates, en autocar. Départs de Paris les 4 juin, 2 juillet, 21 août. 1.998 NF. (*Transtours*, 49, *avenue de l'Opéra.*)

ROUMANIE. Passeport validé et visa gratuit (5, *rue de l'Exposition*). Auto : carnet de passage en douane, certificat international, permis de conduire international, carte verte d'assurance.

Voyage organisé : 14 jours sur les bords de la mer Noire, à Mamaia. Par avion, de Paris : 900 NF. (*U.N.A.V.*, 127, *Champs-Elysées.*)

U.R.S.S. Passeport plus visa (14, *place Malesherbes*). Obtention : 5-7 jours. Renseignements tourisme : *Intourist*, 10, *rue de Sèze*, RIC. 47-40. Auto : demande spéciale à l'ambassade ou par l'intermédiaire d'une agence de voyage.

Voyages organisés : 21 jours en chemin de fer et autocar, pour les jeunes de dix-sept à trente ans. Départ Paris le 3 août. 912 NF. (*C.L.T.C.*, 3, *rue Récamier.*)

● 20 jours par bateau et chemin de fer. Départ de Paris les 2 et 30 juin, 14 et 28 juillet, 11 et 26 août. 1.635 NF. (*T.C.F.*, 65, *aven. de la Grande-Armée*, ou délégations régionales.)

● 15 jours par avion « Airtour ». Départs Paris, les 14 et 28 juin, 12 et 26 juillet, 2 août. 3.240 NF. (*U.N.A.V.*, 127, *Champs-Elysées.*)

● 30 jours en autocar. Départs Paris les 1er et 11 juin, 1er et 14 juillet, 1er et 11 août. 3.000 NF. (*U.N.A.V., Cartour*, 121, *Champs-Elysées.*)

● 23 jours par bateau et chemin de fer. Départs du Havre le 18 juillet et le 11 août. Environ 1.000 NF. (*O.T.U.*, 137, *bd Saint-Michel, Paris.* Pour étudiants et universitaires de dix-huit à trente-cinq ans.)

● 19 jours en bateau et chemin de fer. Départs du Havre les 16 et 30 juin, 14 et 28 juillet. 1.500 NF. (*Transtours*, 49, *avenue de l'Opéra.*)

● 27 jours (dont 15 jours en U.R.S.S.) avec votre voiture personnelle. Départ libre par Berlin et Varsovie. 1.460 NF. (essence en sus). (*Transtours*, 49, *avenue de l'Opéra.*)

● 21 jours en autocar, de Paris à Moscou, aller par Berlin, Varsovie, Smolensk, Minsk, retour par la Scandinavie. 1.550 NF. (*Voir et Connaître*, 13, *rue de Laborde.*)

Plus au Sud

GRÈCE. Carte d'identité. Auto : permis international. Attention : l'obtention d'un visa est nécessaire si l'on traverse la Yougoslavie.

Voyages organisés : 20 jours de Marseille à Marseille, départ en bateau jusqu'à Athènes par Gênes et Naples. Circuit de la Grèce classique en autocar, par Corinthe, Mycènes, Epidaure, Nauplie, Olympie, Delphes, etc. Croisière aux îles : Crète, Rhodes, Patras, Mykhonos, etc., retour Athènes-Paris par bateau. Classe touriste : 1.622 NF. Départ tous les vendredis. (*Cook & Son*, 2, *place de la Madeleine.*)

→

PENTECOTE
Madame, Monsieur
Votre pantalon sur mesures en 3 jours
belles draperies très mode (pli permanent)
Depuis 79 NF
Elastiss, shantung, soie, velours, etc.
DAVIS
17, rue de la BANQUE
MÉTRO : BOURSE

Cordoba
Une révolution dans l'entretien des chaussures

le cirage liquide qui brille tout seul et s'étale très facilement grâce à son applicateur (produit Solitaire).

ANGLETERRE
CONTINENTAL, Hastings
Collège mixte anglais, qui s'impose pour des VACANCES EDUCATIVES et AGREABLES et le perfectionnement dans la langue anglaise.
Voyages groupés, cours, excursions, sports, ciné-club. Inscriptions acceptées dès maintenant pour préparation diplômes Cambridge, Chambre de Commerce britannique. Année scolaire 61-62
CORRESPONDANT POUR LA FRANCE
M. CHEMIN
2, rue Fl.-Blumenthal, Paris-16e - AUT. 46-17

PORTOFINO
vous propose une nouveauté
Un ensemble en toile lavable
« Chasuble frangée écossaise assortie au pantalon uni ou jupe »
En tous coloris : **169 NF**
Réduction 5 % aux Lecteurs de L'Express
99, r. de Sèvres. BAB. 24.62

minny
37, avenue Victor-Hugo
A LA BOUTIQUE
Tous les nouveaux tricots
AU PREMIER ETAGE
Nouvelle collection de robes d'été

C'est en mai que les mites font leurs pires méfaits

Elles sortent en bataillons pressés des œufs discrètement pondus dans vos tapis et vos moquettes, à l'abri le plus souvent de la brosse et de l'aspirateur. C'est donc maintenant, avant cette éclosion, qu'il est sage de procéder au nettoyage-dépoussiérage intégral de vos tapis, si vous ne voulez pas qu'ils deviennent le régal de ces bestioles ravageuses. Mais seul un spécialiste bien équipé peut vous assurer un travail satisfaisant. Il enlèvera et livrera vos tapis à domicile. Consultez votre maison de tapis, votre tapissier, votre décorateur, ou tout magasin porteur du label :

SYNDICAT DES BATTEURS DE TAPIS

DES CHEVEUX SAINS FACILITENT LA COIFFURE

Pour que le cheveu vive, pour qu'il soit résistant, souple et brillant, il doit être sain.

Deux dangers le menacent : si le bulbe est envahi de poussières, ou s'il est assailli par des bactéries qui vont se loger jusque dans sa racine, le cheveu aura triste mine. C'est pourquoi on ne se lave jamais assez les cheveux.

Encore faut-il savoir choisir son shampooing.

Steiner, le grand spécialiste de la beauté des cheveux, conseille deux formules distinctes :

PEARL FOAM, shampooing nacré, formule équilibrée pour le lavage hebdomadaire des cheveux fragiles.

S 3, crème shampooing biologique, désinfecte parfaitement le cuir chevelu en profondeur et protège les cheveux les plus menacés.

PEARL FOAM,
shampooing nacré
et S3,
crème shampooing biologique
sont des créations
Steiner
LE SPÉCIALISTE DE LA BEAUTÉ DES CHEVEUX
avec
DC LOTION, antipelliculaire
SEBO 7, crème nourrissante
CREME BRILLANTE et STARMIST
ainsi que
LACQUER 7 et STARSHEEN, pour remise en plis rapide
Vente exclusive dans les grandes parfumeries

les
trois
mailles

SOLDES
PERMANENTS
DE TRICOTS
DÉMARQUÉS
VENDUS
EN SECOND CHOIX

58 RUE CAUMARTIN

Le « SKOFIR » est un remarquable stabilisateur de poids

Très apprécié aux U.S.A. et en Suisse le SKOFIR est un produit à base de lait, ensemencé par des ferments lactiques sélectionnés, d'une consistance crémeuse et d'une agréable saveur rafraîchissante. Ajouté à l'alimentation normale, il en améliore la valeur énergétique, tout en permettant une meilleure assimilation des aliments. Sa richesse calorique, spécialement étudiée (450 calories au litre), en fait un agent puissant dans les cures d'amaigrissement. Il constitue une source de vitamines naturelles et s'avère, en s'attaquant aux toxines intestinales, un des moyens les plus efficaces pour ralentir le vieillissement. Le SKOFIR conditionné dans des pots originaux en carton, est vendu exclusivement en crémerie.

Communiqué.

Ce Canapé-Lit « DECORATION » s'adapte à tous les styles grâce à son élégante sobriété. Il occupe le minimum de place et possède notre sommier JORYMATIC, le plus perfectionné (90X190 - 120X190 - 140X190). Contient toute la literie, sièges entièrement surbaissés, coussins indépendants, en mousse. Modèle exclusif chez JORY, 18, rue Faidherbe, PARIS. Métro FAIDHERBE

L'AVENIR EST AUX PRÉVOYANTS

VOUS ne partez pas en vacances sans savoir si vous allez à la mer ou à la montagne. Vous n'installerez pas non plus un foyer agréable en vous fiant au hasard.

Si vous n'envisagez pas de passer votre existence dans un bric-à-brac, attention ! Au moment de prendre possession d'un nouvel appartement (ou de rajeunir l'ancien), ne commettez pas la plus fréquente des erreurs : celle qui consiste à acheter trop, trop vite, et surtout du « mal adapté ».

Un programme chargé

Au départ, le problème paraît simple. On trouve maintenant en France des ensembles modernes qui permettent à tous ceux qui savent choisir de satisfaire leur goût du confort et leur sens du pratique. Malheureusement, une installation vraiment réussie comporte un programme un peu plus chargé, un peu moins simpliste. Il ne suffit pas d'avoir de bons fauteuils, il faut que ces sièges moelleux ne jurent pas dans votre salon. Il ne sert à rien de réserver un coin dans votre salle de séjour pour y placer dans quelque temps un meuble de rangement supplémentaire si vous n'avez pas la certitude de trouver ce meuble parfaitement assorti à ceux que vous choisissez maintenant.

Et l'avenir ?

Car il faut bien, n'est-ce pas, penser un peu à l'avenir. Quelle sera, dans cinq ans, l'importance de votre jeune famille ? Quels seront vos nouveaux besoins (ou vos nouvelles envies) ?

Vous l'ignorez encore, évidemment. Mais quelqu'un y a pensé pour vous. M. Kurtz, dans son magasin « Les Meubles d'Aujourd'hui » (1) s'est depuis longtemps préoccupé de ce problème des foyers en « crise de croissance ». Créant et fabriquant dans sa propre usine les meubles qui sont vendus rue de Rivoli, M. Kurtz peut à n'importe quel moment (dans trois mois, dans trois ans) :

— vous fabriquer « sur mesures » les meubles de complément, devenus indispensables et qui viendront s'intégrer dans votre ensemble ; réalisés dans les mêmes bois, les mêmes formes, avec les mêmes détails, ils s'harmoniseront parfaitement avec les premiers piliers de votre installation.

— vous proposer les prix les plus étudiés : « les Meubles d'Aujourd'hui » est une maison complète, travaillant sans intermédiaire ruineux entre la fabrication et la vente.

— vous offrir toutes les possibilités de commandes spéciales, puisque M. Kurtz peut, avec son usine, réaliser les installations complètes qui transformeront la pièce aux formes les plus saugrenues en « beauté racée ».

— et aussi vous aider de ses conseils : M. Kurtz et son collaborateur, M. Faivre, sont tout deux ébénistes « par vocation, et par tradition », et c'est un métier qui ne souffre pas la médiocrité.

(Jean Collas.)

LE PROBLEME PARAIT SIMPLE...
...mais dans cinq ans ?

(1) Les Meubles d'Aujourd'hui, 16, rue de Rivoli - ARC. 00-28 - Metro Saint-Paul.

(COMMUNIQUE.)

Madame Express

RECETTES

CORDON BLEU

Chevreau comme en Roussillon

1 kg de côtes de chevreau ; 8 petites tomates ou 4 grosses ; 8 petits oignons ; 8 champignons ; 100 gr d'olives vertes ; 1 branche de sauge ou de sariette ; sel, poivre.

Faites griller au four les côtes de chevreau en les saisissant bien. Vous avez effeuillé sur elles la branche de sauge ou de sariette, vous avez salé et poivré. Dans une poêle, vous faites chauffer un peu d'huile, vous faites dorer d'abord les oignons, puis les champignons coupés en deux (lavés et non épluchés), enfin vous ajoutez les tomates coupées en deux par le travers et qui ne doivent pas se désagréger. Vous servirez dans le plat de cuisson en dressant vos légumes autour de la viande et dans son jus. Vous ajouterez les olives vertes que vous aurez fait blanchir quelques minutes.

CORDON BLANC

Hors-d'œuvre printanier

150 gr de fromage blanc ; 75 gr de roquefort ; 50 gr de beurre ; civette, ciboulette, cerfeuil ; sel, paprika ; une botte de radis ; tartines de pain noir.

Faites une pâte homogène avec le fromage blanc bien égoutté, le roquefort écrasé à la fourchette et les fines herbes hachées menues. Goûtez et salez légèrement si nécessaire. Tartinez avec le beurre les tranches de pain bis, puis mettez une bonne épaisseur de la pâte de fromage. Saupoudrez légèrement de paprika. Décorez en son centre chaque tartine avec un radis tronqué pour qu'il tienne debout et présenté avec ses feuilles les plus fraîches (les feuilles rendent le radis beaucoup plus digeste). Dressez sur un plat et servez

SUZANNE et HENRIETTE.

→

● 15 jours au village de vacances de Loutraki (golfe de Corinthe). Logement en bungalow (635 NF) ou en hôtel confortable (695 NF). A partir de Loutraki, il est possible d'effectuer un séjour d'une semaine à Athènes (175 NF), un circuit à travers la Grèce antique (250 NF) ou une croisière en caïque (250 NF). (*Voir et Connaître, 13, rue de Laborde.*)

LIBAN. Passeport validé plus visa (42, *rue Copernic, Paris-16e*). 25 NF. Certificat antivariolique. Renseignements tourisme : 3, *rue Boudreau, RIC.* 50-39.

Voyages organisés : 15 jours par avion et autocar. Départs de Paris 29 juillet et 30 août. 1.490 NF (*TCF, 65, avenue de la Grande-Armée et délégations régionales*).

● 10 jours (Liban, Jordanie, Israël) par avion. Départs à volonté. 3.105 NF (*CIT-Airvoyages, 3, boul. des Capucines*).

● 15 jours en avion et autocar (Israël, Jordanie, Syrie, Liban). Départs Paris le 19 août. 1.950 NF (*Club français du Tourisme, 29, rue des Pyramides*).

TURQUIE. Passeport validé. Renseignements touristiques : 11, *rue de Bassano. PAS.* 95-77. Auto : carnet de passage, certificat international, permis de conduire international, carte verte d'assurance.

Voyages organisés : 15 jours par avion. Départs de Paris chaque dimanche du 2 avril au 12 novembre. 2.690 NF (*UNAV-Airtour*, 127, *Champs-Elysées*).

● 14 jours avion et autocar. Départ Paris 9 juillet et 6 août. 2.290 NF (*TCF, 65, avenue de la Grande-Armée*).

ISRAEL. Passeport validé, plus visa (143, *avenue de Wagram*). Obtention en 48 heures. 25 NF. Renseignements touristiques : 14, *rue de la Paix. RIC.* 43-13.

Voyage organisé : Séjour en kibboutz, 30 jours par bateau et chemin de fer. Départ Paris, les 2 et 31 août, 899 NF (*C.L.T.C., 3, rue Récamier*).

● 14 jours en avion et autocar. Départ Paris les 1er, 15, 29 juillet, 12 août. 1.350 NF (*Club français du Tourisme, 29, rue des Pyramides*).

● 9 jours par avion. Départ de Paris, à volonté. 2.472 NF (*C.I.T.-Airvoyages, 3, bd des Capucines*).

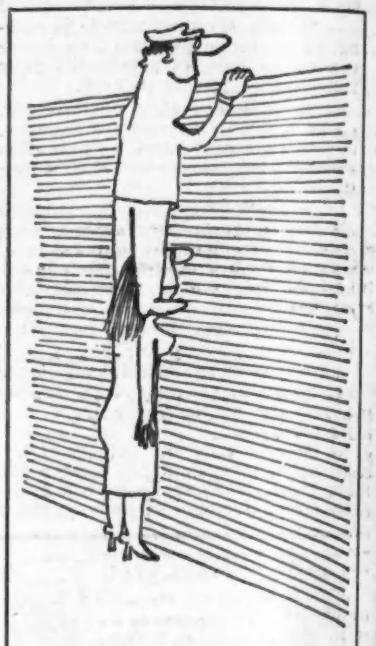
● Villages du Club Méditerranée, 8, *rue de la Bourse*. Par avion 960 NF pour 15 jours du 3 juin au 31 octobre (avant le 18 juin et après le 2 septembre, semaine de séjour gratuite).

EGYPTE. Passeport avec visa (*s'adresser à l'ambassade de l'Inde, 2, rue Godot-de-Mauroy*).

Voyage organisé : 11 jours par avion et chemin de fer vers le Haut-Nil. Départ à volonté. 2.605 NF (*C.I.T. Airvoyage, 3, bd des Capucines*).

● 16 jours par avion, départ Paris non précisé. 3.275 NF (*MONIT, 4, place de l'Opéra*).

● 30 jours en bateau et chemin de fer. Départ Paris le 12 août. 1.895 NF (*C.L.T.C., 3, rue Récamier*).



Le rideau de fer éveille la curiosité.

Il existe d'autres voyages croisières en bateau qui ne touchent pas uniquement l'Egypte mais l'ensemble du Proche-Orient.

TUNISIE. Passeport plus visa. Obtention en 48 h. 17,65 NF (9, *rue des Pyramides*). Renseignements tourisme : même adresse (Tél. OPE. 94-86).

Voyages organisés : village de vacances à Djerba. Pour deux semaines, de Paris à Paris par avion : 786 NF. (Semaine supplémentaire : 126 NF). (*Club Méditerranée, 8, rue de la Bourse*).

IRAN. Passeport validé plus visa, certificat antivariolique (5, *rue Fortuny*). 15,30 NF.

Voyages organisés : Par avion et autocar, du 30 août au 13 septembre. 2.796 NF. (*T.C.F., 65, avenue de la Grande-Armée.*

La plupart de ces agences organisent également des voyages en Inde, en Chine, au Japon, etc. Leur prix dépassent en général le million (d'anciens francs).

Cahors 11-13, Bd Saint-Michel, PARIS
présente sa chemise "ESTIVALE 61"
en voile repassage superflu col transformable
créée par AMBASSADEUR

SANTÉ

Un vieil ennemi

● *La tuberculose demeure en France un redoutable fléau, alors que la médecine dispose d'a r m e s formidables pour l'abattre. Rosie Maurel explique pourquoi.*

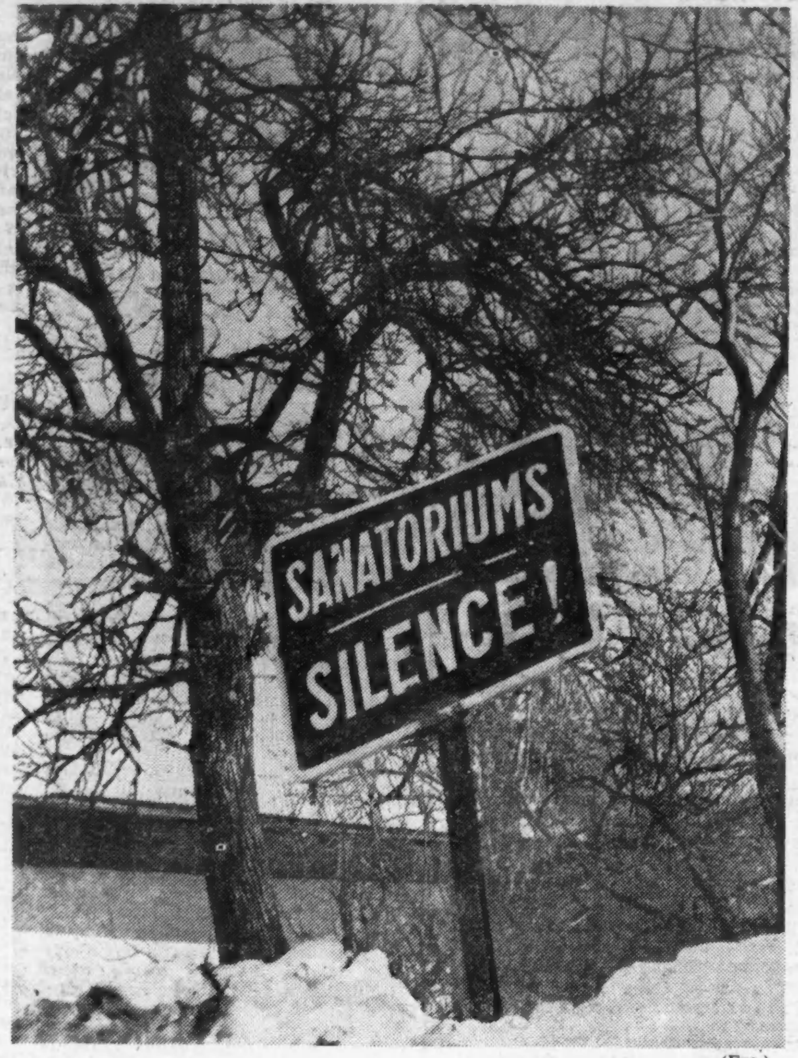
« ON parle beaucoup des 150 décès annuels par poliomyélite : la tuberculose tue encore 11.000 personnes par an, on n'en parle pas. On considère la question comme réglée, elle est loin de l'être. »

C'est un phtisiologue parisien qui me parlait ainsi, il y a quelques semaines, à Alger où s'est tenu au Palais Carnot le XIIIe Congrès National de la Tuberculose.

Depuis j'ai pu mesurer à quel point sa phrase un peu amère correspondait à la réalité. La tuberculose constitue encore à l'heure actuelle en France (et davantage encore en Afrique du Nord) un danger et un danger grave. On croit que depuis l'avènement des remèdes antituberculeux la tuberculose est devenue une infection bénigne ; on transforme les sanas en maisons de repos ou de traitement pour d'autres maladies ; les tuberculeux pensent pouvoir guérir en quelques semaines avec une série de piqûres et quelques flacons de comprimés.

Les conséquences de ces erreurs sont catastrophiques.

— *50 % des tuberculeux hospitalisés dans nos services le sont pour rechutes,* m'a dit **le professeur Etienne Bernard.** *Et les rechutes sont toujours graves.*



(Eve.)

UN POTEAU INDICATEUR EN VOIE DE DISPARITION.
« On se soigne trop tard, on se soigne mal. »

Au 16e rang

— La tuberculose représente à la Sécurité sociale 55 % des interruptions de travail pour longue maladie, déclare à son tour le professeur Mande. *Sur 20.000 enfants qui virent leur cuti chaque année, il y a 10 % d'accidents tuberculeux. La France, patrie du B.C.G., est un des pays les plus mal placés à l'heure actuelle vis-à-vis du problème de la tuberculose.*

Les chiffres le prouvent. 23 Français sur 100.000 meurent chaque année de tuberculose, contre 4,6 Danois et 4,3 Hollandais ; c'est-à-dire que la tuberculose tue 5 fois plus chez nous que dans les pays nordiques, la Belgique et les Pays-Bas ! Si l'on compare les taux de mortalité par tuberculose enregistrés dans 22 pays normalement développés, la France vient au 16e rang, juste avant l'Espagne et le Portugal où la misère est encore effroyable.

Quelles sont les raisons de ce triste bilan ?

— On se soigne trop tard, on se soigne mal, on ne se soigne pas assez longtemps, nous dit le professeur Bariety. *A l'heure actuelle, avec les dispositifs mis en œuvre pour le dépistage précoce des affections pulmonaires, la tuberculose devrait être dépistée au premier stade. Il est inadmissible que nous voyions arriver dans nos services des malades qui « traînent » depuis un ou deux ans ; or nous en voyons.*

On se soigne mal. C'est souvent la faute du malade mais parfois aussi celle du médecin. L'expérience a enseigné aux phtisiologues qu'il faut « frapper vite et frapper fort ». Il faut « assommer le bacille » dès le début. On assiste à des rechutes toujours dramatiques quand le traitement n'a pas été mis en œuvre au début à des doses suffisamment puissantes.

Un an de soins

Le traitement doit être continu. Un traitement mal commencé ou prématurément interrompu est la meilleure façon de créer des tuberculeux chroniques. Or le risque d'abandon des traitements est d'autant plus grave que l'I.N.H. (1) a une action quasi miraculeuse sur le bacille de Koch. Après quelques semaines, les symptômes alarmants disparaissent. Le malade n'a plus de fièvre. La fatigue s'efface, l'appétit revient. Le tuberculeux se croit guéri. S'il interrompt alors les médicaments et reprend une activité normale il s'expose à des accidents graves. Il doit en être averti. C'est la tâche du spécialiste. Elle n'est pas toujours facile. Le schéma thérapeutique d'une attaque tuberculeuse est le suivant : trois mois de repos absolu avec traitement massif par les armes thérapeutiques dont on dispose actuellement : antibiotiques, P.A.S., rimifon. (C'est le « traitement urbain d'urgence ».) Il doit être suivi d'un séjour en sanatorium de longueur variable selon les cas mais dont la moyenne se situe entre 12 et 18 mois. Or 50 % des malades se refusent à cette perspective. Le fait est d'autant plus désolant que ces mêmes malades correctement soignés doivent guérir totalement. Les formes de tuberculose qui résistent aux traitements actuels assortis au besoin d'une intervention chirurgicale, sont très rares (moins de 5 %).

Virages systématiques

« L'absence d'éducation sanitaire de la population constitue une des causes majeures des échecs thérapeutiques dans le traitement de la tuberculose », a écrit le professeur Brouet dans une revue médicale spécialisée.

On peut incriminer le même manque d'information sur le plan de la prévention. La vaccination par le B.C.G. est obligatoire en France pour les enfants d'âge scolaire ; elle assure dans 85 % des cas l'immunité pour un intervalle de 2 à 5 ans. Les statistiques ont largement prouvé son efficacité (2). Pourtant 70 % des écoliers français échappent à cette vaccination.

— Si la vaccination se généralisait, si les virages de cuti étaient systématiquement traités par l'I.N.H. (qui prévient les complications : pleurésies, méningites, mal de Pott, tuberculose osseuse ou digestive), si tous les tuberculeux étaient dépistés et correctement soignés (la Commission nationale de lutte contre la Tuberculose est favorable à la déclaration obligatoire de la maladie), la France pourrait être complètement débarrassée de la tuberculose en moins de 10 ans, a déclaré un des orateurs du Congrès d'Alger. *Nous disposons pour la lutte antituberculeuse d'un des meilleurs armements européens. Il faut nous en servir si nous ne voulons pas que dans 10 ans, au lieu d'avoir disparu, la tuberculose ait fait 100.000 victimes de plus.*

(1) L'I.N.H. est une substance chimique destructrice du bacille de Koch, découverte en 1951 conjointement par deux firmes américaines rivales.

(2) Une enquête portant sur 10.000 écoliers d'Afrique du Nord a montré que 4,4/1.000 petits Européens non vaccinés ont viré leur cuti (virage sanctionné par une image radiologique de primo-infection) contre 0,7/1.000 chez les vaccinés. Pour les petits Musulmans, les chiffres correspondants sont de 10,5/1.000 chez les non vaccinés. (Le fort pourcentage de « virage » chez les petits Nord-Africains s'explique par les mauvaises conditions d'hygiène de vie en milieu musulman.)

frédérique
BOUTIQUE COUTURE
31, rue Marbeuf
« STYLE FOUFOUILLE »
Robes aériennes
Mousselines exclusives
Deux pièces ville
Blouses et pantalons
Créations dessinées et exécutées en ses ateliers
TOUS MODELES AVEC ESSAYAGES AUX PRIX DU PRET-A-PORTER

Denise BONAN
Collection Eté 61
et
ENSEMBLES DE CUIR ET PEAU
277, rue Saint-Honoré

FERNAND
haute coiffure
NOUVELLE DIRECTION
Coiffures stylisées par son équipe de jeunes maîtres-coiffeurs
8, rue d'Anjou, Paris 8e - Tél. Anj. 17-86

DEPART
LES IMPERMEABLES
LES VETEMENTS DE PEAU de
BERYL
et sa NOUVELLE COLLECTION DE ROBES D'ETE A VOS MESURES
115 bis, avenue du Général-Leclerc
GOB. 55-66 PARIS (14e)

skip
FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER.
Grâce à la "mousse dosée" de Skip, votre machine ne déborde plus... jamais encrassée, elle tourne rond ; votre linge, lavé fil à fil, sans écume, sans dépôt, SE RINCE TOUT SEUL : il est propre et souple... comme vous l'aimez ! SKIP MOUSSE PEU POUR LAVER MIEUX.
En vente partout.
KP - 167-226/2

APRÈS 365 JOURS DE TRAVAIL ET DE FATIGUE,

la détente
n'est pas un luxe...

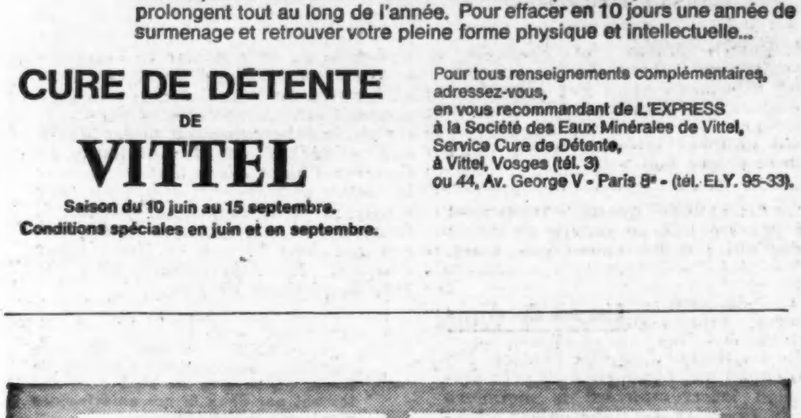
...C'EST UNE NÉCESSITÉ

Après une année de travail, de soucis, de responsabilités, vous êtes fatigué, surmené... Prenez donc quelques jours seulement pour suivre la cure de détente de Vittel.
Véritable remise en forme psychosomatique, la cure de détente de Vittel - absolument différente d'une cure thermale - se déroule à l'écart de la station, dans le magnifique parc de Gérémoy. Une compréhension attentive et discrète, des conseils "sur mesure", une vie harmonieusement équilibrée alternant les distractions, les repos, les exercices de "training autogène" (la fameuse méthode active de relaxation mise au point par le professeur Schultz)... tout à Vittel contribue à une détente profonde, dont les effets se prolongent tout au long de l'année. Pour effacer en 10 jours une année de surmenage et retrouver votre pleine forme physique et intellectuelle...

CURE DE DÉTENTE
DE
VITTEL

Saison du 10 juin au 15 septembre.
Conditions spéciales en juin et en septembre.

Pour tous renseignements complémentaires, adressez-vous,
en vous recommandant de L'EXPRESS
à la Société des Eaux Minérales de Vittel,
Service Cure de Détente,
à Vittel, Vosges (tél. 3)
ou 44, Av. George V - Paris 8e - (tél. ELY. 95-33).



L'ÉLECTRONIQUE AU SERVICE DE L'INDUSTRIE

Régulation fonctionnelle, commande automatique et simulation analogique pour systèmes de production continus (centrales thermiques, réacteurs nucléaires, unités de raffinage, colonnes de distillation, etc...

Circuits logiques à semi-conducteurs : automatismes à séquences pour systèmes de production discontinus - tri automatique, etc...

Scrutation, traitement et enregistrement des informations

Télécommandes, télémesures, téléindications, par voie hertzienne et par fils.

Asservissement de moyenne et forte puissance : variation et régulation de vitesse, régulation de tension et de courant pour alimentations statiques et groupes convertisseurs ; commandes sectionnelles ; commandes de machines outils, etc...

Autres productions ; contrôle par télévision en circuit fermé ; radiocommunications (postes mobiles et portatifs) ; équipements pour l'industrie nucléaire ; alimentations stabilisées, etc...

Compagnie générale CSF de télégraphie Sans Fil

Société Anonyme au Capital de 40 600 900 Nouveaux Francs — Siège Social : 79, Bd Haussmann - PARIS 8e - ANJ. 84-40

"DÉPARTEMENT DES APPLICATIONS NUCLÉAIRES ET INDUSTRIELLES"
50, RUE GREFFULHE - LEVALLOIS (SEINE) - TÉL. : PER. 24-20

SCIENCES

Les robots de « Mesucora »

● *L'industrie veut « fermer la boucle » : dans les usines de demain, dont on peut voir cette semaine la préfiguration au C. N. I. T., l'homme aura tout à fait disparu.*

DU 9 au 17 mai le C.N.I.T. abritera la première des expositions « Mesucora ». Sous ce vocable insolite se cache l'exposition internationale consacrée à la Mesure, au Contrôle, à la Régulation et à l'Automatisme. Le monde des gardiens vigilants des processus industriels sera ainsi présenté aux connaisseurs comme aux profanes.

Cette exposition inaugure une tradition parisienne qu'il est prévu de renouveler tous les quatre ans.

Pour la première de ces manifestations, on attend quelque 730 exposants venant de dix-sept pays, et les stands couvriront une surface brute de 36.000 mètres carrés.

Les premières usines entièrement automatiques viennent d'être mises en service ; d'autres sont sur le point de l'être. Le mouvement est parti en 1959 des Etats-Unis, où il existe actuellement plusieurs exemples d'automatisme complet chez Monsanto, chez Goodrich Chemical, chez Dow, chez Union Carbide et dans quelques installations pétrolières. L'Europe entre en lice avec la grande usine chimique que la Badische Anilin und Soda Fabrik met en chantier et qui sera surveillée par un calculateur-programmateur d'un modèle analogue aux réalisations de la société américaine Thompson Ramo Wooldridge Inc, L'industrie électronique française est largement associée à cette réalisation.

L'odeur des chaudrons

Celle-ci est le fruit d'une longue évolution. Au début de l'ère industrielle, les moyens de surveiller le déroulement d'une opération étaient plutôt réduits : on observait la couleur d'une flamme, on humait l'odeur d'un chaudron... Généralement, les résultats se constataient *a posteriori* : une cuisson de porcelaine, une coulée de métal réussissaient, et tout allait bien... ou échouaient, et le prix des objets manufacturés était grevé d'une lourde charge. Par la suite, différents appareils de mesure, rotamètres, thermomètres, manomètres et autres, ont été mis au point. Ils ont été d'abord installés sur les machines elles-mêmes mais leur lecture a été, au fur et à mesure des progrès, reportée à distance. Il est devenu possible de lire, à cinq cents mètres, la température d'un four.

Cette évolution a abouti aux salles de contrôle modernes, véritables sanctuaires du machinisme, où, sur des centaines de cadrans et de voyants, s'inscrivent toutes les données d'un processus industriel complexe. Un opérateur placé dans cette pièce est renseigné d'un coup d'œil sur tout ce qui se passe dans l'appareil le plus éloigné et dans la tuyauterie la plus obscure.

Mais la complexité croissante des processus et la hantise du rendement maximum ont montré la limite du contrôle humain, et l'industrie a été tentée de « fermer la boucle », d'éliminer le facteur humain du circuit de régulation des opérations industrielles. Si l'idée n'est pas nouvelle, c'est maintenant seulement que la technique devient capable de réaliser des robots électroniques capables de prendre en charge le contrôle de tâches de plus en plus complexes.

Ces appareils qu'on appelle calculatrices, programmateurs d'usine, calculateurs ou ordinateurs électroniques, ont été créés à l'origine pour les besoins de la recherche pure, et appliqués progressivement à des cas précis d'utilisation industrielle. Une société américaine, la Thompson Ramo Wooldridge Inc., fondée il y a une dizaine d'années par deux mathématiciens installés, d'après la légende, dans une boutique de coiffeur, se spécialise dans la construction de ces robots. Son modèle RW 300 représente l'appareil-type, capable de prendre en charge la conduite d'un atelier industriel moyen.

Cette prise en charge vaut largement celle qu'assure un opérateur humain : la machine non seulement tient compte à tout moment de tous les renseignements que lui envoient les multiples appareils de contrôle installés dans l'atelier, mais reçoit aussi des renseignements de l'extérieur, exactement comme un ingénieur à qui un téléphone vient annoncer une demande supplémentaire de deux cents sacs de produit pour le lendemain... Son comportement, infaillible et instantané, est bien supérieur à celui de l'ingénieur le mieux entraîné.

A cent à l'heure

Un des exemples les plus frappants d'application récente des calculatrices à l'industrie est la conduite d'un laminoir. La Great Lakes Steel Corporation est en train d'installer un train de laminage en continu pour les tôles d'acier. On sait que cette opération spectaculaire est très délicate. Les lingots d'acier sortent de fours spéciaux qui les réchauffent à une température suffisante pour le travail. Le lingot incandescent traverse alors une série de paires de rouleaux qui tournent en sens inverse et dont les écarts vont en diminuant. Chaque passage entre deux rouleaux réduit l'épaisseur du métal qui se transforme progressivement en une longue bande de tôle. Anciennement, on reprenait le lingot en cours de laminage pour le réchauffer quand sa température devenait trop basse. Actuellement, on lamine la tôle en continu, en la faisant défiler entre les rouleaux si vite que le traitement est achevé avant que le métal ne refroidisse. Tous les rouleaux tournent à des vitesses différentes, car les dimensions de la pièce traitée changent à chaque passage. Il faut que la rotation et l'écartement de toutes les paires de rouleaux soient parfaitement synchronisés, sous peine de plier et de déchirer la tôle, qui se déplace sur les transporteurs à des vitesses formidables, qui atteignent et dépassent 100 km/heure ! On conçoit la gravité de la moindre erreur. L'ensemble construit par la Great Lakes Steel Corporation possède cinq paires de rouleaux dégrossisseurs et sept finisseurs, entièrement conduits par un ordinateur électronique. Celui-ci recevra simultanément 113 mesures de température, 63 pressions, 40 positions, 12 vitesses, etc. Il définira instantanément les conditions de marche, depuis le réchauffage initial jusqu'à la mise en rouleaux du produit fini.

La France fait bonne figure dans cette nouvelle branche technologique. Notre industrie participe aux grands projets européens dans ce domaine. L'introduction des programmateurs dans nos grands ensembles industriels est déjà amorcée. En matière ferroviaire, par exemple, sur l'initiative de M. Louis Armand, la ligne Dole-Vallorbe a été équipée d'un programmateur réglant le trafic. Cette ligne à double voie possédait de nombreux tunnels. Lors de son électrification récente, il aurait fallu reprendre en sous-œuvre un grand nombre d'entre eux pour permettre l'implantation des caténaires. Il a été jugé plus rationnel de supprimer une des deux voies, ce qui permettait d'électrifier l'autre sans trop de peine. Les tronçons entre les tunnels ont gardé leurs deux voies pour permettre les croisements et les dépassements des trains. Naturellement, les mouvements des convois ont dû être synchronisés d'une façon très sûre, pour éviter les collisions. C'est un programmateur, installé à Mouchard, qui assure ce travail.

La création

Les possibilités des calculatrices sont très variées, et leurs applications à la conduite des piles atomiques, des centrales électriques, des installations pétrolières ou des usines chimiques vont sortir du stade expérimental où elles se trouvent encore pour un champ d'action quasi-universel.

L'image de ce monde industriel de demain semble au profane un rêve fantastique et inquiétant, que ne désavoueraient pas Poe, Nodier ou Potocki. Toutefois, s'il arrive à l'homme de rendre dangereux certains aspects du progrès scientifique, nous n'avons rien à craindre de l'automatisation : le robot laisse toujours à l'homme la part qui est sienne — l'imagination. Lentement, la science dégage l'humanité du travail machinal, de la surveillance routinière pour lui permettre de concentrer sur la création, œuvre réellement humaine, les ressources ainsi dégagées.

JACQUES BURMAND.

INTELLECTUELS

Le prix B.B.

● *Juré du nouveau « Prix international des éditeurs », François Erval raconte la vie brève (quatre jours) mais fructueuse (trois lauréats) de la république des lettres de Formentor.*

LES intellectuels, a dit le grand historien Jacob Burckhardt, ne savent ni créer un Etat ni en maintenir un. J'ai vécu pendant quatre jours dans un Etat d'intellectuels, isolé du reste du monde, coincé entre les falaises et la mer au cap de Formentor, à l'extrême pointe de l'île de Majorque. Trois douzaines d'intellectuels, venant d'une demi-douzaine de pays, s'étaient réunis pour une conférence au sommet et j'ai bien l'impression qu'ils se sont débrouillés au moins aussi bien que, dans des circonstances analogues, leurs collègues, les diplomates.

Il ne s'agissait pourtant pas seulement de discuter, mais aussi de prendre des décisions. Six éditeurs — Barral (Espagne), Einaudi (Italie), Gallimard (France), Grove Press (Etats-Unis), Nicolson et Weidenfeld (Grande-Bretagne) et Rowohlt (Allemagne) — avaient décidé, il y a un an, de fonder deux prix littéraires internationaux, de 10.000 dollars (5 millions de francs) chacun. Ils avaient établi le règlement des prix, leur Constitution en quelque sorte, et celle-ci, comme toutes les Constitutions, laissait une marge d'interprétation considérable. Ces incertitudes auraient pu se résoudre par un quelconque article 16, mais à Formentor, on ne disposait d'aucune clause de ce genre. Il fallait donc, bien démocratiquement, discuter et s'entendre.

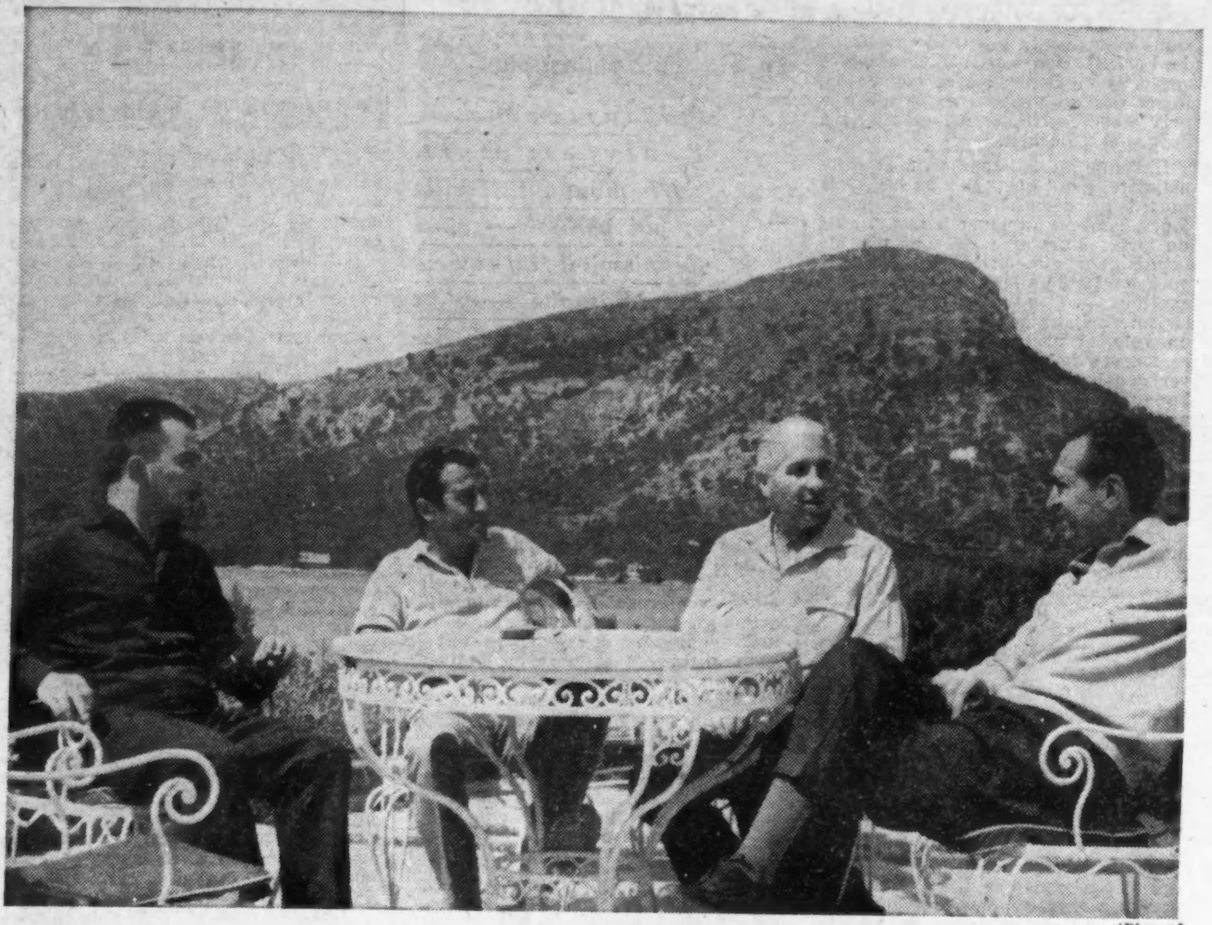
La littérature en devenir

L'esprit démocratique de cette réunion mérite d'ailleurs d'être souligné. Pourtant, des différences « hiérarchiques » séparaient les délégués entre eux : des écrivains universellement connus, des romanciers célèbres, des critiques, des essayistes, mais aussi de simples « techniciens » de la littérature, ceux qui influencent, souvent d'une façon décisive, le programme des grandes maisons d'édition. Jamais, au cours de la discussion, les Moravia, Vittorini, Camilo José Cela, Iris Murdoch et autre Michel Butor n'ont invoqué un quelconque argument d'autorité, n'ont menacé d'envoyer des fusées sur l'adversaire et n'ont même tenté de le noyer sous un flot de paroles. Avec une modestie non exempte de partialité, je suis donc obligé de constater que ces intellectuels représentaient leur pays et leurs idées avec au moins autant de distinction et de conviction que les hommes politiques. Il est vrai que leur tâche était peut-être plus facile, car les « puissances d'argent », représentées par les éditeurs, pratiquaient une politique de non-intervention dans les débats qui mérite d'être donnée en exemple à tous les lobbies du monde.

Il n'était pas si facile de donner ce prix, de choisir un lauréat. Tous ceux qui participent à des jurys littéraires connaissent la difficulté de s'entendre sur un candidat, choisi parmi la production littéraire *nationale* d'une *seule* année. Ces difficultés étaient décuplées : la plupart des membres des différentes délégations ne se connaissaient pas, les candidats venaient d'une dizaine de pays et n'étaient pas désignés uniquement sur un livre récemment publié. Il fallait donc organiser les débats, les rendre efficaces.

Première innovation : les discussions étaient publiques : la presse et le public assistaient aux délibérations. Langue officielle : le français. Anglais, Américains, Espagnols, Allemands et Italiens s'exprimaient donc dans notre langue avec un brio souvent étonnant. Je pense en particulier à Alberto Moravia ou au jeune poète allemand Hans Magnus Enzensberger qui n'étaient pas simplement brillants, mais aussi convaincants.

On commença donc par confronter les mérites d'une quinzaine d'écrivains de toutes les nationalités. Qui étaient ces auteurs ? C'est ici que le Prix International des Editeurs apporte quelque chose de réellement nouveau. Les noms qui défilaient dans les discussions étaient ceux de la *littérature en devenir*, ceux des écrivains qui ont succédé aux grands noms des années trente, ceux qui préparent la littérature de l'avenir. On ne parlait pas de Malraux, de Graham Greene ou de Dos Passos : ces écrivains d'une renommée universelle relèvent de la compétence du Prix Nobel. On cherchait des noms connus par les spécialistes ou par un public relativement restreint, mais qui, d'un avis unanime, mériteraient une réputation plus vaste, une influence plus profonde.



SUR UNE TERRASSE DE FORMENTOR (*).
En attendant Gadda.

(Planas)

Un point d'honneur

Les premières discussions furent étonnantes : les Espagnols défendaient Marguerite Duras, les Français le romancier cubain Alejo Carpentier, les Allemands Alain Robbe-Grillet, les Anglais le romancier suisse Max Frisch. Les autres nations n'ont pas été oubliées non plus : un délégué italien signala l'écrivain hongrois Laszlo Németh, Roger Caillois défendit avec conviction le romancier japonais Mishima, les Allemands n'oublièrent pas les Hollandais, d'autres exposèrent les progrès de la littérature post-stalinienne en Russie et dans les démocraties populaires. On eut même l'impression que le nationalisme était mal vu et chaque délégation mit un point d'honneur à défendre un auteur étranger.

Cette attitude fut particulièrement sensible chez les Allemands qui, pendant un instant, avaient envisagé de ne présenter aucun auteur de langue allemande et de s'effacer immédiatement au profit des littératures étrangères. La délégation allemande sembla perplexe lorsqu'elle constata que Max Frisch disposait d'importants appuis.

Un Joyce italien

Bien sûr, on enregistra aussi de petites déceptions : les Français étaient désolés de constater que le nom de Michel Leiris évoquait peu d'écho chez leurs collègues étrangers et les Américains ne comprenaient pas les réserves exprimées au sujet de Henry Miller. Etait-il déjà « nobilisable » comme le soutenait avec fermeté la délégation française ? La discussion sur l'auteur du « Tropique du Cancer » révélait des différences de pénétration de la littérature contemporaine dans les pays représentés. Parler d'un Miller inconnu était une absurdité pour les Français. Miller est chez nous un best-seller. Mais nous dûmes constater aussitôt que nous étions, grâce au libéralisme de la IVe République, des privilégiés : les œuvres majeures de Henry Miller bien connues chez nous n'étaient publiées dans aucun des autres pays. Le lecteur américain, anglais, italien, allemand et espagnol reste considéré comme un mineur par les autorités de son pays. On a appris avec plaisir que deux des éditeurs présents préparaient une publication des « Tropiques », mais on constata aussitôt qu'ils étaient loins d'être assurés de pouvoir les diffuser sans entraves.

Si nous n'avions pas de chance avec Michel Leiris, les Italiens, eux, réussissaient à provoquer une vive discussion sur un de leurs auteurs les plus secrets : Emilio Gadda. Moravia le défendit avec chaleur, ce qui permit à un juré de dire : « *Moravia était tellement brillant qu'il réussira à attribuer le prix à un auteur que personne n'a lu et qui n'a pas été compris par ceux qui l'ont lu* ». Je n'ai pas lu Gadda, mais j'ai compris qu'il s'agissait d'un Joyce italien.

Selon le mot d'un spectateur, l'attribution du Prix International des Editeurs se résumait à ce moment-là dans la formule « *En attendant Gadda* ». En fait, on attendait Godot. Dans les nombreux contacts privés on avait pu constater que l'œuvre de Samuel Beckett avait des partisans dans toutes les délégations. Mais, ce qui était plus étonnant, il comptait autant d'adversaires résolus. Pour les Italiens en particulier, il s'agissait d'un auteur qui se trouvait à la fin d'une lignée et dont l'œuvre ne recélait aucun germe d'avenir : « *C'est encore un de ces écrivains*, déclara un Italien, *qui ne se sont pas encore consolés de la mort de Dieu* ».

Unanimité ou majorité ?

La montée de Borges, qui finalement partagea le prix avec Beckett, était plus surprenante. Ici encore la discussion fut vive : Borges est-il encore un écrivain en devenir, n'a-t-il pas déjà terminé son œuvre, n'est-il pas en somme, bien que moins connu que l'auteur des « Tropiques », une sorte

(*) De gauche à droite, les écrivains José Garcia Hortelano et Juan Goytisolo, l'éditeur Claude Gallimard et le critique espagnol José Maria Castellet.

→

C. G. JUNG
un mythe moderne
La psychanalyse de l'homme
et de l'espace par le plus grand
psychologue moderne
nrf

Le livre qui a inspiré le new look de la politique américaine : LE VILAIN AMERICAIN de W.J. Lederer et E. Burdick.
ROBERT LAFFONT

de Henry Miller argentin ? La discussion s'éternisait, les trois partisans de Beckett étant aussi inébranlables que ceux de Borges ; à ce moment-là, Roger Caillois proposa de partager le prix et de l'attribuer à l'unanimité à Borges et à Beckett.

Il l'emporta à la majorité et cette majorité provoqua, à mon sens, la plus belle discussion de ces quatre jours. Peut-on attribuer à *l'unanimité* un prix, alors que le vote n'a été acquis qu'à la *majorité ?* Un des délégués anglais, philosophe de son état, expliqua — ô grandeur du parlementarisme britannique — qu'un vote est un vote, et utilisa ensuite toutes les ressources de la dialectique pour prouver que le scrutin sur le principe de l'unanimité pouvait être acquis à la majorité absolue. Camilo José Cela contesta ce point de vue formel et il le fit en espagnol, ce qui ne rendait pas la discussion plus limpide. Finalement, la délégation française qui avait proposé le mot unanimité — serait-ce chez nous une survivance des motions nègre-blanc des congrès radicaux ? — retira le mot, ce qui ne changea rien au résultat final et donna satisfaction à tout le monde. Le Prix B.B. (Borges-Beckett) a été enfin attribué. Espérons que les lecteurs s'intéresseront désormais non seulement à Beckett dramaturge, mais aussi à Beckett romancier.

En onze langues

Le conclave se termina sur cette discussion de quatre heures auxquelles il convient d'ajouter les débats préalables consacrés aux différentes littératures nationales. Ces discussions préliminaires avaient occupé deux soirées et une matinée. On ne dira pas, j'en suis sûr, que ce prix a été attribué à la légère.

Trois séances furent également nécessaires pour décerner le Prix Formentor. Ce prix est consacré à la découverte et va à un manuscrit. José Garcia Hortelano, le premier lauréat, est assuré d'une publication simultanée en onze langues, car aux six éditeurs fondateurs se sont joints cinq de leurs collègues suédois, danois, norvégien, hollandais et finlandais. Ici encore les discussions furent agitées et au livre d'Hortelano on opposa, au nom du « nouveau roman », la dernière œuvre de Claude Ollier, un des défenseurs les plus intransigeants de l'école du regard.

Un prix de découverte et un prix d'avenir : les trois douzaines d'intellectuels n'ont pas perdu leur temps. Ils ont eu aussi l'occasion de découvrir bien d'autres points importants. Ils ont pu constater d'abord qu'il existait une unanimité parmi eux lorsqu'il s'agissait de définir les grandes tendances de la littérature contemporaine et qu'ils se rencontraient le plus souvent dans l'appréciation des œuvres importantes de ces dernières années. Ils ont pu enfin comprendre les attitudes fondamentales des différentes délégations nationales : l'allemande qui était la plus avant-garde, l'anglaise la plus insulaire, l'espagnole la plus « internationaliste », l'italienne la plus doctrinaire, l'américaine la plus intransigeante. Et la délégation française ? Aux autres de la juger.

FRANÇOIS ERVAL.

HOMMES

La vie d'un philosophe

● *Maurice Merleau-Ponty est mort. « L'homme qui s'éveille et qui parle » — ainsi définissait-il lui-même le philosophe — s'est endormi. Colette Audry tente de mesurer ce que nous perdons.*

Ici-même, il n'y a pas cinq mois, nous avons parlé de lui. « Signes », son dernier livre, avait débordé le cercle intimidant des philosophes qui le suivaient depuis le début ; débordé aussi le groupe des politiques qu' « Humanisme et Terreur » et « Les Aventures de la dialectique » lui avaient amenés. A chacun de ces lecteurs nouveaux, « Signes » offrait soudain, avec une image de l'univers humain moderne, une image de lui-même en particulier, de ses propres efforts et de sa propre interrogation. Par ce livre, Maurice Merleau-Ponty n'apparaissait plus seulement comme un philosophe : il devenait un penseur, c'est-à-dire un écrivain capable de nourrir la réflexion de ses contemporains. Le passage aurait pu se produire tout aussi bien quand parurent les essais de « Sens et non-sens », plus « faciles » sans doute, d'un dessin plus net et plus sommaire. Les circonstances seules décident de ces choses.

Aussi, pour ses amis et son public de la première heure, n'y eut-il pas de passage. « Signes » était un anneau dans la chaîne des « œuvres de Merleau-Ponty », un chaînon dans le développement de sa théorie de la perception, dans sa construction d'une philosophie qui est elle-même perception du monde. Un chaînon dans le développement d'une philosophie de l'expression (expression qui est encore une certaine sorte de perception) : langage articulé et image sensible, écriture et peinture, parole et voix du silence ; dans son approche de la fonction symbolique, « *source de toute raison et de toute déraison* », qui préside à toutes les aventures individuelles, à toutes les formes de langage aussi bien qu'à toutes les structures collectives de l'homme ; lieu où se rejoignent sociologie, linguistique et psychologie, véritable racine de l'anthropologie.

Délivrer la source

C'était un moment de sa pensée et de tout lui-même : un moment de ses rapports avec Sartre et avec leur commune jeunesse (après la défense de Sartre de « Sens et non-sens » et la critique des « Aventures de la dialectique ») ; un moment de sa vision politique où, se glissant hors du chaos, du déchirement et du désespoir de l'époque, il annonçait un monde en voie d'unification. Un moment de son progrès enfin puisqu'il atteignait dans quelques-unes de ces études à une aisance non encore atteinte par lui, à une maîtrise que lui-même avait ressentie avec une sorte d'étonnement, à une agilité d'esprit et une force de rassemblement presque inquiétantes (pour ceux qui croient aux pressentiments) et qui ne paraissaient guère dépassables. Que l'événement vient de rendre indépassables.

On eût dit qu'il était à la veille de conquérir l'impossible : d'enserrer dans le filet de ses mots l'infinie richesse de l'univers. A cause de cette extrême agilité, on le dit volontiers « brillant ». Il ne visait pas au brillant mais à l'exhaustif qui d'ordinaire exclut le brillant et chez lui ne l'excluait pas. Il est de ces écrivains qui se gardent d'élever la voix afin de mieux écouter, tandis qu'ils parlent les yeux ailleurs, non ce qu'ils disent, non pas le son de leur voix, mais ce qu'ils vont dire et qui n'est que « *l'excès de ce que nous vivons sur ce qui a déjà été dit* ». Et quand on arrivait à la dernière phrase du « Langage indirect et les voix du silence » :

« *Ce qu'on cherche trop délibérément, on ne l'obtient pas ; et les idées, les valeurs ne manquent pas au contraire à celui qui a su, dans sa vie méditante, en délivrer la source spontanée* », on avait le sentiment que cette source-là au moins était délivrée. On pensait à lui comme à un être parvenu en un point d'une courbe largement ouverte mais qui déjà esquissait sa plénitude, et dont on se représentait la suite en pointillé.

Pour être un homme

Mais il n'y a plus de pointillé. La courbe s'arrête au-dessus du vide. Un accident absolu. Non parce que nous ne l'avions pas prévu alors que nous aurions pu au moins l'appréhender — ce qui est le propre d'un accident ordinaire — mais parce que l'événement était coupé de toute prévision imaginable. Impossible même de se dire : s'il était parti quelques minutes plus tard, s'il avait pris le train, s'il s'était soigné... Il n'y a même pas de place pour les « si »... dans cette disparition. La mort ne l'attendait pas au tournant d'une route comme un franc-tireur ; elle n'a pas pénétré en lui au hasard d'un courant d'air, d'une piqûre, d'une contagion. Invisible, indécelable par lui et par la science humaine, elle était absente l'instant d'avant, et, tout à coup, elle s'est trouvée là. Elle a joué comme un déclic, et les possibilités sont devenues autant d'impossibilités. « *L'homme qui s'éveille et qui parle* », ainsi définissait-il le philosophe, s'était endormi.

On hésite à parler de lui, qui se dérobait. « *Qui aime être scruté ?* », interrogeait-il. Car il considérait que ce n'était pas grand-chose que lui-même en dehors de l'effort de sa pensée. Il a écrit que « *pour être tout à fait un homme, il faut être un peu plus et un peu moins qu'un homme* », mais il ne prenait pas son parti de cet « *un peu moins* » trop humain, qu'il appelait un jour « *le plus faible et le plus désolant* ». En prendre son parti eût été pour lui une autre façon de ne plus être un homme. Peut-être s'en serait-il consolé s'il avait pu considérer la philosophie comme une activité privilégiée, mais c'est une chose que nous avons tous appris à ne plus croire, et il était particulièrement attentif à ne jamais se laisser regagner par ce confort. « *Il est plus difficile de vivre que d'écrire des livres* ». C'est pourquoi écrire ne dispense pas de vivre. Or on vit toujours mal.

Le tragique de vivre

Et, d'une certaine façon, personne n'est plus mal à l'aise dans la vie qu'un philosophe, parce qu'il est ainsi fait — il s'est ainsi fait — qu'il a perpétuellement à vivre sa vie à distance, et de l'intérieur pourtant. Jamais tout à fait dedans ni dehors. Ainsi la distance est-elle toujours fausse. Tout philosophe qui s'est voué à comprendre n'est pas pour autant délié de la nécessité de choisir, c'est-à-dire d'agir. Seulement, il ne se sentira jamais coller parfaitement à ses actions, car, en même temps qu'il les accomplit, elles *prennent figure* d'actions, à ses yeux et à ceux des autres :

« *Elles ressemblent aux « actes significatifs » par lesquels les compagnons de Julien Sorel au séminaire cherchaient à se prouver leur piété. Spinoza écrit sur la porte des tyrans « ultimi barbarorum », Lagneau poursuit devant les instances universitaires la réhabilitation d'un candidat malheureux. Cela fait, chacun rentre chez soi, et en voilà pour des années* ».

Certes, « *l'homme d'action non plus n'est pas tout d'une pièce* », mais tout contribue à le lui faire oublier, à lui faire passer les moments de doute, d'hésitation et d'ironie au compte de ces besoins de détente et de réparation que sont la nourriture et le sommeil. Tandis que pour le philosophe, quel que soit son degré d'engagement, le doute et l'ironie sont toujours « *une tâche* ». C'est pourquoi « *la philosophie peut être tragique, puisqu'elle a son contraire en soi : elle n'est jamais une occupation sérieuse* ». L'homme sérieux s'engloutit dans le vécu, il fait corps avec son acte ou sa passion, il se met — ou croit se mettre — tout entier dans ce qu'il fait ; cette adhérence parfaite est refusée au philosophe.

Ainsi le poids du tragique est-il chez lui inversement proportionnel à celui du sérieux, le tragique étant, en ce qui le concerne, la reconnaissance du conflit et du déchirement, leur incessante réactivation, l'affrontement inéluctable des contraires.

Peut-être l'expérience fondamentale de Maurice Merleau-Ponty fut-elle cette familiarité avec le tragique, autrement dit cette difficulté à vivre du philosophe. Difficulté qu'il perdait rarement de vue, mais qu'il évitait toujours, quand il l'alléguait, de présenter comme tragique. Le tragique demeurait dissimulé derrière une face d'ironie, voire de gêne, au risque de provoquer l'agacement de l'interlocuteur plutôt que sa compassion. Parce que l'agacement, la gêne, l'ironie, l'inconfort rendaient un compte plus exact, pour finir, de la difficulté à vivre que l'appel à l'émotion et à la sympathie.

L'image de l'ami

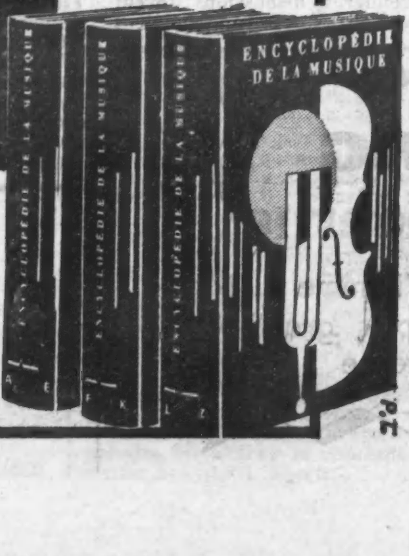
De la gravité du malaise on était parfois inopinément averti par une phrase glissée en cours de conversation ou au milieu d'une lettre. Il vous remerciait d'un article comme d'une preuve d'amitié : « *Cela m'aide à persévérer dans mon être...* » Aux moments heureux, l'ironie tournait en humour. Il n'est que de comparer le récit de ses fameux débuts à Normale fait par un autre avec celui qu'il en avait déjà donné lui-même. « *Lui-même a raconté*, écrit Jean Lacroix, *que, militant de la jeunesse étudiante catholique, il prenait au sérieux toutes les exigences de sa foi. Lorsqu'il fut reçu à l'Ecole Normale Supérieure il protesta violemment contre les chansons grivoises qui étaient traditionnelles. Au jour du bizutage on voulut le brimer, mais un ancien, admirant son courage, s'interposa et le prit sous sa protection : c'était Jean-Paul Sartre. De là datait leur amitié.*

« *Je l'ai connu* (Sartre), note Merleau-Ponty dans « Sens et non-sens », *il y a vingt ans, un jour que l'Ecole Normale se déchaînait contre un de mes camarades et moi parce que nous avions sifflé les chansons traditionnelles, trop grossières à notre gré. Il se glissa entre nos persécuteurs et nous, et, dans la situation héroïque et ridicule où nous nous étions mis, nous ménagea une sortie sans concessions et sans dommages* ».

Et certes, le récit est écrit vingt ans après l'incident, distance à laquelle on peut raisonnablement sourire de sa jeunesse ; à un âge où il s'était depuis longtemps éloigné du catholicisme et où nul ne peut se croire tenu de témoigner pour ses opinions à l'audition de chansons obscènes. Mais on n'en est pas moins frappé par l'absence totale soit de

Le 3ème et dernier tome
vient de paraître

ENCYCLOPÉDIE
DE LA MUSIQUE



publiée sous le patronage
d'IGOR STRAVINSKY

- 22.000 articles traités par les meilleurs spécialistes français et étrangers.
- 1.620 illustrations en noir et en couleurs.
- 2.464 pages - Reliure pleine toile.

FASQUELLE éditeur PARIS

complaisance, soit, à l'opposé, de confusion à l'égard du personnage qu'il joua ce jour-là. Tout est remis à sa place au profit de ce qui seul devait rester vivant : le souvenir d'une amitié naissante et l'image de l'ami.

Cette faculté de se déprendre de soi en faveur de l'autre allait loin. L'une de nos dernières rencontres eut lieu à l'automne. Nous sortions, Claude Lefort, lui et moi, de la Fédération de l'Enseignement où nous avions très laborieusement achevé de mettre au point l'Appel pour une paix négociée qui déniait au pouvoir le droit d'invoquer la légitimité de l'Etat, *« quand le Pouvoir lui-même ruine l'exercice des droits démocratiques, quand le mépris des lois est éclatant chez une partie des officiers. »* Ce texte devait son existence au fait qu'aucun de nous n'avait cru devoir signer le Manifeste des 121, qu'aucun de nous non plus n'entendait le condamner ni l'ignorer. C'était notre base commune, à partir de laquelle chacun s'orientait selon la place, l'activité, les perspectives qui étaient alors les siennes.

« Sacré Sartre ! »

Il y a certainement eu dans notre vie à tous trois des moments plus douloureux, il n'a pas dû y en avoir de plus pénible. Le choix que nous avions fait, nous l'avions fait parce qu'il nous paraissait juste. Il nous paraissait aussi très désagréable; et, malheureusement pour nous, il était sans risque immédiat. Et peut-être, en ce qui me concerne du moins, serait-il encore impossible d'évoquer ce moment si l'action des soldats du contingent, depuis quinze jours, n'avait justifié l'idée que lorsque le mépris des lois est éclatant chez une partie des officiers, la place des appelés est en face de ces officiers. Mais la justification, après tout, aurait pu ne jamais venir. Et, de toute façon, rien ne nous empêchait et ne nous empêche encore de mesurer la puissance explosive du texte des 121. Nous ressassions tout cela avant de nous séparer. Merleau-Ponty s'arrêta au milieu de la chaussée et dit : *« Sacré Sartre ! »*

Tout à coup nous nous sommes vus nous-mêmes, dans notre pétrin. Nous avions bonne mine, même si nous avions raison. Ce fut irrésistible. Ç'aurait même pu être réconfortant : le dialogue interrompu entre « eux » et nous, cette exclamation, sorte d'hommage où se confondaient la malice et l'admiration, l'irritation et l'amitié, en rendait, à leur insu, la reprise imaginable et donc possible. Mais si nous pouvions déjà rire, nous ne pouvions encore être réconfortés. Nous avons emporté ce mot *« pour plus tard »*. Nous le délivrons aujourd'hui, mais celui qui l'a lancé n'est plus là.

Une chose l'étonnait, c'était d'être si mal compris quand il abordait les problèmes politiques dans le seul esprit qui devait, à ses yeux, être le sien : l'esprit philosophique tel qu'il le concevait et que nous avons essayé de décrire. Il publie « Humanisme et Terreur » : on le croit converti au marxisme et à l'action militante, des étudiants communistes l'attendent dans leur parti, des oppositionnels dans leurs groupes.

L'engagement

Chaque fois qu'il écrivait sur un problème d'actualité, on lui reprochait le parti qu'on croyait qu'il avait pris — ou refusé de prendre — et sur lequel, du reste, ses lecteurs ne s'entendaient pas. Mais ce n'était pas exactement une prise de parti qu'il visait : il entendait d'abord se rendre compte et rendre compte pour éclairer toutes les prises de parti, y compris la sienne. Ce faisant, au lieu de trancher un problème, il lui arrivait de le désamorcer, ainsi que l'a précisément montré « Humanisme et Terreur ».

Maurice Merleau-Ponty a son bureau du Collège de France. (Rodriguez)
« Il faut être un peu plus et un peu moins qu'un homme. »

Depuis qu'est paru ce livre, et quel que soit le camp où l'on se trouve, l'opposition stalinisme-trotskysme a reçu un autre éclairage, on ne peut plus l'envisager tout à fait comme on le faisait auparavant. L'engagement du philosophe, c'était cela pour lui, cela consistait à ne refuser aucune question, mais à *« vendre la mèche »* toutes les fois que possible afin que les autres comprissent de quoi il retournait. A partir de là, les choix auxquels il pouvait être amené, et certains furent inconditionnels (pour la Résistance, contre la torture) faisaient un peu figure à ses yeux d'affaires privées. Il semblait n'en devoir compte qu'à lui-même. Il se déclarait contre la torture, comme il refusait la Légion d'honneur.

La violence

En revanche — et par contrecoup, il étonnait ses interlocuteurs les plus proches. Il semblait pour eux qu'il n'allât jamais jusqu'aux ultimes conséquences de ses choix, qu'à l'inverse des pouvoirs, s'il acceptait, lui, les prémisses, il se coupât des moyens; et que jamais ne vint pour lui ce moment du « fiat » où, afin de vaincre une violence condamnable, on accueille la nécessité d'une violence contraire. C'est qu'il ne voyait dans la violence que confusion, ténèbres et *« crises de nerfs »*. La violence accoucheuse des sociétés lui demeurait étrangère.

Mais de tout cela il ne s'expliquait guère, persuadé d'avance qu'il ne serait pas entendu. Et certes, il vient toujours des moments de silence, entre compagnons, des moments où le dialogue s'interrompt. Mais avec lui on pressentait, en dessous des silences temporaires comme en-dessous des paroles formulées, une couche plus profonde de silence dont il s'enveloppait et qu'il opposait aux arguments telle une fin de non-recevoir. Comme si toute parole allait nécessairement se révéler trop frivole, mensongère et obscurcissante dans ce monde où nous vivons, qui est un monde sauvage.

Visible et invisible

« Les choses sont là, non plus seulement comme dans la perspective de la Renaissance, selon leur apparence projective et selon l'exigence du panorama, mais au contraire debout, insistantes, écorchant le regard de leurs arêtes... Les autres aussi sont là (ils étaient déjà là avec la simultanéité des choses) non pas d'abord comme esprits, ni comme «psychismes», mais tels par exemple que nous les affrontons dans la colère ou dans l'amour, visages, gestes, paroles auxquels, sans pensée interposée, répondent les nôtres — au point que quelquefois nous retournons contre eux leurs mots avant même qu'ils nous aient atteints, aussi sûrement, plus sûrement que si nous avions compris, — chacun prégnant des autres et confirmé par eux dans son corps. Ce monde baroque n'est pas une concession de l'esprit à la nature : car si partout le sens est figuré, c'est partout de sens qu'il s'agit. Ce renouveau du monde est aussi le renouveau de l'esprit, redécouverte de l'esprit brut qui n'est apprivoisé par aucune des cultures, auquel il est demandé de créer de nouveau la culture. »

Ce monde sauvage à redécouvrir, ce ne sont pas les conversations ni les discussions qui nous en permettent l'accès. Il ne sera constitué que par l'exploration patiente du philosophe attentif à délimiter l'envers et l'endroit, la face de jour et la face de nuit des choses (Jean Hyppolite décelait dans « Signes » un côté nocturne de Merleau-Ponty), les zones du « Visible et de l'Invisible ». C'était le titre du livre qu'il est mort sans avoir achevé.

COLETTE AUDRY

Vient de paraître :

Paul VIALAR
LA FARINE DU DIABLE
Tome X de la « Chronique française du XXe siècle ».
Le roman de la terre de France en 1961.
9 NF

Georges SORIA
CUBA A L'HEURE CASTRO
Un livre indispensable pour comprendre le drame cubain. 8,50 NF

Jean-Luc BELLANGER
LA CHASSE AU DRAGON ou LA STUPEFIANTE HISTOIRE DE LA DROGUE DANS LE MONDE
Collection « Le Demi-Siècle de la Science ».
Des « vicieux » aux grandes masses sous-alimentées : le seul ouvrage complet paru en France depuis cinquante ans. 6,50 NF

Marie-France OLIVIER
LOUP, FILS DE LA TERRE
Un enfant sauvage en qui vibre l'universel mystère, la force cosmique, dans une communion intime avec la nature.
8,50 NF

José-Vicente PUENTE
MANOLETE ou LE DELIRE D'UN PEUPLE
Traduit de l'espagnol par Henri Mengotti.
La vie prodigieuse et stoïcienne du « Sénèque de la Tauromachie ». 10 NF

Odette LUTGEN
EN DEPIT DE LEUR GLOIRE
Préface de Jean Cocteau, de l'Académie française.
Ils sont célèbres et parfois Immortels... Camus, Rostand, Cocteau, Montherlant, Achard et bien d'autres... Les voici, traqués par une femme dans leurs plus secrets retranchements, et plus vrais que leur légende. 8,50 NF

Catherine AUDENGE
SYGNE ou LES CINQ TENTATIONS
Les êtres portent en eux leurs possibilités de bonheur ou de malheur, rien ne les détourne de leur fin. 8 NF

Solange BROILLET
LES ABANDONS LUCIDES
Tenter de retrouver, aux sources de la pureté, l'amour perdu par une certaine « nouvelle vague ». 7 NF

Nicolas SKROTZKY
ALERTE A L'HOMME
Collection « Le Demi-Siècle de la Science ».
S'il ne veut pas périr, alerte à l'homme qui rompt sans cesse l'équilibre de la nature. 6,50 NF

del DUCA PARIS

costumes légers
de
jack Romoli
exclusivités masculines
38, AVENUE VICTOR-HUGO
187, bd SAINT-GERMAIN

Le livre qui a bouleversé la diplomatie américaine : LE VILAIN AMERICAIN de W.J.Lederer et E.Burdick.
ROBERT LAFFONT

CE QUE MERLEAU-

C'est par ses thèses de doctorat (« La Structure du comportement », « Phénoménologie de la perception »), qu'en 1945 Maurice Merleau-Ponty s'impose au public philosophique ; dans le même temps, ses articles des « Temps Modernes » (regroupés dans « Sens et non-sens » et dans « Signes »), puis son essai sur le communisme, « Humanisme et Terreur », tentent de rendre visible et lisible la marche titubante du monde actuel.

En 1952, Merleau-Ponty est élu à la chaire de philosophie du Collège de France. Ses cours lui fournissaient les matériaux de l'ouvrage qu'il préparait. La mort a arrêté net une pensée qui se définissait par son mouvement.

Choisis dans les ouvrages de philosophie, les essais politiques et critiques de Maurice Merleau-Ponty, les textes que nous publions ici se sont presque ordonnés d'eux-mêmes. Une vocation s'y reconnaît d'emblée, la vocation philosophique la plus assurée de ce temps : une méthode qui dans les allers et retours de la description phénoménologique rejoint parfois la fulguration poétique, un style fait de présence attentive et de distance, une voix surtout. La vérité est ici absolument inséparable du parcours qui la découvre ; elle n'est jamais affirmation ou négation péremptoire, elle est genèse.

...Le héros contemporain

LE héros des contemporains n'est pas un sceptique, un dilettante ni un décadent. Simplement, il a l'expérience du hasard, du désordre et de l'échec, de 36, de la guerre d'Espagne, de juin 40. Il est dans un temps où les devoirs et les tâches sont obscurs. Il éprouve mieux que l'on ne l'a jamais fait la contingence de l'avenir et la liberté de l'homme. Tout est bien considéré, rien n'est sûr, ni la victoire, encore si lointaine, ni les autres, qui ont souvent trahi. Jamais les hommes n'ont mieux vérifié que le cours des choses est sinueux, qu'il est beaucoup demandé à l'audace, qu'ils sont seuls au monde et seuls l'un devant l'autre. Mais quelquefois, dans l'amour, dans l'action, ils s'accordent entre eux et les évènements répondent à leur volonté. Quelquefois, il y a cet embrasement, cet éclair, ce moment de victoire, ou, comme dit la Maria de Hemingway, cette gloria qui efface tout.

Hors les temps de la foi, où l'homme croit trouver dans les choses le dessin d'une destinée toute faite, qui peut éviter ces questions et qui peut donner une autre réponse ? Ou plutôt : la foi, dépouillée de ses illusions, n'est-elle pas cela même, ce mouvement par lequel, nous joignant aux autres et joignant notre présent à notre passé, nous faisons en sorte que tout ait un sens, nous achevons en une parole précise le discours confus du monde ? Les saints du christianisme, les héros des révolutions passées n'ont jamais fait autre chose. Simplement ils essayaient de croire que leur combat était déjà gagné dans le ciel ou dans l'histoire. Les hommes d'aujourd'hui n'ont pas cette ressource. Le héros des contemporains, ce n'est pas Lucifer, ce n'est pas même Prométhée, c'est l'homme.

« Le Héros, l'Homme » (1946), dans « Sens et non-sens ». Éditions Nagel.

...L'humanisme d'aujourd'hui

S'IL y a un humanisme aujourd'hui, il se défait de l'illusion que Valéry a bien désignée en parlant de « ce petit homme qui est dans l'homme et que nous supposons toujours ». Les philosophes ont quelquefois pensé rendre compte de notre vision par l'image et le reflet que les choses forment sur notre rétine. C'est qu'ils supposaient derrière l'image rétinienne un second homme, avec d'autres yeux, une autre image rétinienne, chargée de voir la première. Mais, avec cet homme intérieur à l'homme, le problème reste entier et il faut bien en venir à comprendre comment un corps s'anime, et comment ces organes aveugles finissent par porter une perception. Le « petit homme qui est dans l'homme », ce n'est que le fantôme de nos opérations expressives réussies, et l'homme qui est admirable, ce n'est pas ce fantôme, c'est celui qui, installé dans son corps fragile, dans un langage qui a déjà tant parlé, dans une histoire titubante, se rassemble et se met à voir, à comprendre, à signifier.

« L'Homme et l'adversité » (1951), dans « Signes ». Gallimard.

...La liberté

QUE devient donc la liberté ? (1) Je suis un refus général d'être quoi que ce soit, accompagné en sous-main d'une acceptation continuelle de telle forme d'être qualifiée... Il est vrai que je puis à chaque instant interrompre mes projets. Mais qu'est-ce que ce pouvoir ? C'est le pouvoir de commencer autre chose, car nous ne demeurons jamais en suspens dans le néant. Nous sommes toujours dans le plein, dans l'être, comme un visage, même au repos, même mort, est toujours condamné à exprimer quelque chose (il y a des morts étonnés, paisibles, discrets), et comme le silence est encore une modalité du monde sonore. Je peux briser toute forme, je peux rire de tout, il n'y a pas de cas où je sois entièrement pris : ce n'est pas que je me retire alors dans ma liberté, c'est que je m'engage ailleurs. (...)

Il ne faut pas dire que je me choisis continuellement, sous prétexte que je *pourrais* continuellement refuser ce que je suis. Ne pas refuser n'est pas choisir. (...)

Dans cet échange entre la situation et celui qui l'assume, il est impossible de délimiter la « part de la situation » et la « part de la liberté ». On torture un homme pour le faire parler. S'il refuse de donner les noms et les adresses qu'on veut lui arracher, ce n'est pas par une décision solitaire et sans appui; il se sentait encore avec ses camarades, et, encore engagé dans la lutte commune, il était comme incapable de parler; ou bien, depuis des mois ou des années, il a affronté en pensée cette épreuve et misé toute sa vie sur elle; ou enfin, il veut prouver en la surmontant ce qu'il a toujours pensé et dit de la liberté. Ces motifs n'annulent pas la liberté, ils font du moins qu'elle ne soit pas sans étais dans l'être. Ce n'est pas finalement une conscience nue qui résiste à la douleur, mais le prisonnier avec ses camarades ou avec ceux qu'il aime et sous le regard de qui il vit, ou enfin la conscience avec sa solitude orgueilleusement voulue. (...)

Nous choisissons notre monde et le monde nous choisit.

« Phénoménologie de la perception » (1945). Gallimard.

(1) Ces pages répondent aux thèses que J.-P. Sartre a soutenues dans « L'Être et le Néant » sur la liberté comme choix absolu et responsabilité totale. Elles s'inscrivent dans le dialogue que Maurice Merleau-Ponty n'a cessé de poursuivre avec J.-P. Sartre, jusque dans son dernier texte, la préface à « Signes ».

...Le terrain de la philosophie

ON demandera peut-être ce qu'il reste de la philosophie quand elle a perdu ses droits à l'à priori, au système ou à la construction, quand elle ne surplombe plus l'expérience. Il en reste presque tout. Car le système, l'explication, la déduction n'ont jamais été l'essentiel. Ces arrangements exprimaient — et cachaient — un rapport avec l'être, les autres, le monde. (...)

C'est ce rapport qu'on tente aujourd'hui de formuler directement, et de là vient que la philosophie se sent chez elle partout où il a lieu, c'est-à-dire partout, aussi bien dans le témoignage d'un ignorant qui a aimé et vécu comme il a pu, dans les « trucs » que la science invente, sans vergogne spéculative, pour tourner les problèmes, dans les civilisations « barbares », dans les régions de notre vie qui n'avaient pas autrefois d'existence officielle, que dans la littérature, dans la vie sophistiquée, ou dans les discussions sur la substance et l'attribut. L'humanité instituée se sent problématique et la vie la plus immédiate est devenue « philosophique ».

« Partout et nulle part » (1956), dans « Signes ». Gallimard.

...La phénoménologie

IL s'agit de décrire, et non pas d'expliquer ni d'analyser. Cette première consigne que Husserl donnait à la phénoménologie commençante d'être une « psychologie descriptive » ou de revenir « aux choses mêmes », c'est d'abord le désaveu de la science. Je ne suis pas le résultat ou l'entrecroisement des multiples causalités qui déterminent mon corps ou mon « psychisme », je ne puis pas me penser comme une partie du monde, comme le simple objet de la biologie, de la psychologie et de la sociologie, ni fermer sur moi l'univers de la science. Tout ce que je sais du monde, même par science, je le sais à partir d'une vue mienne ou d'une expérience du monde sans laquelle les symboles de la science ne voudraient rien dire. Tout l'univers de la science est construit sur le monde vécu et si nous voulons penser la science elle-même avec rigueur, en apprécier exactement le sens et la portée, il nous faut réveiller d'abord cette expérience du monde dont elle est l'expression seconde. La science n'a pas et n'aura jamais le même sens d'être que le monde perçu pour la simple raison qu'elle en est une détermination ou une explication. Je suis non pas un « être vivant » ou même un « homme » ou même « une conscience », avec tous les caractères que la zoologie, l'anatomie sociale ou la psychologie inductive reconnaissent à ces produits de la nature ou de l'histoire, — je suis la source absolue. Mon existence ne vient pas de mes antécédents, de mon entourage physique et social, elle va vers eux et les soutient, car c'est moi qui fais être pour moi (et donc être au seul sens que le mot puisse avoir pour moi) cette tradition que je choisis de reprendre ou cet horizon dont la distance à moi s'effondrerait, puisqu'elle ne lui appartient pas comme une propriété, si je n'étais là pour la parcourir du regard. Les vues scientifiques selon lesquelles je suis un moment du monde sont toujours naïves et hypocrites, parce qu'elles sous-entendent, sans la mentionner, cette autre vue, celle de la conscience, par laquelle d'abord un monde se dispose autour de moi et commence à exister pour moi. Revenir aux choses mêmes, c'est revenir à ce monde avant la connaissance dont la connaissance parle toujours, et à l'égard duquel toute détermination scientifique est abstraite, signitive et dépendante, comme la géographie à l'égard du paysage où nous avons d'abord appris ce que c'est qu'une forêt, une prairie ou une rivière.

« Phénoménologie de la perception ». Avant-propos (1945). Gallimard.

Le "mea culpa" de la diplomatie américaine : LE VILAIN AMERICAIN roman de W.J.Lederer et E.Burdick.
ROBERT LAFFONT

PONTY PENSAIT SUR...

...L'action

LE philosophe de l'action est peut-être le plus éloigné de l'action : parler de l'action, même avec rigueur et profondeur, c'est déclarer qu'on ne veut pas agir, et Machiavel est tout le contraire d'un machiavélique : puisqu'il décit les ruses du pouvoir, puisque, comme on l'a dit, il « vend la mèche ». Le séducteur ou le politique, qui vivent dans la dialectique et en ont le sens ou l'instinct, ne s'en servent que pour la cacher. C'est le philosophe qui explique que, dialectiquement, un opposant, dans des conditions données, devient l'équivalent d'un traître. Ce langage-là est juste le contraire de celui des pouvoirs : les pouvoirs, eux, coupent les prémisses et disent plus brièvement : il n'y a là que des criminels. Les manichéens qui se heurtent dans l'action s'entendent mieux entre eux qu'avec le philosophe : il y a entre eux complicité, chacun est la raison d'être de l'autre. Le philosophe est un étranger dans cette mêlée fraternelle. Même s'il n'a jamais trahi, on sent, à sa manière d'être fidèle, qu'il pourrait trahir, il ne prend pas part comme les autres, il manque à son assentiment quelque chose de massif et de charnel... Il n'est pas tout à fait un être réel.

Cette différence existe. Mais est-ce bien celle du philosophe et de l'homme ? C'est plutôt, dans l'homme même, la différence de celui qui comprend et de celui qui choisit, et tout homme à cet égard est divisé comme le philosophe. Il y a beaucoup de convention dans le portrait de l'homme d'action que l'on oppose au philosophe : l'homme d'action n'est pas tout d'une pièce. La haine est une vertu de l'arrière. Obéir les yeux fermés est le commencement de la panique, et choisir contre ce que l'on comprend le commencement du scepticisme. Il faut être capable de prendre recul pour être capable d'un engagement vrai, qui est toujours aussi un engagement dans la vérité.

« Eloge de la Philosophie » (Leçon inaugurale au Collège de France, 1953). Gallimard.

...Marx et la révolution

FAUT-IL être conservateur, ou plutôt, puisque conserver les choses en l'état est la plus sûre recette pour tout perdre au moment où tout est remis en question, faut-il être révolutionnaire, refaire ce monde mal fait pour sortir d'embarras, tout miser sur un avenir neuf que l'on croit voir poindre dans l'hésitation des choses ? Mais qu'est-ce que cette *fin de l'histoire* dont quelques-uns font tout dépendre ? On suppose une certaine frontière après quoi l'humanité cesse enfin d'être un tumulte insensé et revient à l'immobilité de la nature. Cette idée d'une purification absolue de l'histoire, d'un régime sans inertie, sans hasard et sans risques, est le reflet inversé de notre angoisse et de notre solitude. Il y a un esprit « révolutionnaire » qui n'est qu'une manière de déguiser des états d'âme. On parle d'histoire universelle, de mouvement du tout et d'efficacité. Mais le réel où l'on s'installe, on l'a préparé selon les vœux du cœur, ce n'est que le paysage qu'il se donne pour y développer sa rêverie, une mascarade des humeurs. Les grands révolutionnaires, et d'abord Marx, ne le sont pas en ce sens-là. Ils vivent l'époque au lieu d'y chercher, comme les petits, l'oubli de hantises très personnelles. Ils savent bien que l'histoire universelle n'est pas à contempler, mais à faire, et ce qu'ils mettent d'eux-mêmes dans la révolution, ce n'est pas un vague fond de millénarisme, c'est une intelligence totale des événements. Marx ne parlait pas d'une fin de l'histoire, mais d'une fin de la préhistoire. Ceci veut dire que, après comme avant la révolution, le vrai révolutionnaire, chaque jour, devant chaque problème, redécouvre ce qui est à faire, qu'il navigue sans carte et à vue de présent. La connaissance du secret de l'histoire ne donne pas celle de ses voies.

« Les Aventures de la dialectique » (1955). Gallimard.

...La gauche et le communisme

LES prolétariats français, allemand, italien ont-ils au total plus à attendre d'un régime à direction communiste que de celui qu'ils subissent à présent ? Le prolétariat tchèque est-il plus heureux aujourd'hui qu'avant la guerre ? Que la question se pose suffit à attester que la grande politique historique qui avait pour devise le pouvoir des prolétaires de tous les pays, est, elle aussi, en crise. (...)

Les régimes dits prolétariens encadrent leur prolétariat dans un ensemble de pouvoirs dont le rendement et le coût social, finalement le sens historique, sont aussi mal connus que ceux des sociétés précapitalistes, et dont la sociologie est entièrement à faire, de sorte que, là ou le choix est entre la famine et l'appareil communiste, la décision va de soi, mais que, partout où au contraire les modes modernes de production existent et avec eux certaines mœurs, c'est une question de savoir si, pour le prolétariat, le communisme vaut ce qu'il coûte, et l'énorme problème de sa nature et de ses ressorts réels, déclassé ailleurs par le péril de mort, redevient primordial. Deux manœuvres rivales et symétriques empêchent qu'on regarde le communisme comme une inconnue à connaître : d'un côté celle qui le présente comme l'héritier du marxisme, de l'autre celle qui essaie de masquer les problèmes du « monde libre » sous préfexte de défense anticommuniste; d'un côté on tente de faire passer le communisme à l'ombre de Marx, de l'autre on essaie d'éliminer les problèmes de Marx à la faveur de la défense anticommuniste. La nostalgie du communisme et la névrose anticommuniste se conjuguent pour favoriser l'équivoque entre l'idéologie révolutionnaire et la réalité « progressiste » de l'U.R.S.S. et pour en interdire toute vue directe et franche dans les limites mêmes de notre information. Cette situation ne peut prendre fin qu'avec la naissance d'une gauche non communiste. L'article premier de cette nouvelle gauche devrait être que la rivalité des U.S.A. et de l'U.R.S.S. n'est pas celle de la « libre entreprise » et du marxisme.

« Les Aventures de la dialectique » (1955). Gallimard.

...La jeunesse

CE que la Russie de la génération d'Octobre n'a pas donné au monde, faut-il l'attendre du nouveau cours, ou des peuples nouveaux ? Pouvons-nous déplacer notre radicalisme ? Mais il n'y a pas de report pur et simple en histoire. Dirons-nous aux jeunes gens : « Soyez Cubains, soyez Russes ou Chinois, selon votre goût, soyez Africains ? Ils nous répondront qu'il est bien tard pour changer de naissance ». (1) Ce qui est peut-être clair en Chine est ici au moins implicite et confus, les deux histoires n'embrayent pas l'une sur l'autre. Qui oserait soutenir, même si elle en a un jour le pouvoir, que la Chine « libérera », disons la Hongrie ou la France ? Et dans la France de 1960, où trouver le sens de la liberté sauvage ? quelques jeunes gens le maintiennent dans leur vie, quelques Diogènes dans leurs livres. Où est-il, ne disons pas même dans la vie publique, mais dans les masses ? La liberté, l'invention sont minoritaires, sont opposition. L'homme est caché, bien caché, et cette fois il ne faut pas se méprendre : cela ne veut pas dire qu'il est là sous un masque, prêt à paraître. L'aliénation n'est pas simple privation de ce qui nous était propre par droit de nature, et il ne suffit pas, pour la faire cesser, de voler ce qui a été volé, de nous reverser notre dû. C'est bien plus grave : sous les masques, il n'y a pas de visages, l'homme historique n'a jamais été un homme, et pourtant nul homme n'est seul...

« Préface à *Signes* » (1960). Gallimard.

(1) J.-P. Sartre, préface à « Aden Arabie », de Paul Nizan. (Maspero).

...La recherche

PHILOSOPHER, c'est chercher, c'est impliquer qu'il y a des choses à voir et à dire. Or, aujourd'hui, on ne cherche guère. On « revient » à l'une ou à l'autre des traditions, on la « défend ». Nos convictions se fondent moins sur des valeurs ou des vérités aperçues que sur les vices ou les erreurs de celles dont nous ne voulons pas. Nous aimons peu de choses, si nous en détestons beaucoup. Notre pensée est une pensée en retraite ou en repli. Chacun expie sa jeunesse. Cette décadence est en accord avec l'allure de notre histoire. Passé un certain point de tension, les idées cessent de proliférer et de vivre, elles tombent au rang de justifications et de prétextes, ce sont des reliques, des points d'honneur, et ce qu'on appelle pompeusement le mouvement des idées se réduit à la somme de nos nostalgies, de nos rancunes, de nos timidités, de nos phobies. Dans ce monde où la dénégation et les passions moroses tiennent lieu de certitudes on ne cherche surtout pas à voir, et c'est la philosophie, parce qu'elle demande à voir, qui passe pour impiété.

« Eloge de la Philosophie » (Leçon inaugurale au Collège de France, 1953). Gallimard.

...Le chrétien et la politique

L'AMBIGUITE politique du christianisme se comprend. Dans la ligne de l'Incarnation, il peut être révolutionnaire. Mais la religion du Père est conservatrice. On peut dire après coup que le péché coopère au bien, que la faute de l'homme est une faute heureuse. Mais on ne peut le dire au moment de la décision : à ce moment le péché reste défendu. Adam aurait donc mieux fait de ne pas pécher. La perfection est derrière nous, non devant nous. Le chrétien a toujours le droit d'accepter le mal existant, et jamais celui d'acheter un progrès par un crime. Il pourra se rallier à une révolution déjà faite, il pourra en absoudre les crimes, il ne la fera pas. Une révolution, mê-si elle use justement du pouvoir, reste séditieuse tant qu'elle n'a pas réussi. Le catholique, comme catholique, n'a pas le sens de l'avenir : il doit attendre que cet avenir soit passé pour s'y rallier.

Heureusement, la volonté de Dieu n'est pas toujours claire, et, comme dit Coûfontaine dans L'Otage, la seule manière de la connaître est d'essayer d'aller contre elle. Heureusement encore, le catholique comme citoyen reste toujours libre d'adhérer à une révolution. Mais il n'y mettra pas le meilleur de lui-même, et, en tant que catholique, il est indifférent. Claudel et Jacques Rivière disaient justement que le chrétien gêne les pouvoirs établis, parce qu'il est toujours ailleurs et qu'ils ne sont pas sûrs de lui. Mais pour la même raison, il inquiète les révolutionnaires : ils ne le sentent jamais tout à fait avec eux. Il est un mauvais conservateur et un révolutionnaire peu sûr. Dans un seul cas, l'Eglise elle-même lui prescrit l'insurrection : c'est le cas d'un pouvoir légal qui viole la loi divine. Mais en fait on n'a jamais vu l'Eglise elle-même prendre parti contre un gouvernement légal pour cette seule raison qu'il était injuste, ou prendre position en faveur d'une révolution pour cette seule raison qu'elle était juste. Et, par contre, on l'a vue favoriser des rebelles parce qu'ils protégeaient ses tabernacles, ses ministres et ses biens.

« Foi et bonne foi » (1946), dans « Sens et non-sens ». Editions Nagel.

Lisez LE VILAIN AMERICAIN: une impitoyable autocritique, par W.J. Lederer et E. Burdick.
ROBERT LAFFONT

SURRÉALISME
FANTASTIQUE
CINÉMA
HUMOUR

catalogue
franco sur demande

LE TERRAIN VAGUE
23-25, rue du Cherche-Midi - Paris 6e

FERNAND HAZAN ÉDITEUR
JACQUES VILLON
20 reproductions en couleurs
NF 6
CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

PREUVES
nº de MAI
le nº 3 NF

KARL JASPERS
FRANÇOIS BONDY
Entretien sur le procès Eichmann

Aspects de la culture espagnole d'aujourd'hui
6 articles par JEAN BLOCH-MICHEL - JULIAN MARIAS - CAMILO JOSE CELA - JOSE MARIA CASTELLET - ALFONSO SASTRE-JOSE LUIS CANO

DENIS DE ROUGEMONT
Dialectique des mythes

MARTHE ROBERT
Robert Walser

ROBERT WALSER
Textes à l'insu du lecteur

Chroniques : EMMANUEL BERL
BERNARD PINGAUD-JEAN GRENIER

ABONNEMENTS
France et Communauté 1 an 23 NF 6 mois 13 NF
Etranger 1 an 27 NF 6 mois 15 NF
Spécimen gratuit sur demande
PREUVES 18, av. de l'Opéra - PARIS 1er

Courez
chez votre libraire...
2 romans en un fort vol. relié toile
ROBERT LAFFONT

RÉCIT

La grotte du colonel Buis

● ***L'un des plus brillants officiers de l'armée française nous livre son aventure — militaire, politique, morale — en Algérie.***

« LA GROTTE », de Georges Buis, colonel en Algérie, vient de paraître (1). Pour 13,50 NF et en quelques heures d'une lecture où se mêlent, curieusement conjugués, trois styles — jargon technique, lyrisme confus, puis soudain langage sensible et dépouillé d'un véritable écrivain — chacun peut aujourd'hui pénétrer droit au cœur d'un drame : celui d'une officier d'active intelligent, inséré dans la guerre d'Algérie.

En scènes et en termes parfois bouleversants, « La Grotte » témoigne pour ceux qui, sans se cacher d'aimer le jeu de la guerre et singulièrement de cette guerre-là, ont cru pouvoir, à travers elle, partager avec les Algériens leur révolution, la conduire, la guider et en faire une victoire de la France sur les Français.

Une subite jeunesse

Dans le récit de Georges Buis, ces hommes se nomment Enrico, 53 ans, chef d'escadron, et Valère, 30 ans, capitaine, son adjoint opérationnel.

En face d'eux, le célèbre chef de la Région Deux, Rostom Moustache, symbole de la rébellion combattante, et son adjoint, Tahar Marseillaise.

Entre le chef français et le chef rebelle, l'enjeu : la population silencieuse, enkystée dans les hautes montagnes de l'Ouest constantinois, où l'affrontement a lieu.

Qui est Enrico ? « *Une vieille bête de chef d'escadron de hussards qui, par miracle, se trouvait sur la voie de comprendre cette population, de comprendre ce siècle où nous sommes arrivés au bout de quatre mille ans, ce siècle où les misérables s'aperçoivent de leurs soufrances.* »

« *Raté, fini, vieilli, usé, une subite jeunesse l'habitait qui était celle d'un cœur libre.* »

Parlant de lui, le commandant Enrico dit au capitaine Valère :

« *Si j'avais, une fois, une seule dans ma carrière, trouvé un patron qui m'ait obligé à une certaine rigueur à l'égard de moi-même, j'aurais fait autre chose que collectionner des femmes et monter en courses ou en concours.* »

Et il s'efforce d'être pour Valère ce « patron », de s'imposer et de lui imposer, dans l'action où ils se trouvent ensemble engagés, cette rigueur sans laquelle l'action n'est qu'agitation.

Certes, il est rude d'être un officier inquiet. Mais qu'est-ce qu'un homme sans inquiétude ? La réponse de l'auteur vient au détour d'une phrase : « *Sa remarque pudique confirmait Enrico dans le sentiment non négligeable qu'il y avait au P.C. au moins deux inquiets. Enrico croyait en connaître un troisième. « Une bonne, très bonne mesure, songeait-il, une très forte proportion.* »

Que veut Enrico ? Rien de simple, alors que rien ne devrait être plus simple que la guerre ; rien d'aisément exprimé. C'est en entremêlant, tout au long de son livre, le récit de deux actions menées simultanément, l'une corollaire de l'autre, que le colonel Buis parvient à faire prendre conscience au lecteur de la complexité des buts poursuivis en Algérie. Et de sa propre pensée.

« La Grotte » commence bien, sur un épisode vivement mené. Une patrouille fouinant dans la montagne attaque par surprise une ferme suspecte, après avoir alerté par radio l'équipage d'une automitrailleuse dont le canon de tourelle vient fouiller la bâtisse à bout portant.

Récolte : deux rebelles morts et un vivant parce que, à la première rafale, il s'est mêlé aux paysans dans la cache de la ferme.

Plein tarif

Remis à l'officier de renseignements, l'homme s'effondre. Il a dans son portefeuille un ordre de mission signé par Rostom Moustache. Il finit par reconnaître qu'il a vu Moustache à son P.C., la veille. Le repaire du célèbre chef de la région, dite Région Deux, est donc tout près. Il ne reste plus qu'à obliger l'homme à y conduire les Français.

L'escadron marche, dans la nuit, pendant neuf heures, aveuglé par la neige qui tombe en bourrasques. Mains liées derrière le dos, l'homme est tenu à la ficelle. Une corde passée en nœud coulant autour de son cou le relie à celui qui marche en tête.

Mais lorsqu'ils atteignent la grotte, le capitaine qui commande l'escadron comprend qu'il a été joué. L'homme les a conduits à une cache secondaire, une infirmerie souterraine, non à la grotte de commandement.

Tremblant de rage, le capitaine empoigne l'homme : « *C'est la grotte P.C. que je veux et je l'aurai. Si tu tiens à ta peau, tu vas nous y conduire, et tout de suite, tu m'entends ?* »

Ils sont au bord de la falaise.

L'homme hurle : « *Non !...* » et il se jette du haut de l'à-pic.

Le brigadier qui le tenait du bout de la ficelle n'a que le temps d'ouvrir la main.

Ce n'est que l'un des échecs, l'une des déceptions que le commandant Enrico aura à avaler dans sa poursuite exaspérée de Rostom Moustache.

Pendant des jours et des jours, des semaines et des mois, brûlés par le soleil ou mordus par la neige, Enrico et ses troupes vont recommencer à sillonner les montagnes à la recherche de LA grotte, celle qui abrite le P.C. de la rébellion.

Pendant de longues pages, Georges Buis va essayer de dire, en même temps que la fatigue des hommes, le charme rude de cette guerre à l'ancienne où réapparaît l'antique instinct de la chasse, et la poésie de l'étrange dialogue qui unit, d'un sommet à l'autre des montagnes, les groupes de chasseurs reliés par la toile d'araignée que tisse entre eux la radio.

Il y parvient parfois, pas toujours, par excès de recherche dans l'écriture. (« *Le silence se disimule sous la houle insistante d'un vent musclé...* » « *A cet azur sec, nettoyé par le vent, il ne manquait, pour être totalement le vide et l'immensité, que l'apposition d'un rapace solitaire au plané...* ».)

Et ce n'est pas la faute de l'auteur si, parallèle à la souffrance, à la sueur, au sang et aux larmes, il y a dans le jeu de la guerre un aspect « Tintin » vaguement dérisoire. A croire que le petit garçon est toujours prêt à revivre dans l'homme.

Les noms dont s'affublent les combattants en guise d'indicatifs-radio en deviennent émouvants. Ils ne s'appellent pas Jean, Paul ou Jacques. Non. Mais Diadème Gris, Pyrame Blanc, Soleil Super, Pataquès Vert... Un Officier de Renseignements (O.R.) se nomme, dans leur langage, un Oscar Roméo.

Mais sous le romantisme et l'enfantillage apparaît ce que les récits de guerre comportent si rarement : une tentative sincère, parfois déchirante, d'appréhender la réalité et le sens du combat.

De cette lutte entre l'Armée, déployée et nombreuse, et le rebelle insaisissable, paysans et villageois sont depuis quatre ans les spectateurs, parfois les complices. Il ne s'agit pas de savoir s'ils préfèrent les Français ou les leurs. Les paysans vivent dans l'ordre rebelle.

Un jour, peut-être, se dit Enrico, si tous les Rostom Moustache sont pris au terrier, écrasés, éliminés, s'ils sont tous venus s'empaler sur cet increvable taureau aux mille cornes qu'est l'Armée dans l'arène — et cela doit arriver à condition « *de payer plein tarif d'imagination, de fatigue et de sang* » — les paysans des montagnes consentiront à prendre en main leur propre destin, leur propre avenir. Et si l'Armée a su, entre temps, leur inspirer confiance, ils consentiront peut-être à penser leur destin et leur avenir en symbiose avec la France.

C'est du moins la perspective à laquelle Enrico se raccroche, tout en sachant que, autant qu'on écrase de rebelles, « *les vocations n'en seront pas taries* », et que c'est là « *le grand problème* ». Mais ce problème-là, dans l'immédiat, n'est pas le sien.

Un sport de luxe

Le sien est circonscrit à son secteur et, déjà, il apparaît immense à travers les réflexions, les digressions d'Enrico, ses échanges avec le toubib et avec Valère : traquer les rebelles, triompher de Rostom Moustache, et ne pas traquer, ne pas tuer, ne pas triompher de ceux qui aident les rebelles. Les affranchir de la peur, au contraire.

Heureux les officiers qui ne réfléchissent pas. Car quoi de plus beau que la guerre, pour un homme ? Enrico a le courage de le dire et le lecteur, s'il est sincère, ressent lui aussi l'excitation assez abominable que communique le récit de Georges Buis, sitôt que la grotte, la fameuse grotte, est enfin repérée.

« *Nous sommes des veinards ; la guerre est un sport de luxe*, s'écrie Enrico. *C'est pourquoi les deux cents types qui sont là dans les veines de la terre et du rocher, qui vont mourir, sont des camarades... Pas des amis : des copains... Comme on a des copains de bringue. Passé les premières justifications idéologiques, ils sont sous les armes pour le plaisir ou par habitude, comme nous.* »

Et lorsque, dans l'hélicoptère qui l'emporte de P.C. en P.C., Enrico comprend qu'il va enfin posséder la montagne, la pénétrer par cette grotte, une chaleur l'envahit « *qui le dégoûte un peu. Encore qu'elle lui apparût comme aussi justifiée, sinon plus, que toute autre, il croyait assez peu à la finalité de son activité guerrière. Son succès éventuel, il avait espéré le contempler d'un œil professionnel, avec intérêt, certes, mais comme le succès d'un autre. Les coups de bélier de son sang attestaient qu'il n'avait vécu tout le printemps et tout l'été que dans la préparation de ces heures de joie louche, et cela jusque dans le faux détachement d'un comportement et d'un propos volontiers paradoxaux.* »

La découverte de la grotte est due au hasard. Des « tringlots », planqués derrière leur camion tombé en panne, entendent un bruit et tirent au jugé, dans la nuit. Ils descendent l'agent de liaison de Rostom Moustache, auquel on a tendu en vain, depuis un an, plus de cent embuscades. Celui-ci porte sur lui une convocation du Grand Chef à

(1) Edition Julliard. 317 pages.

(J. François)

L'ATTAQUE D'UN DJEBEL PAR DES PARACHUTISTES DU 1[er] R.E.P.
« Tu vois, ce n'était pas le voyage au bout de la... »

« la crème de la rébellion », les chefs politiques et militaires des Régions Deux, Trois et Cinq.

Enrico demande et obtient qu'une unité de paras vienne donner un coup de main. Il simule, pendant quatre jours, de vastes opérations destinées à donner le change aux centaines d'yeux qui guettent pour le compte des rebelles. Puis, une nuit, les paras repartent, bruyamment, et gagnent une zone d'embarquement d'où les hélicoptères les ramèneront droit sur la montagne, s'il y a lieu.

Le terrier

A l'aube, un observateur aérien prend l'air discrètement et transmet très vite par radio au P.C. d'Enrico ce que celui-ci espérait. Près d'un sommet, il a repéré un élément rebelle anormalement armé pour un simple poste de guet. Les rebelles ont tiré à la mitrailleuse sur le petit avion et l'ont raté.

Ordre est donné de *« les traiter à la bombe »*, tandis que, émergeant des brouillards nocturnes, les hélicoptères déversent leur cargaison d'hommes peints.

La rencontre entre les paras et les rebelles est dure, très dure.

La veille, Enrico a eu des difficultés avec ses officiers, à propos des paras.

« Que vous les aimiez ou non, a-t-il dit, *je m'en fous. Tels quels, ils font mon affaire. D'autre part, il n'y a pas trente-six catégories de combattants. Il y en a deux. Il y a la frange infime qui va vraiment à l'assaut et les autres. Les paras vont à l'assaut. Pour moi, ça suffit, quand le problème est de donner l'assaut aux réguliers rebelles. »*

Lorsque, après huit heures de combat, les hommes bariolés sont relevés, ils en ont *« magistralement fini avec le corps-à-corps »* et ils laissent 127 rebelles morts sur le terrain, devant leur terrier.

Cependant, loin d'être finie, l'histoire commence. Car ce terrier, que signale seulement un trou dans le mur de pierre, c'est LA grotte. Et Enrico obtient du P.C. divisionnaire qu'on lui laisse le soin de la réduire. La moitié de l'état-major de la rébellion s'y trouve.

De salle en salle, de couloir en couloir, les hommes d'Enrico et de Valère vont s'enfoncer lentement dans la grotte, qui s'étire sur plusieurs kilomètres, accueillis par des giclées de mitrailleuse, s'insinuant par des giclées d'explosifs.

La grotte a une légende, que rapportent les premiers rebelles faits prisonniers : tout au fond, dans la dernière salle, il y aurait une source... une source qui ne tarirait jamais. Mais la grotte ne se terminerait pas en cul-de-sac : en marchant quarante heures sous la montagne, on peut en déboucher, à 25 kilomètres du point de départ, de l'autre côté d'une rivière.

« Propagande bien faite des rebelles », déclare Valère. Propagande qui achève de donner à la grotte un aspect magique.

Enrico est moins affirmatif.

Dans l'immédiat, la tâche du commandant est double. Poursuivre les opérations à l'intérieur de la grotte pour parvenir jusqu'au chef, Rostom Moustache, et son adjoint, Tahar Marseillaise, et s'en saisir. C'est la tâche meurtrière, mais simple, évidente.

Par l'effet que produit la démystification de la grotte sur les villageois montagnards, réussir enfin à s'intercaler de façon efficace, durable, entre la rébellion et les villages. C'est la tâche difficile, exaltante au second degré, peut-être insensée.

L'opération Grotte ne sera un succès authentique que si elle modifie le comportement de la population. C'est donc sur elle qu'il faut agir, vite, pendant que les rebelles lui apparaissent disqualifiés et impuissants.

Comment s'y prendre ? Regrouper ? Implanter un escadron dans les villages ? Enrico et Valère ne veulent pas *« remettre les pas dans les pas du passé et se retrouver dans la même impasse. Protéger les villageois, c'est les inciter à prendre une mentalité de réfugiés. Les réfugiés, ça agite des pancartes de bienvenue et ça pousse des youyous quand les bonzes passent en coup de vent, mais c'est un leurre. C'est un poids aussi, parce que c'est un bluff. »*

Point de vue hérétique, Enrico et Valère le savent. Mais le point de vue orthodoxe, ils n'y croient pas.

Pratiquement ? *« Déclencher le processus puis, ensuite, le regarder se dérouler... honnêtement possible. Déclencher, c'est éliminer le maximum d'hommes en armes. Ceux-là servent un extrémisme qui nous exclut. Ils doivent mourir. »*

Quatre noms

Découvrir ensuite les responsables politiques, car ce sont les porte-parole naturels de la population. Des intercesseurs nécessaires.

Décision d'Enrico : laisser les villages intacts, mais démasquer leur chef politique responsable, le vrai. Non par la violence, inefficace, mais par la ruse. Avec l'affaire de la grotte, le responsable a certainement été convoqué en haut lieu. Il ira aux ordres... cette nuit... demain. C'est sur lui qu'il faut mettre la main, en lui tendant une embuscade.

Le sous-lieutenant de Verteuil est chargé de cette difficile mission. Ce n'est pas n'importe qui, Verteuil. En un an d'Algérie, ce jeune cavalier frais émoulu de Saint-Cyr et de Saumur, remontant toute la généalogie familiale, s'est retrouvé chef de bande. Déguisé en fellagha, connu de toute la montagne, c'est à lui et à lui seul que quelques très rares rebelles de valeur se sont ralliés.

Avec dix hommes de sa bande, il tombe silencieusement, la nuit, sur la ferme d'un passeur, une ferme isolée qui sert aussi de boîte aux lettres aux rebelles. Jouant eux-mêmes les rebelles, les hommes de Verteuil ont arraché au passeur le nom du délégué zonal. Au délégué, ils arrachent le nom du responsable politique — le vieux Varzani — puis les deux itinéraires que celui-ci peut emprunter.

Et ils se mettent en embuscade. Au bout de trente-six heures, le vieux Varzani tombe dans leurs filets.

Touché à mort, le Vieux veut parler à Verteuil. Il est à terre, couché sur sa blessure et, même ainsi, Verteuil trouve qu' *« il a de la gueule, Nahda Varzani »*.

Pour entendre ce qu'il a à lui dire, le jeune Saint-Cyrien s'allonge à côté du vieux rebelle qui halète :

« Tu es mon fils... Tu es courageux... tu ne tues que les gens qui font la guerre... vraiment la guerre... Tu ne méprises personne... c'est bien... Je vais mourir... je meurs pour mon pays... pour l'indépendance... c'est bien. Ce qui n'est pas bien c'est de mourir comme ça... avant d'avoir le choix... Où étiez-vous depuis quatre ans... jusqu'à l'autre jour ?... Ma ville, c'est Paris... J'y ai vécu vingt-sept ans... Je travaillais chez un horloger... J'avais une vraie chambre... J'habitais le XIV[e]... C'est bien, le métro... »

La mort du vieux Varzani, telle que Verteuil la rapporte au commandant Enrico, est l'un des meilleurs passages du livre de Georges Buis. Que murmure-t-il encore, le Vieux ? Il livre quatre noms, ceux des quatre hommes qui composent avec lui le comité politique du village.

« Maintenant que je n'y serai plus, dit-il, le village les trahirait... et ils mourraient... Arrête-les... mets-les en sécurité... fais-leur grâce... ce sont des frères... Que leur vie soit sauve s'il plaît à Dieu ! »

Oui. Il remet au Français respecté *« parce qu'il ne méprise personne »* le soin d'épargner les vies que d'autres Français prendront si le village trahit.

Un bel hommage. Et on comprend que Georges Buis ait voulu livrer et se délivrer d'un récit qui contient cette péripétie.

Parallèlement à l'opération Verteuil, et tandis que la sanglante pénétration de la grotte se poursuit, amoncelant les cadavres, Enrico a réuni les mâles de quatre villages.

Un officier lui a signalé par radio que ceux-ci voudraient obtenir l'autorisation de récupérer les morts des derniers accrochages, pour les enterrer.

« Ils sont culottés, ces gaillards ! déclare ce brave. Bien sûr, j'ai dit : non. Les machabs, ça doit rester sur le terrain. Mais je tenais à vous rendre compte. »

Aux mâles accroupis devant l'école, que va dire Enrico ? Qu'il n'est pas venu pour leur faire des discours. Qu'il veut seulement leur serrer la main et, ensuite, parler à quatre ou cinq d'entre eux, mais pas ici, tranquillement, comme à la maison.

Des politiques

Le ton est bon. Les poignées de mains sont chaleureuses. Mais Enrico sait qu'il ne s'agit là que d'un point de départ. De l'assemblée, lentement, six hommes se dégagent et suivent le commandant.

On s'assied autour d'une table, on boit le café, on fait assaut de politesse.

« Pauvres gens, se dit Enrico décidément hérétique, pauvres gens — désespérés sans doute — que ceux qui, ne pouvant mordre sur ces paysans depuis des années que durait la révolte, feignaient de ne voir en eux qu'une masse politiquement inculte, à la remorque innocente et terrorisée d'une poignée de meneurs !

« La réalité quotidienne, assénée depuis quatre ans, se situait exactement à l'opposé. Ces paysans constitueraient peut-être, dans dix ans, dans vingt ans, une société économique dépolitisée, maniable, à prendre et à encadrer. Pour l'instant, ils étaient des politiques, même s'ils n'étaient pas politisés. »

Enrico demande où est Varzani. On lui répond : *« Il est malade, il ne faut pas lui en vouloir, au vieux, d'être couché à son âge. » « Bien sûr, bien sûr »*, répond Enrico.

Quant à l'affaire de l'enterrement des morts, c'est une chose qu'il faut organiser ensemble. Ils iront les chercher et pourront les ensevelir. Mais pourquoi prendre des risques bêtes ? Que l'aviation se trompe, par exemple, si elle les voit... Alors il va les faire protéger par un élément de la troupe équipé en radio. Et, comme ça, ils ne seront pas exposés non plus à l'autre danger. Ils auront l'air d'être de corvée.

Les yeux de ses interlocuteurs pétillent d'approbation devant cette façon de mener le débat.

Dans l'hélicoptère qui le ramène à son P.C., Enrico se laisse envahir par un engourdissement heureux. Il est au bord de l'accomplissement, sur la bonne voie.

Le colonel Barteule, qui l'attend au P.C., remet en une question les choses en place :

« Et les populations, demande-t-il, *vous avez commencé à les regrouper ? »*

Une question qui retarde au moins d'un an. Enrico répond : *« Non »*, tente d'exposer sa méthode. Très vite, le colonel l'arrête. Il a reconnu l'ennemi.

→

→

« C'est à cause de gens comme vous qu'on n'avance pas ! Vous m'entendez ? Les gens doivent être « pour » ou « contre ». S'ils savent que nous tenons fermement à cette catégorisation, ils seront « pour ». Il n'y a qu'une méthode : séparer le bon grain de l'ivraie. »

Alors Enrico renonce à répondre. *« Insensiblement, muscle après muscle, il se mettait au garde-à-vous, ce qui est la meilleure défense. Il se disait qu'il ne fallait pas entrer dans la discussion mais essayer, sans heurter et sans mentir, de conserver le droit de continuer son expérience : placer les gens en posture de goûter — donc de pratiquer — une certaine liberté... »*

Il sait qu'il est à contre-courant. Il a lu, quinze jours plus tôt, dans un grand quotidien d'Alger, un article *« consacré à un pacificateur à la mode »*.

Il dit : *« Oui, mon colonel... Je ne sais pas, mon colonel... »*

Et lorsque l'hélicoptère du visiteur décolle, c'est pour Enrico un plaisir aigu que de se mettre au strict garde-à-vous, en plein ciel, et de saluer, longuement, main au képi, doigts réglementairement joints, le tapage qui s'envole.

On en est au troisième jour d'investissement de la grotte. Au douzième jour, le maire d'un gros village, connu sous le sobriquet de Yahya Lacanne, parce qu'il ne se sépare jamais de sa canne, cherche le contact avec le commandant Enrico.

Les deux hommes se rencontrent. Après de subtils détours, il apparaît dans les propos de Lacanne que les villageois des falaises l'ont dépêché auprès d'Enrico *« pour acquérir la certitude de recevoir des armes aussitôt qu'ils en feraient la demande »*.

Enrico acquiesce.

« Si Dieu le veut, marmotte Yahya Lacanne, ce soir ils monteront la garde avec tes fusils. »

Alors Enrico suggère :

« Je peux me poser chez eux dans une heure. Mais moi, je n'ai rien à leur proposer. Comment sauront-ils que je suis d'accord ?

— Tu n'a qu'à arriver avec ma canne. Il y a longtemps que je voulais te l'offrir. »

Et des mains du vieux paysan boucané, Enrico reçoit la clé de la montagne.

La fin de l'histoire ? Hélas ! hélas ! hélas !

D'abord, il y a la conclusion du roman d'aventures, celui de la grotte elle-même.

Un mur

Au dix-septième jour, il y a *« du bilan »*. 319 rebelles hors de combat, 230 armes, 5 mitrailleuses, 11 fusils-mitrailleurs récupérés dans des actions de plus en plus sanglantes, pénibles, inhumaines, menées au son des haut-parleurs qui dévident leur litanie à l'intention des rebelles :

« Frère, reviens... Tu vas mourir pour rien... Nous irons jusqu'au fond, jusqu'à la source... Viens au jour, à la pluie dans les sillons... Reviens, frère, semer l'orge et le blé noir... Reviens... Tu descendras vers la ville sur ta mule avec ta femme en croupe au milieu des paniers... Reviens ou tu vas mourir... »

Mais c'est à travers des charniers que les hommes d'Enrico, épuisés, hagards, poursuivent leur avance. Et les prisonniers affirment que, depuis sept ou huit jours, Rostom Moustache a coupé tout contact avec eux, qu'il s'est réfugié avec une garde de six hommes dans la salle du fond où coule la source, qu'il a fait abattre ceux qui voulaient l'y rejoindre. Tahar Marseillaise est-il av[illegible] ? Les prisonniers l'ignorent.

« Et le plus indifférent des deuxième classe sait que c'est son élémentaire devoir que d'abattre ces deux adversaires. Rostom, seul dans la rébellion, pouvait prendre le risque de se permettre un adjoint de la classe de Tahar. Tout serait à recommencer si, le patron tué, un tel héritier pouvait encore courir la broussaille. »

Seulement, au dix-septième jour, l'équipe de pointe, conduite par le capitaine Valère, tombe sur un mur, un mur de maçon, à peine sec, mais qui tient ferme.

Rostom Moustache a-t-il voulu protéger une issue inconnue de la grotte ? S'est-il emmuré, *« lui qui n'est pas homme à se laisser cueillir au piège, vivant ou mort »* ?

Il n'y a qu'une solution : l'explosif. Six heures de travail, le charges, de bourrages. Puis l'explosif rugit. Enrico et Valère se précipitent. Le mur s'est écroulé, le couloir est éboulé sur cinquante mètres, mais un bloc énorme en bouche l'issue. Cette fois, c'est fini. Ils n'iront pas plus loin. La montagne s'est définitivement refermée.

La légende

« Sans doute, en ce moment, Moustache, Marseillaise et leurs hommes mouraient doucement de folie et de faim, asphyxiés par l'oxyde de carbone, par la fumée, dans le noir, au bord de la source. A moins, songeait Enrico, à moins qu'en ce moment même, Moustache ne surgisse précautionneusement d'un buisson, dans l'autre vallée, comme le voudrait la légende. »

Il n'y a plus qu'à démonter l'opération, à partir.

Tenant la canne de Vahya, Enrico, marchant en tête d'une chenille d'hommes, traverse un village. Les gens y sont naturels. Les mâles disent *« des bonjours sans bassesse »*. Les femmes ne se cachent pas. Les gosses courent dans les jambes de la troupe.

« On eût dit d'un village heureux. Il fallait la surprenante solidarité qui liait secrètement dans une humiliation de même nature l'armée à la population pour qu'Enrico sentît qu'une mince feuille d'isolant séparait l'image de la réalité. Car, appartenir, en dépit des apparences, à cette catégorie de gens à l'égard de qui les possédants, les technocrates, les malins, pratiquent un même paternalisme hypocrite, crée des sensibilités étrangement voisines. Mais si ce réflexe fondamental et affectif était un bon point de départ pour se comprendre, il n'offrait malheureusement aucune possibilité d'accord politique. »

Tout de même... Apparemment, en tout cas, il y a quelque chose de changé et, dans le cadre étroit où il peut agir, Enrico continuera. Il a *« frôlé l'accomplissement »*.

Maintenant, il va dormir, dormir et se réveiller prêt à repartir, à mieux empoigner, à mieux comprendre.

Recru de fatigue au bout d'un long parcours, Enrico descend de sa jeep, traverse la cour pavée de la caserne, entre dans le bureau où son chef d'état-major l'attend. Pour lui communiquer une nouvelle. Enrico est muté. Il a trois semaines pour rejoindre l'Ecole de cavalerie. Berteule, le colonel visiteur, n'a pas été long à *« avoir sa peau »*.

Parce que, théoriquement, « La Grotte » est un récit fictif, Georges Buis lui a donné une conclusion romanesque.

Quelques jours avant de s'embarquer pour rejoindre sa nouvelle affectation, Enrico, réfléchissant à son destin, promène une dernière fois, en un matin ensoleillé, Gama, son cheval gris.

Soudain, devant un couloir ombreux, Gama s'arrête.

« Allons, mon beau gris, dit à haute voix Enrico, je sais bien que les chevaux n'aiment pas ça... mais toi? Nous y sommes passés dix fois, ici... Allons, viens. »

Gama n'avance pas. Alors, pendant trois quarts d'heure, Enrico « travaille » minutieusement son cheval qui, entre la jambe et la main du cavalier, se ramasse de minute en minute, comme un ressort.

Quand Enrico le remet sur la route, le pur-sang, en pleine impulsion, s'engouffre sans hésiter dans le couloir de verdure.

Penché sur l'encolure de Gama, Enrico lui parle, doucement :

« Tu vois, mon gris, ce n'était pas le voyage au bout de la... »

Mais il ne finira jamais sa phrase. Arraché de sa selle par une rafale de mitrailleuse, il tombe sur la terre rouge. Mort. Tué par Tahar Marseillaise.

Une feinte

Ainsi se termine « La Grotte », ou plutôt l'action extérieure du livre, le scénario. Par une mort dérisoire. Faut-il croire que, dans l'esprit de l'auteur, cette mort a valeur de symbole et qu'en elle s'incarne l'échec total d'Enrico ? Au-delà d'Enrico, l'échec de tous les officiers qui pourchassent les Tahar Marseillaise, les murent dans une grotte et les retrouvent, toujours vivants, sur leur route ?

Ce serait, sans doute, gauchir la pensée de Georges Buis, dont les contradictions, pour gênantes qu'elles soient lorsqu'on veut tenter l'analyse de ses thèses, sont gage de sincérité et reflètent mieux qu'une ferme doctrine l'incertaine et douloureuse démarche de ceux qui ont tant voulu garder à la France, non l'Algérie, mais les Algériens.

La véritable fin de ce cruel récit, on craint de la trouver quelques pages plus haut, dans les propos qu'échangent, après les opérations, Enrico et le Toubib.

Enrico s'interroge sur la valeur du gestes qu'ont fait les villageois qui lui ont demandé des armes.

« Prendre les armes contre les rebelles, c'est une option et ça suffit », déclare un officier.

« Erreur, dit Enrico. *Neuf fois sur dix, ce n'est pas une option, c'est une parade momentanée, plus souvent encore une feinte. Ce qui compte, c'est que ces hommes aient pris les armes pour s'affirmer, eux. »*

Le Toubib lui reproche alors de compliquer les choses qui lui apparaissent, à lui, bien plus simples.

« Nous vivons, dit-il, *le temps des technocrates et des flics. Il n'y a plus d'opinion publique. La masse se dégrade en troupeau qui ne demande qu'à être commandé... »*

Enrico proteste. Il connaît le topo par cœur et le trouve scandaleux.

« Vous finirez par y croire, dit-il, *un jour, par désespoir... par mépris.*

— Je constate que nous allons irrémédiablement vers le régime politique correspondant, remarque le Toubib. *En métropole, ça ne se fera pas sans petites secousses. Ici, il peut être directement institué. »*

Mais Enrico refuse de souscrire à ce pronostic :

« Pour la métropole, dit-il, *je ne sais pas ce qui peut se passer, parce que le prolétariat est en mue et qu'il est faible, très faible. Mais ici ? Ici, le prolétariat — la paysannerie — est à la pointe de sa sensibilisation politique... Nous sommes en 91. Il se fout de l'économie, des réformes, des plans, le paysan. Plus que l'intellectuel, que le hakim, il se veut quelque chose parce qu'il n'est rien et qu'il en a pris conscience.*

« Avant, il souffrait, mais dormait. A présent, il souffre et il est réveillé. Alors, vous ne l'arrêterez pas avec des structurations. Par contre, vous pouvez vous mêler au mouvement, l'aider, en être. Mais, pour « en être », car tout est là, il ne faut ni tenter de repartir de zéro, ni conseiller en technicien, ni surtout commettre l'erreur de croire au « brave-type-qui-ne-veut-que-la-paix. »

C'est au tour du Toubib de se déclarer sceptique sur ce topo. Alors Enrico avoue. Lui non plus ne croit pas tellement à ce qu'il vient d'énoncer. *« Parce que*, dit-il, *je crois que c'est dépassé. La révolution dans le Maghreb est secrète et silencieuse ; elle n'a pas eu la possibilité d'afficher ses étapes. Cela veut dire que la révolution politique — dont nous devions être — est peut-être déjà réalisée sans nous. »*

Et il a cette phrase terrible :

« Notre conversation, c'est de la paléontologie. »

Oui, elle est là, la vraie fin du récit de Georges Buis. Pathétique comme le sont tous les officiers intellectuellement honnêtes qui ont voulu que, pour une fois, une guerre construise au lieu qu'implacablement elle détruise, elle détruise encore, elle continue de détruire.

THOMAS LENOIR.

UN HOMME A CONTRE-JOUR

par Roger STÉPHANE

VENDREDI, dans la foulée des événements et de l'émotion qu'ils avaient suscitée, Pierre Lazareff nous a montré comment on peut se servir de la télévision pour informer. Je ne sais si les séquences sur Brasilia ou sur le pèlerinage à La Mecque ou sur les pilotes d'essai ou sur la fanfare de Minneapolis étaient bonnes. Je ne le sais plus, car je ne suis resté *impressionné*, au sens photographique du terme, que par les extraordinaires documents algériens.

Ce fut d'abord la retransmission, sans image, de la radio d'Alger au crépuscule de la rébellion. Puis, les Algérois tels qu'ils se filmèrent eux-mêmes à l'apogée de cette rébellion. Aussitôt après, ces mêmes Algérois tels que leur échec les laisse, désemparés, prostrés, accablés.

Les Algérois : un homme incarne parfois une communauté. Je doute que jamais les Français d'Algérie puissent avoir un porte-parole plus émouvant que ce médecin filmé à contre-jour pour éviter toute identification (il y a un an, c'étaient les Musulmans nationalistes et les Français libéraux que l'on filmait à contre-jour...). Aujourd'hui, c'est un partisan modéré de « l'Algérie française » qui se dissimule pour dire, sans haine mais non sans passion, sa douleur et son étonnement : *« Ce que je reproche le plus au gouvernement au pouvoir, c'est d'être arrivé un jour en leur disant — c'était le 13 Mai — « Je vous ai compris ». Que voulez-vous que soit l'interprétation des gens qui étaient là ! « Je vous ai compris » : ils se sont donc dit : ça y est, on reste en France »*. Ce médecin reconnaît que l'opinion métropolitaine, influencée par le pouvoir, a évolué. Pourquoi le

LE DOCTEUR X..., D'ALGER.
« Pourquoi avoir dit : « Je vous ai compris ! »

pouvoir n'a-t-il pas orienté l'information en Algérie ?

Ensuite, ce furent des officiers : le colonel Fonde — Jouvet embarrassé comprenant mal son rôle — qui, lors du procès des barricades avait ménagé les accusés, se justifie presque de ne pas s'être joint aux rebelles : d'abord il professe une certaine conception loyaliste de l'armée ; ensuite, l'entreprise lui paraissait vouée à l'échec. Doit-on en conclure que s'il avait été moins clairvoyant, il eût été aussi moins loyal ? Il se dérobe quand on lui demande s'il aurait éventuellement fait usage de ses armes. Un Français ne tire pas volontiers sur ses compatriotes, dit-il en substance. Ainsi reconnaît-il, sans le vouloir peut-être, que les Musulmans ne sont pas ses compatriotes.

Deux officiers du bled nous confieront leur légère hésitation : avant de se décider à être loyaux ils consultèrent leurs subordonnés. Les soldats du contingent interrogés furent parfaits : l'un assura qu'il ne s'était posé aucune question, et qu'il fut bien heureux d'apprendre que de Gaulle était *derrière* eux. Un autre raconta qu'il avait écouté le discours du Président de la République au milieu des parachutistes. L'interviewer lui demanda ce qu'ils en dirent : « Je ne sais pas, répondit le soldat Martin, ils parlaient allemand ».

R. S.

La semaine prochaine :

RÉFLEXIONS SUR « LES FRANÇAIS D'ALGÉRIE »

par Germaine TILLION

Une grande enquête de GEORGES DE CAUNES

LES COULISSES DE LA T.V.

QU'EST - CE que la TV ? Qu'apporte - t - elle ? Pourrait-elle être meilleure ? Si elle ne l'est pas, de qui est-ce la faute ? de ceux qui la font ? la dirigent ? la censurent ? ou — pourquoi pas — du téléspectateur qui ne sait pas utiliser ce qu'on lui offre ?

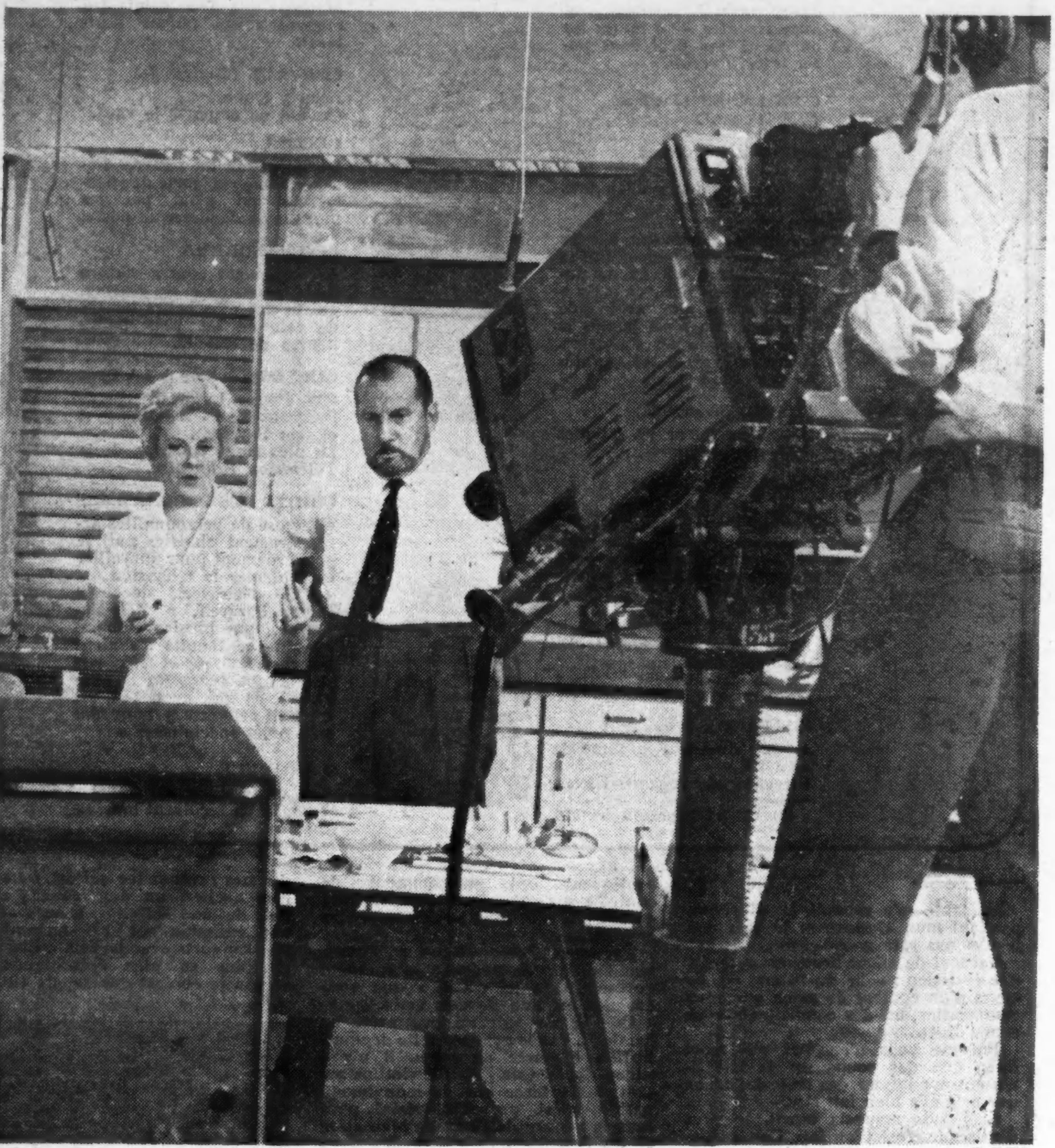
Georges de Caunes et Christian Plume, deux vieux routiers de la T.V., rompus à ses méthodes, ses difficultés, ses besoins, ses secrets privés, et qui ont aujourd'hui quitté la télévision, n'ont pas hésité longtemps pour trouver la formule qui leur permettrait de tout dire : comme le téléspectateur, écrire des lettres !

Durant plusieurs semaines, Christian Plume et Georges de Caunes échangent pour de bon — « On mettait les lettres à la poste, ou même on se les portait pour aller plus vite » — une correspondance empressée et galopante où, sous l'apparence de la blague et de la bonne humeur, tous les problèmes, tous les personnages et tous les programmes de la T.V. sont successivement, et sérieusement, passés en revue.

Toutes les émissions et tous les épisodes dont il est parlé dans « Les Coulisses de la Télévision » (1) ont réellement eu lieu.

« L'Express » publie ici en exclusivité cet instructif échange de correspondance.

(1) A paraître aux Editions Plon, le 20 mai. Cf. « L'Express », n° 516.



CATHERINE LANGEAIS ET RAYMOND OLIVER DEVANT LES CAMÉRAS. (R.T.F.)
Qui déguste les bons petits plats ?

Christian Plume, téléspectateur, à M. le Directeur général de la Télévision :

« Voici comment j'ai découvert MM. Féral et Chabannes ! »

Ce jeudi, 17 mars 1955.

Monsieur le directeur général,

Il pleuvait sur Arles.

J'entrai, au hasard, dans un bar.

Je remarquai que tout le monde, dans la salle, regardait du même côté.

Je fis comme tout le monde.

Et c'est ainsi qu'un jeudi pluvieux, à 12 h. 43, je fis la connaissance de MM. Feral et Chabannes.

Ce fut quasiment le coup de foudre.

Certes, je ne tombai point amoureux de ces deux pittoresques personnages à qui je dois, depuis, tant de minutes exaltantes. C'est en quelque sorte pour l'écrin qui présentait ce jour-là ces deux bijoux, que je conçus sur-le-champ une passion féroce : dans un bar obscur de la sauvage région méditerranéenne, à l'heure sacrée de l'apéritif, un nouveau téléspectateur venait de naître.

Quarante-huit heures plus tard, à 18 h. 30, ma salle à manger possédait un meuble de plus à crédit ; je ne savais néanmoins pas encore que je venais d'introduire chez moi un ennemi implacable qui allait dévorer, par sa lucarne béante et infernale, les plus belles heures de ma vie.

Notez que je ne regrette rien : cet appareil encombrant et coûteux a la vertu de fixer l'usager à la maison, et s'il oblige parfois à manger la soupe froide et le rôti brûlé, je suis certain qu'il nous épargnera (comme dit ma tante Rose avec qui je vis) quinze guerres et trente révolutions.

Mais si, grâce à lui, et en dépit des pannes fréquentes et des images nébuleuses, je peux parfaire ma culture générale pour 40 francs par jour, et — comme dit tante Rose — découvrir le monde de mon fauteuil, je suis aujourd'hui persuadé qu'il s'agit là d'une entreprise de démolition de la nation.

Certes, en matière de télévision, je suis tolérant. Dans les trois premières lettres — restées d'ailleurs sans réponse — j'avais attiré votre haute et aimable attention sur le fait que, regardant l'émission *Lectures pour tous* du jeudi 3 février, je vis avec étonnement paraître le visage dantesque de Luis Mariano venu parler de son dernier ouvrage dénommé *le Tsarévitch*.

Qu'un brailleur de mélopées folkloriques manipulant le français avec autant de primesaut puisse écrire une œuvre de fond sur un sujet slave, restera pour moi l'un des mystères de ce temps.

Je n'avais rien dit (j'avais écrit) non plus lorsque vous me présentâtes, le jeudi 24, une visite dans les égouts de Paris. Vous nous faites répéter souvent que la télévision est une amie : que penseriez-vous d'une amie qui, lors de votre première visite à Paris, vous traînerait de force dans les égouts sous le prétexte de vous les faire visiter ?

« Halte-là ! »

Mais, lorsque, avec votre assentiment, un monsieur comme Georges de Caunes (ou Decaunes, je ne sais) se présente une semaine entière devant nous pour parler des Six Jours de Paris, et passe son temps à faire des mots d'esprit stupides dans le genre « ce coureur en connaît un rayon », je crie : « Halte-là ! ».

Je me tais — enfin — en regardant l'étonnant *Télé-Paris* d'abord parce que Chabannes ne me laisserait pas ouvrir la bouche, et ensuite parce que, nous autres Méridionaux, nous restons muets devant les catastrophes naturelles.

La télévision que vous dirigez en général, est un service public. Vous n'avez pas le droit de nous présenter des spectacles commentés tendancieusement : elle n'est pas un banc d'essai pour individualités facétieuses.

Que ce M. Decaunes (ou de Caunes) se contente de nous donner les précisions indispensables à la compréhension d'une émission et qu'il se dispense du reste. Il n'a qu'à prendre exemple sur M. Nohain, qui, lui, respecte le téléspectateur que je suis.

J'exige de vous une réponse précise.

Si, dans une semaine, je n'en ai pas reçu, je rends mon poste au vendeur (je l'ai pris à l'essai) et consacrerai mon temps libre à relire les Œuvres complètes de Paul Claudel : cela sera pour moi moins instructif, mais au moins, je m'endormirai plus vite.

Croyez, Monsieur le directeur général, à toutes ces considérations distinguées.

Christian PLUME.

Georges de Caunes à Christian Plume :

« Suis - je responsable — aussi — de votre table de nuit ? »

Le 10 mai 1955.

Monsieur,

La direction me transmet votre lettre.

Comme je ne sais plus à qui la transmettre, je vous réponds.

Toutes les considérations sur vos états d'âme à propos de la télévision ont au moins le mérite d'étaler le divorce qu'il y a entre vous — qui essayez de recevoir nos programmes — et nous qui essayons de les faire.

La télévision vous est un prétexte à faire de la littérature : elle nous est justement une occasion de rompre avec toute littérature.

Alors, que voulez-vous que je vous dise ? Je ne me sens absolument pas engagé par le fait que vous ayez chez vous un meuble nouveau. Suis-je responsable aussi de votre table de nuit ?

En ce qui concerne ma modeste personne, sachez que je ne vous suis pas dans vos critiques : je vous précède.

Lorsqu'on doit commenter plusieurs heures par jour une course comme celle des Six Jours Cyclistes, on est bien excusable de commettre quelques mots stupides.

Je vous signale, néanmoins, que je refuse la paternité de « ce coureur en connaît un rayon » qui remonte à l'invention de la draisienne.

Je revendique, en revanche, l'irrévérencieuse réflexion dont le commissaire Brunel — qui en fit les frais — eut le bon goût de ne pas se fâcher : « Les mots ont dépassé votre pensée : ils n'ont pas eu grand mal. »

Puis-je espérer de votre part, à l'avenir, semblable indulgence ?

Georges DE CAUNES.

Christian Plume à Georges de Caunes :

« Le catch, c'est du chiqué... »

Arles, le 14 mai 1955.

Cher Monsieur de Caunes (ou Decaunes),

Je ne vous cacherai pas plus longtemps la surprise que j'éprouvai en recevant votre lettre ; rentrant de voyage (je suis représentant en savonnettes), je l'ai trouvée sous ma serviette de table.

LA PETITE T.V. ILLUSTRÉE :

Georges de Caunes propose, par ordre alphabétique (1), des réponses — pertinentes et impertinentes — à toutes les questions que peut vous poser le petit écran.

CHABANNES (Jacques)
[Voir Feral].

CHAINE (Deuxième)
La seule façon de récupérer les téléspectateurs déchaînés par la première.
Mal nécessaire.
Longtemps combattue par les trusts de presse menacés dans leurs contrats vitaux de publicité, a été « prise en main » par ceux-ci, en vertu de l'adage qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Mettra en valeur les qualités de la première.

CHAINE (Troisième)
Mettra en valeur les qualités des deux premières.

CHANCEL (Jacques)
[Aut. 59-10]
Critique de télévision à « Paris-Jour ». Passa — sans réussir — une « audition » pour devenir présentateur à la télévision.

CHAPATTE (Robert)
Ancien champion cycliste devenu commentateur sportif.
Est obligatoirement partisan d'une deuxième chaîne.

CHAVANON (Christian)
Ancien directeur général de la R.T.F.
Directeur de l'agence Havas.

(1) Cf. « L'Express » n° 516.

A montré à la R.T.F. que le sens de l'humour n'était pas incompatible avec celui des responsabilités (même limitées).

CHEVAUX (Courses de)
Léon y trône.
(Autant en emporte le van).

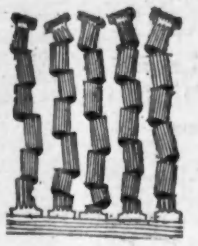
CINEMA
La télévision du pauvre. Réservé à une catégorie de spectateurs qui n'ont pas les moyens de s'acheter un poste.

CINEPANORAMA
Accouplement contre nature de la télévision et du cinéma, qui fit des plus belles heures de celui-ci, les plus belles heures de celle-là.

CINQ COLONNES A LA UNE
(De Pierre Lazareff, Pierre Desgraupes, Pierre Dumayet et Igor Barrère).
La plus riche émission de la *Télévision Française.*

COMITE DES PROGRAMMES
Composé de personnalités arbitrairement choisies par le gouvernement pour surveiller et contrôler la télévision.
« J'ai découvert, déclarait Pierre Lazareff, à *Télé-Magazine,* que plusieurs membres de ce Comité n'avaient pas de téléviseur et ne regardaient que rarement la télévision, ce qui, avouez-le, est un peu renversant pour des personnes spécialisées. »

CONSIGNES
Les cameramen du *Journal Télévisé* en reçoivent tous. La plus pittoresque émana, le 31 mars 1959, du colonel des C.R.S. qui devaient figurer dans une émission :
— Ne filmez mes motards, ordonna l'officier, que du profil gauche, et n'en prenez aucun qui ait les cheveux longs.



COUDERC (Roger)
[Mat. 35-84]
Né le 13 juillet 1918 à Souillac (Lot).
Commentateur sportif et inventeur de l' « Ange blanc ».
Travaille dans le superlatif, mais comme c'est avec l'accent, on le lui pardonne.

COUPLES
Lorsque Sacha Guitry écrivit « les couples d'artistes ont toujours du mal à s'imposer », il ne pensait évidemment pas à la télévision. Les « couples » les plus célèbres (les uns détestables, les autres fort plaisants) du petit écran sont Jacques Chabannes et Luce Feyrer, Jean Bardin et Bernard Hubrenne, Philippe Ducrest et Evelyne Eiffel, Pierre Sabbagh et Catherine Langeais, Jean Nohain et André Leclerc, Robert Rocca et Jacques Grello, Pierre Dumayet et Pierre Desgraupes, François Chalais et Frédéric Rossif, Pierre Bellemare et Jean-Paul Rouland, François Chatel et Jacqueline Monsigny, Y. Audouard et Parinaud, Georges Folgoas et le R.P. Pichard, etc.

COUT DES EMISSIONS
La publication chaque année

→

Ma tante m'a raconté la télévision pendant mon absence et je vois que je n'ai pas raté grand-chose.

J'ai tout de même beaucoup regretté une émission : celle du 10 mai où, au cours d'un combat de catch que vous commentiez, un des combattants vous a mis K.-O.

Puisque vous n'en êtes pas mort (bien que des coups sur la tête finissent par laisser des traces) j'avoue que cela m'a bien fait rire.

Si j'avais mauvais esprit, je vous dirais que c'est bien fait. Car, reconnaissez-le, le catch est la chose la plus stupide qu'il peut être donné de voir. D'ailleurs c'est du chiqué.

J'aimerais vous poser une question de la part de ma tante Rose : qui déguste, à la fin de l'émission, les bons petits plats que confectionne avec tant de soin le chef Raymond Oliver ?

Au plaisir de vous lire.

Christian Plume.

Georges de Caunes à Christian Plume : *« Il n'y a pas de spectacle stupide ! »*

15 juin 1955.

Cher Monsieur Plume,

Vous assurez que le catch est « la chose la plus stupide qu'il puisse être donné de voir ». Vous êtes bien indulgent pour le reste. Ou bien vous êtes aveugle.

De toute façon, il n'y a pas de spectacle stupide : il n'y a que des spectateurs stupides. Etes-vous l'esclave de votre poste, de nos programmes, de nos commentaires ? N'avez-vous dans la vie d'autre occupation que la télévision ?

Qu'entendez-vous enfin par : le catch est truqué ? Le cinéma n'est-il pas truqué, le théâtre n'est-il pas truqué, la politique n'est-elle pas truquée, les journaux ne sont-ils pas truqués, les mots que vous dites et les gestes que vous faites ne sont-ils pas truqués ? Le catch, au contraire — et de là vient son succès — vous restitue la simplicité naturelle. C'est un jeu contrôlé par l'intelligence : c'est l'art de ne pas aller trop loin en donnant l'impression qu'on y va. Il s'inspire directement de l'Evangile : si vous recevez une gifle sur la joue droite, tendez la joue gauche. Les artistes qui le pratiquent ont suffisamment de contrôle sur eux-mêmes pour se faire dévisser la tête sans jamais la perdre complètement.

J'ajouterai, cher Monsieur Plume, que l'auteur du regrettable incident qui m'a valu le « K.-O. » que vous évoquez est l'un de mes amis.

Que je me sois un peu prêté au jeu de M. Valois pendant cette démonstration télévisée de catch, il n'y a aucun doute. Que j'aie été victime autant de sa farce que de mon imagination, c'est probable. Mais, pour moi, le propre de l'homme bien élevé et du bon journaliste (car les deux ne sont pas inconciliables) c'est de s'adapter aux circonstances.

En attendant, je m'empresse de signer très fidèlement votre

Georges de Caunes.

Christian Plume : *« Si on écrivait à votre directeur ? »*

Arles, 22 juin 1955.

Cher Monsieur de Caunes,

Je viens de lire que vous quittiez la *Télévision Française* pour *Télé-Luxembourg.*

Cela nous fera beaucoup de peine de ne plus vous voir.

Croyez-vous que si les voisins et nous, on écrivait à votre directeur, ça servirait à quelque chose ?

Faites-le nous savoir vite.

Avec nos amitiés,

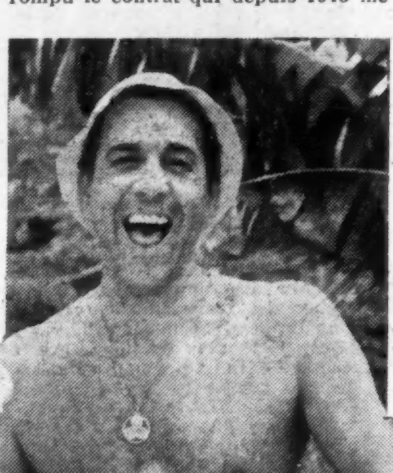
Christian Plume.

Georges de Caunes : *« Je renonce à ma retraite ! »*

Bamako, le 8 juillet 1955.

Cher Monsieur Plume,

Que les journaux impriment que je quitte la *Télé-Française* pour *Télé-Luxembourg* ne m'irrite pas, bien sûr : je dirai même que cela m'amuse et me flatte (tant d'importance accordée à mes moindres déplacements...). Me voici rassuré vis-à-vis des autorités familiales. Du fond de leur province, elles peuvent constater, grâce à l'activité des échotiers, que je suis arrivé à quelque chose. En fait, pour arrondir mes revenus (ce qui est, à ne vous rien cacher, un des ressorts essentiels de mon activité), je vais animer une émission sur *Télé-Luxembourg.* Mes rapports avec la Télé d'Etat étant de plus en plus épisodiques, j'ai rompu le contrat qui depuis 1945 me



(Dinant.)

Luis Mariano.
Sur un sujet slave.

liait à la R.T.F. Dix ans d'intimité quasi conjugale avec une administration d'Etat me paraissent une preuve suffisante de fidélité. En réalité, je viens de prendre une décision courageuse : celle de renoncer à ma retraite. Mais le drame des fonctionnaires qui travaillent à la R.T.F. (car le terme « fonctionnaire » s'applique même à un journaliste) est de devenir de petits vieux avant l'âge. De petits vieux de vingt, trente et quarante ans, accumulant les mois de présence comme on accumule les jetons à l'Académie, avec la perspective de mourir sans avoir vécu. Le mot retraite (qui me rappelle la Bérésina) me fait horreur.

Tout le malentendu vient de ce jour, à la Libération, où je suis entré à la R.T.F. Je sortais d'une période difficile. N'oubliez pas que ceux de ma génération ont été mis à la retraite à vingt ans. Ma libération à moi s'appelait le journalisme. J'avais besoin de sortir de ma clandestinité, de voir, de connaître, de multiplier les contact avec les êtres.

Alors, je me suis mis à détester mon bureau. J'ai fait le mur.

Un matin de 1948, je me suis retrouvé au Groenland avec Paul-Emile Victor.

Le fil à la patte était rompu.

Je suis ce que l'on appelle un « pigiste ».

Contrairement au fonctionnaire, on mesure mon talent à mes absences.

Souffrez que je me dise votre ami.

Georges de Caunes.

Christian Plume à sa tante Rose : *« J'ai rencontré un homme bien aimable, M. Léon... »*

Paris, ces jours-ci.

Chère tante Rose,

Phénoménale. Positivement phénoménale.

Paris est une ville phénoménale.

Imagine Arles en quatre fois plus grand.

Mes affaires étant réglées, je me suis rendu au n° 107 de la rue de Grenelle qui est le siège de la télévision, comme tu le sais.

Je me suis adressé au concierge qui était un gros monsieur avec des lunettes se trouvant devant la porte.

« Je ne suis pas le concierge, m'a répondu le gros monsieur. Mais vous trouverez sûrement Georges de Caunes au *Journal Télévisé,* 15, rue Cognacq-Jay. »

C'est un immeuble neuf.

J'ai tout de suite remarqué que c'était la porte d'entrée qui travail-

DE CHABANNES A DE GAULLE

du budget de la R.T.F. fait apparaître :

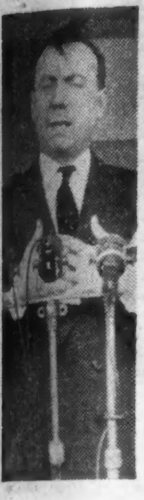
— Que « l'heure technique » (frais d'électricité, de studio, de réseau, d'antenne) revient à 1.300.000 francs (anciens), soit presque 22.000 francs la minute.

— Un feuilleton (du style *Le Fils du cirque*) d'une demi-heure coûte : 850.000 francs.

— Les « dramatiques » coûtent sept millions l'heure environ.

— Le prix de la location aux P. et T. des câbles hertziens est de un milliard par an.

[Rappelons que le budget total de la Télévision Américaine est de plus de sept milliards de nouveaux francs répartis sur 512 stations.]



DEBRE Michel

Importante vedette de la télévision, qui ne réunit pas forcément les qualités généralement requises pour « crever » le petit écran. Ses textes d'intérêt général sont souvent bien écrits, mais débités d'une voix monocorde inacceptable pour un speaker ordinaire. Doit sa rapide accession à la T.V. à ses relations politiques.

DECORATIONS

Façon de masquer les revers. Bien mises en évidence par un costume clair, sont fort seyantes à la télévision (seul Roland Dorgelès enlève sa rosette de la Légion d'honneur, pour ne garder que la Croix de guerre au petit écran).

DESSINS ANIMES

La honte de la *Télévision Française* qui ose proposer des bandes qui provoqueraient, dans un cinéma ordinaire, une émeute.

DIRECTEURS

Pullulent à la télévision. Tout individu qui ne l'a pas été, ne l'est pas, ou n'est pas sur le point de l'être, doit être considéré comme éminemment suspect.

DROIT (Michel)

Participa aux premières émissions de T.V. en 1949. Découragé, devint critique de T.V. au *Monde* et à *Opéra*, hebdomadaire dirigé par Jacques Chabannes. Ragaillardi, refait de la T.V. et, fort obligeamment, prête à l'occasion le flanc à la critique.

DUVAL (Révérend Père)

Artiste de music-hall spécialisé dans le sacré. Chante à la télévision accompagné de l'indulgence plénière générale. Comme on demandait à l'abbé Pistre (qui vient souvent à la télévision parler rugby) ce qu'il pensait du Père Duval qu'il venait de voir à l'écran, le 6 mars 1959, il répondit :

— Vous savez, quand on a vu Moulondji et Aznavour, on peut à la rigueur le trouver pas mal.

ECOUTE (Grande)

Heure à laquelle les programmateurs présentent généralement les émissions les plus anodines.

Comporte actuellement près de 10 millions de victimes.

ECRAN

A l'origine, était un moyen de se dissimuler. Actuellement, est un moyen de se faire voir.

ENCENSOIR

[Voir Zitrone et Chabannes.]

ENFANTS

Catégorie de téléspectateurs que Catherine Langeais pousse à aller au lit.

EPARGNE (Caisse d')

Célèbre annonceur publicitaire à la R.T.F.

FAVALELLI (Max)

[INV. 44-88]

Futur académicien français spécialiste du théâtre à la télévision.

FERAL

[ETO. 55-50]

(Voir *Paris-Club*.)

GABIN (Jean)

Chevalier de la Légion d'honneur. Artiste de cinéma. Exclusivité de François Chalais qui révélait ses états d'âme deux fois par an (dans feu *Cinépanorama*).

— Mon vieux, a-t-il dit récemment à un machiniste, crois-moi : chaque fois que tu gagnes une brique (un million) mets-la dans une ferme.

GAULLE (Général de)

Parle à 20 heures.

(A suivre.)

---

lait le plus : sans arrêt des gens de toute sorte entrent et sortent.

Dans le hall, j'ai eu un coup au cœur : Catherine Langeais s'y trouvait.

Elle a l'air d'une femme ordinaire. Je l'ai quand même reconnue tout de suite. Ce qui m'a frappé le plus, c'est son profil que je n'avais jamais vu puisqu'elle se présente toujours de face. C'est un profil comme tous les profils, mais c'est quand même le sien.

Sa grande simplicité m'a vivement ému, habitué que j'étais à ses airs de grande duchesse offensée.

J'avoue n'avoir pas osé lui demander un autographe.

J'ai demandé, en revanche, au portier où je pouvais trouver de Caunes. Il me répondit qu'il ignorait où se trouvait ce monsieur et que d'ailleurs il n'en avait jamais entendu parler.

Il m'indiqua cependant que le *Journal Télévisé* devait se trouver du côté du sixième étage.

Je tentai alors de prendre l'ascenseur. Celui des trois qui n'était pas en panne.

J'eus la surprise de retrouver là le gros monsieur à lunettes que j'avais vu rue de Grenelle (1). Il me conseilla avec gentillesse de prendre l'escalier, car je risquais d'attendre longtemps :

« Cela fait plus de deux ans que j'attends », ajouta-t-il avec une certaine mélancolie.

Un gros monsieur

Au troisième étage, je retrouvai le gros monsieur à lunettes qui sortait de l'ascenseur qu'il avait enfin pu prendre, ce qui n'est que justice, après tout ce temps. Il paraissait être chez lui et enfila un couloir avec autorité.

Je visitai ainsi le quatrième et le cinquième étage, sans que personne me demandât quoi que ce fût. De temps en temps j'ouvrai une porte au hasard, espérant trouver de Caunes. La plupart des bureaux étaient soit vides, soit pleins à craquer de gens en train de discuter. Je ne les ai, bien entendu, pas dérangés.

Je demandai de Caunes au *Journal Télévisé*. Je ne sais pourquoi ma question déclencha l'hilarité générale.

— Dieu seul sait où il se trouve !

me dit une dame assise sur un bureau.

— En Amazonie sans aucun doute, fit une autre dame blonde qui ressemblait à Micheline Sandrel, mais qui paraissait moins âgée.

Je poussai jusqu'au septième étage, espérant tomber sur de Caunes qui

(Presse-Sports.)

UN MATCH DE CATCH.
Contrôlé par l'intelligence.

devait, quand même, se trouver quelque part.

Soudain, j'éprouvai le besoin de me laver les mains. A cet effet, je cherchai les toilettes qui, elles aussi, devaient bien se trouver quelque part.

Je tournai longuement dans les couloirs déserts sans trouver de bouchon.

J'en avais pris mon parti et trouvais même la chose amusante.

Comme me l'avait prédit Georges de Caunes (que je n'arrivai pas à trouver) personne ne me demanda rien. Les gens de télévision sont même fort aimables et chaque fois que j'en rencontrais un groupe en train de bavarder, ils trouvaient normal que je m'y intégrasse.

J'ai appris beaucoup de choses ainsi, surtout devant les ascenseurs.

A un moment donné, j'ai eu la joie de voir (il est immanquable) Pierre Tchernia en pleine discussion.

— Supposez, expliquait-il, que les rues de Paris soient subitement couvertes de voitures se touchant pare-chocs contre pare-chocs ?

— Oui, et alors ? fit quelqu'un.

— Alors, répondit Tchernia, ce serait un jour comme les autres.

Studio 3, Télé-Paris

Et il prit l'ascenseur avec une satisfaction évidente.

A un moment, j'assistais à une projection de film muet. J'avais ouvert une porte au hasard et me trouvais au cinéma. Il y avait dans la petite salle plusieurs messieurs qui avaient mis leurs pieds sur le dossier des fauteuils. J'en fis autant, pour céder à cette étrange coutume et pour ne pas me faire remarquer.

Soudain, l'écran montra des images de joueurs de tennis.

— 3 mn 32 pour les maquereaux, fit la voix féminine. On va voir Roland-Garros maintenant.

Je sortis (sans déranger personne), car j'ai horreur du tennis.

Apercevant un ecclésiastique et un monsieur décoré de la rosette de la Légion d'honneur qui marchaient d'un pas décidé, je les suivis.

Nous arrivâmes devant une porte blindée sur laquelle une pancarte indiquait « studio 3 » *Télé-Paris.*

Au moment où j'allais entrer, le gros monsieur à lunettes arriva tout souriant. Il rencontra devant la porte un jeune homme que je compris être journaliste.

Le gros monsieur à lunettes le serra longuement sur son cœur et l'agrippa par le bras.

— Voulez-vous une anecdote sur moi ?

— Non merci, Léon. (J'appris ainsi que le gros monsieur à lunettes se prénommait Léon.) Elle est sûrement mauvaise, fit le jeune homme en se dégageant.

— Tant pis, fit Léon sans quitter sa bonne humeur. Je la donnerai à la Commère.

Au même moment, je fus bousculé par une troupe de girls empanachées que je supposais être des Folies-Bergère.

Préférant ignorer ce qui allait se passer à l'intérieur, je quittai les lieux.

Comme le gros monsieur à lunettes, M. Léon, avait eu la bonté de me conseiller d'aller faire un tour chez « Lafont », où je pourrais peut-être trouver de Caunes, je m'y dirigeai.

C'est un bistrot du coin où se réunissent les gens de télévision et où se préparent, paraît-il, les meilleures émissions de télé.

J'y reconnus plusieurs présentateurs dont les noms m'ont échappé.

Au bar, pourtant, j'ai eu la joie de voir en chair et en os Claude Darget qu'une dame avait abordé.

— Ah, lui disait-elle, comme je suis contente de vous connaître !

— Oui ? répondit Darget, visiblement flatté. Pourquoi ?

— Ma bonne est amoureuse de vous !

J'allai m'asseoir au fond de la salle à côté d'une ravissante demoiselle blonde.

Je t'en parlerai.

En attendant, chère tante Rose, je t'embrasse bien fort et te dis : à bientôt.

CHRISTIAN.

(1) Il s'agit, bien entendu, de Léon Zitrone.

La semaine prochaine :

"SI VOUS VOULEZ DEVENIR UNE VEDETTE DE LA TV..."

FESTIVAL

De Cannes, Michèle Manceaux vous raconte :

● ***En l'an 14 de Cannes, tout se gâte : plus de chasseurs d'autographes, plus de starlettes, moins de photographes ! Reste le cinéma...***

TOUT d'abord, M. Otto Preminger a nourri les festivaliers. C'était d'autant plus gentil que son film « Exodus » n'est pas du tout aussi ennuyeux que le laissaient prévoir certaines rumeurs venues d'Amérique, et qu'il n'est même pas en compétition pour le palmarès.

Caviar à tous les repas, d'Iran, de la Volga, de la Beluga. Déjeuners, dîners, redéjeuners, Otto Preminger sait être reçu. Il en a eu pour 18 millions avec sa Caravelle spéciale et son caviar et ses tziganes.

Quatre-vingts clients de marque arrivant en groupe au Carlton, numérotés comme une vulgaire colonie de vacances, les bagagistes n'avaient jamais vu cela, ni autant de bagages, ni de têtes connues d'un seul coup.

Des voyages-monstres, de faux suicides, des vedettes baudruches, il en faut pour animer un festival. Le cinéma est un art qui fait marcher le commerce et vendre les journaux, mais cette année, an 14 du Festival de Cannes, tout semble se gâter.

Le chasseur d'autographes sommeille. Une personnalité du festival m'a déclaré : « *Avant, pour aller du Carlton au Palais (50 mètres) on ne laissait jamais marcher à pied les vedettes, leurs vêtements auraient été déchirés. Cette année, j'ai envoyé Simone Signoret et Yves Montand aller et retour, ils ont signé quatre autographes à eux deux* ».

Les hirondelles volent bas

Ce n'est pas tout. A part un rush de Sophia Loren, les photographes eux-mêmes sont blasés : « *Moi, j'en ai marre*, m'a dit l'un d'eux, *j'ai déjà fait le Festival d'Alger la semaine dernière* ».

Ce n'est pas tout. Voici encore le plus grave, confirmé de tous côtés : il n'y a plus de starlettes, plus la moindre mignonne à plonger dans le moindre bassin, plus la moindre blonde parcourant la ville à cheval.

Bref, les hirondelles volent bas et les affaires s'en ressentent. Le contrecoup des événements, la lassitude des festivals, le marché encombré de la production et le public réticent se partagent sans doute les causes de cette atonie.

Le fait du Roi

Reste l'austérité annoncée. Reste le cinéma.

Dans l'ordre :

« Exodus » : grand western avec Indiens israélites très vaillants, très courageux et méchant shérif anglais. Des révoltes de prisonniers, des batailles dans la nuit, des explosions à la dynamite, mais aussi des scènes réellement touchantes et quelquefois des similitudes de situations qui font penser qu'il vaut mieux ne pas plaisanter avec des gens qui se battent pour leur liberté. Les acteurs sont un peu trop beaux (le fameux œil de porcelaine de Paul Newman archangélique), le scénario de Trumbo est un peu trop habile, mais Preminger n'a pas oublié qu'il a accompli lui-même son propre exode et son film garde une sincérité qui fait passer facilement les trois heures vingt minutes de projection.

Ayant ainsi assisté au douloureux accouchement de la nation d'Israël, les festivaliers animés de bons sentiments se sont précipités le surlendemain à la projection du film israélien, une comédie intitulée : « I like Mike ». Leurs bons sentiments se sont évanouis au bout de dix minutes.

« Le ciel et la boue » a intrigué. On s'est demandé pourquoi ce document ethnologique (que les ethnologues renient) figurait dans un festival de cinéma. Ce choix semble uniquement le fait du Roi. Puisque le général de Gaulle a aimé ce film, il sera heureux de le savoir à Cannes. Que votre volonté soit faite !

A la conférence de presse, les critiques boudaient. Ils ont demandé à Gaisseau : « *Avez-vous mangé du serpent ?* » « *Quelle est la meilleure partie dans la viande d'homme ?* », etc.

« Mère Jeanne des Anges ». Un film polonais qui pourrait être suédois avec ses débats manichéens, ses décors apocalyptiques et son histoire médiévale. Malgré sa métaphysique sommaire, malgré les influences trop sensibles de Dreyer et de Bergman, ce film très bien photographié, très bien dirigé, témoigne en l'honneur de son réalisateur, Kawalerowicz, et ces nonnes possédées d'un démon très charnel, s'ébattant comme des mouettes blanches contre la pierre grise, n'ont pas besoin d'être exorcisées pour être aimables. On comprend le prêtre qui se laisse prendre à Satan, et le massacre des deux innocents qu'il exécute pour se purifier donne au film un son nettement anticlérical.

« Tendre et folle adolescence ». Plus japonais que nature. Un frère et une sœur qui s'aiment. Inceste inavoué vu par Kon Ichikawa qui nous avait présenté l'année dernière d'autres amours tortueuses.

Si Ichikawa semble avoir besoin d'une psychanalyse, il a en revanche un goût très sûr et ses belles images sont dignes du cinéma japonais. Le rythme est lent, très lent. Le mélo larmoyant, très larmoyant. Pourtant, le déroulement feutré du récit et une certaine magie éliminent l'ennui.

(Dalmas)

YVES MONTAND.
Quatre autographes à deux.

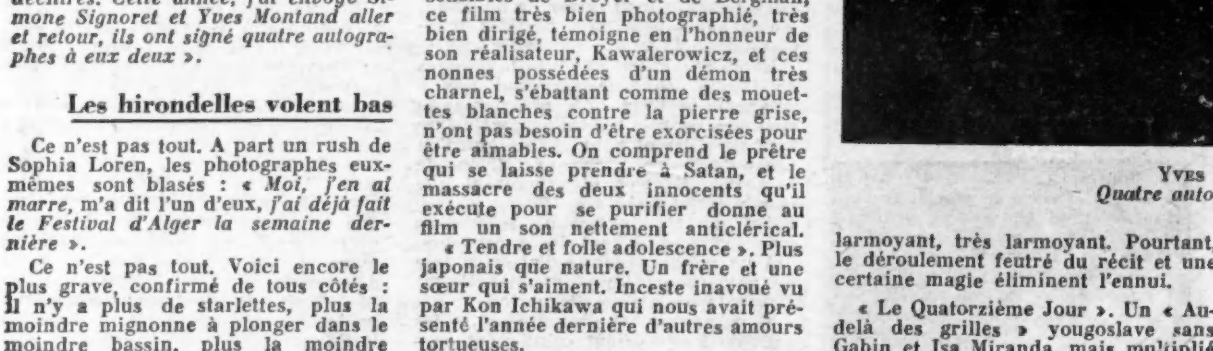
« Le Quatorzième Jour ». Un « Au-delà des grilles » yougoslave sans Gabin et Isa Miranda, mais multiplié par quatre puisque quatre prisonniers en rupture de geôle vivent chacun une brève aventure qui se termine mal. En dépit de quelques notations justes, ces quatre tristes sketches se tuent les uns les autres en tuant la sensibilité du spectateur.

Entre deux étages

« La Ciociara », de Vittorio de Sica. Documentaire italien sur Sophia Loren. La caméra ne la quitte pas une seconde, ni en paysanne exubérante, ni en mère Atride, Sophia Loren à la manière de la Magnani pourrait avoir un prix d'interprétation. Le film est « étudié pour ». A part cela, il raconte les vicissitudes d'une mère et de sa fille violée par une horde d'Arabes. Moralité du film : même les lâches connaissent les horreurs de la guerre. Carlo Ponti m'a dit qu'il avait fait tourner une version du film à l'intention des pays arabes où les violeurs étaient des Indiens. Peut-être plaisantait-il...

« Histoire des années de feu ». Grand opéra soviétique. Mise en scène grandiose de la veuve de Dovjenko, Yulia Solmtzevn, sur un script de son mari. Epopée, fresque guerrière, lyrisme, tous les mots qui s'appliquent généralement au cinéma russe doivent être décuplés pour décrire ce film à la gloire de l'âme noble et généreuse du peuple soviétique. Chaque mouvement est poussé à son paroxysme avec tant de force que chaque scène a la valeur d'une scène finale. On va de sommet en sommet, de ciel déchiré en éclair de feu, on survole des paysages immenses et l'on est emporté par un souffle si prodigieux qu'on en oublie les enfantins discours de propagande. Il faudra voir ces tempêtes et ces batailles qui ont l'intensité de Delacroix, il faudra voir ces finales moissons de paix aussi vigoureuses que des combats.

Ce film nous a valu la visite surprise du ministre de la Culture de l'U.R.S.S., Mme Ekaterina Furtseva. A défaut de vedettes, Mme Furtseva et M. Vinogradov ont été promenés comme des stars. Hélas ! ils sont restés bloqués en mer vingt minutes à cause d'une panne de moteur et ont attendu vingt autres minutes entre deux étages à cause d'une panne d'ascenseur.



(Archives.)

JEAN-PAUL BELMONDO ET SOPHIA LOREN DANS « LA CIOCIARA ».
Une version pour pays arabes ?

LA MINUTE DE VÉRITÉ

par MORVAN LEBESQUE

S 'IL fallait tirer une leçon des huit premiers jours de Cannes, je crois qu'elle pourrait être celle-ci : « *Le cinéma est devenu un métier difficile : il n'a plus la ressource de mentir* ». C'est vrai — et ils le savent bien, ces gens importants et soucieux, producteurs, distributeurs, qui font gravement leurs affaires au milieu du champ de foire. Le beau mensonge filmé appartient à l'âge d'or. Il n'y a plus guère que quelques pays tout neufs, encore en état d'innocence cinématographique, Chypre, Israël, la Yougoslavie, pour y croire. A Cannes, de chaque ouvrage, bon ou mauvais, qu'attendons-nous ? Quel que soit le prétexte, amour, guerre, religion, sexualité, une minute de vérité. Non pas une histoire, mais notre histoire.

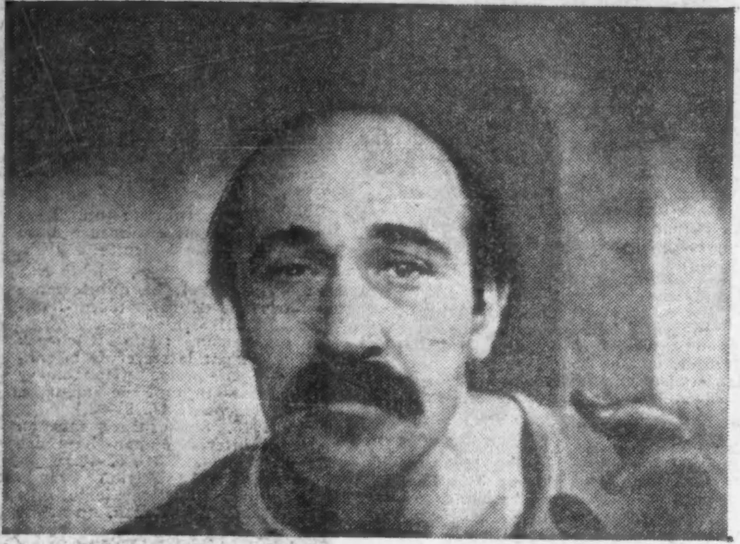
Pris au piège

Or le film à cet égard le plus intéressant du festival nous a été offert dimanche après-midi, hors programme et comme à la sauvette. Il s'agit de « The Connection », de Shirley Clarke.

Il n'est pas facile de parler de « The Connection ». Le titre d'abord : intraduisible dans son plein sens. « Contact » ? « Relations » ? A moins d'employer le mot « complicités » qui seul paraît en effet convenir. Car « The Connection » raconte l'histoire de sept hommes blancs et noirs monstrueusement complices et attendant dans une chambre sordide de New York un autre homme, un Noir surnommé « Cow-Boy » qui leur apportera ce qu'ils espèrent, ce après quoi ils halètent depuis des heures : une piqûre d'héroïne. Des drogués, oui. Et même au dernier degré. Des épaves. Mais « connection » signifie aussi autre chose. Il signifie que nous, spectateurs, sommes également complices de ces épaves. Bon gré mal gré, pris au piège de l'écran et comme ramassés dans une rafle. Et que, pendant 1 heure 30, il va nous falloir vivre avec ces êtres. Liés à eux, obligés de les subir. Contraints de les comprendre et de les aimer.

Théâtre en conserve

On l'a deviné : « The Connection » est, comme « Shadows », un film de la nouvelle vague américaine. Une tentative forcenée pour détruire toutes frontières entre le cinéma et son public. Ici, pourtant, s'arrête la comparaison, car si l'intention est identique, les moyens, eux, diffèrent. « Shadows » était une improvisation d'élèves acteurs. « The Connection » est un film élaboré, tiré d'une pièce de Jack Gelber, jouée depuis plus d'un an off-Broadway, et qui doit être dans quelques semaines présentée au Théâtre des Nations. Paradoxalement, donc, cette œuvre, l'une des plus directes de toute l'histoire du cinéma, pourrait presque être qualifiée de théâtre en conserve. En outre, elle repose sur un procédé pirandellien éminemment théâtral. Un metteur en scène, connaissant vaguement ces drogués, a décidé de les filmer. Il dispose devant eux une caméra, des projecteurs, il leur ordonne de parler, de se raconter, de se confesser. Il les paye pour cela — et cet argent, parbleu, nous savons bien ce qu'il achète. En bref, il est voyeur et pourvoyeur. Mais d'abord, il est *nous*.



(Archives.)

UN PERSONNAGE DE « THE CONNECTION ».
« *A vous de jouer...* »

Un regard ivre

Procédé, soit. Duperie, non. Ici, la machine à images, loin d'être sournoisement obéissante comme devant M. Paul Newman ou Mme Sophia Loren, regarde, poursuit, provoque, interpelle, s'égare, revient sur ses pas, épouse toutes nos réactions, rire, angoisse, peur ou répugnance, et mieux : elle devient un personnage. Car ces hommes en délire, mi-jazzmen mi-clochards, il était vain en effet de vouloir les confesser : c'est nous qu'ils confessent, nous qu'ils forcent à être dans leur jeu, sous le déguisement du metteur en scène. Celui-ci ne pouvait se borner à regarder. A bout de railleries, d'avanies, d'insultes (n'est-il pas le seul « anormal » dans ce milieu ?), il se laisse droguer à son tour. Et voici la caméra folle, errant sur des visages et des murs comme un regard ivre, notre regard. Et nous voici, pour de bon, convives au banquet funèbre, prisonniers de cette geôle, quelque part dans le Bowery, où de temps en temps s'élève un cri surhumain de trompette, où la vieille Morale incarnée par une Salutiste invitée par dérision se promène innocemment parmi ces damnés qu'elle prend pour de doux ivrognes en émettant prières, interdictions et jugements comme autant de vains borborygmes ; prisonniers, enfin, de cette porte des lavabos derrière laquelle, beau comme un ange noir et doucereux comme un prêtre, le nègre Cow-Boy assure à chacun, par une simple piqûre au bras, l'oubli d'un monde intolérable. Et, maintenant, « à vous de jouer » : c'est le dernier mot, au public. Et le dernier geste, une main qui coupe un contact électrique. Noir. Silence. Déconnection.

Une heure et demie de cinéma intense, torride comme une page de Henry Miller. Et techniquement un chef-d'œuvre : impossible de mieux diriger des acteurs (il est vrai que ce sont les acteurs de la pièce), de mieux les photographier (spontanément tous les gens de métier présentés à cette première insolite ont acclamé le nom du photographe, Arthur Ornitz). Réalisé en dix-neuf jours avec l'équipe minimum imposée par les syndicats, voué sans illusion aux foudres de toutes les censures, « The Connection » est jusqu'ici, de tous les films importants à Cannes, le plus riche de promesses pour le cinéma. C'est un fauve joyeusement lâché dans le vaste jardin rose et bleu — trop rose et trop bleu, hélas ! — du Salon International des Artistes 61, pardon : du 14e Festival de Cannes.

M. L.

Après cela, avec un certain humour, ils ont distribué des photos de Gagarine.

Mme Furtseva, habillée d'un tailleur blanc à pois noirs presque Chanel, coiffée d'un blond chignon tressé, a présidé un déjeuner où elle a montré beaucoup d'esprit. Comme quelqu'un lui demandait si elle aimerait aller aux U.S.A., elle a répondu affirmativement. Le journaliste a dit : « *Cela ne vous plaira pas beaucoup* ». Elle a sursauté : « *Attention à ce que vous dites, les Américains n'ont pas d'humour* », et se tournant vers les autres journalistes, elle a ajouté : « *Beaucoup moins que les Français* ». Comme je lui demandais pourquoi elle était venue à Cannes, elle m'a répondu : « *Ces visites améliorent les rapports entre les peuples* » et puis, me poussant du coude, elle a ajouté : « *Par exemple, je crois que cela incite les gens à apprendre le russe. Il paraît qu'au lycée de Saint-Cloud on refuse des élèves dans les classes de russe* », et en riant, cet étonnant ministre m'a donné une rose et planté sur la poitrine un petit insigne représentant celui qui fut posé sur la Lune.

Voilà pour cette semaine. Un cinéma bien classique, sans révélation et sans nouveauté. J'ai cherché à découvrir l'avant-garde hors festival. Quelqu'un m'avait dit : « *Allez voir « Le héros de la guerre », c'est interdit en Amérique. L'auteur a tout fait tout seul dans son film, même les explosifs* ». Devant tant de bonne volonté, je me suis rendue à l'aube dans un cinéma confidentiel, mais ce film n'avait pour toute qualité qu'un bon agent de publicité.

En revanche, « The Connection », présenté par la Société des Auteurs de Films, est l'œuvre la plus originale que nous ayons vue. (Morvan Lebesque vous en parle ci-dessus.)

MICHELE MANCEAUX.

LE PLUS PARISIEN DES COSTUMES
sera cet été en Tergal et Mohair

baptisé : « Quai d'Orsay » il s'annonce déjà comme le best-seller de la saison

sélectionnée par 6 grands spécialistes parisiens du Prêt-à-Porter Masculin :

CHAMPS-ELYSÉES, chez
RAMS
1, rue Washington - 8e

GRANDS BOULEVARDS, chez
ERRO
21, boulevard de Bonne-Nouvelle - 2e

QUARTIER LATIN, chez :
LERNER
58, rue Saint-André-des-Arts - 6e

Métro : Chaussée-d'Antin
TEKA
bd Haussmann, angle rue Lafayette - 9e

RIVOLI, chez
KIM
91, rue de Rivoli - 1er

GRENELLE-CHAMPS DE MARS, chez :
VETIS
19, rue du Commerce - 15e

PUB. FR. DELRIEU

Egalement en vente chez les meilleurs spécialistes de vêtements masculins

A voir, à écouter, à savoir

cinéma

NOUVEAU

La fille dans la vitrine : Luciano Emmer chez les mineurs italiens émigrés en Belgique et les prostituées d'Amsterdam. Inégal, mais parfois brillant. (Voir la critique page 48). (*Madeleine, OPE.* 56-03 ; *Mercury, BAL.* 75-90 ; *Images, LAB.* 47-94. *A partir du* 12 *mai.*)

Shadows : le drame des Noirs à la peau blanche. Un film « improvisé » dans les rues de New York par un jeune acteur-réalisateur, John Cassavetes. (*Avenue, ELY.* 49-34.)

La pyramide humaine : Jean Rouch met face à face des élèves blancs et noirs du lycée d'Abidjan et leur apprend à se connaître. Au même programme : « Description d'un combat » de Chris Marker. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

Elmer Gantry, le charlatan : le rôle qui a valu son Oscar à Burt Lancaster. Une satire presque courageuse des faux prophètes américains. (*Ambassade, ELY.* 19-08.)

Le ciel et la boue : sept mois chez les primitifs de Nouvelle-Guinée qui n'avaient jamais vu de Blancs. Sélectionné pour le festival de Cannes. (*Studio Publicis, BAL.* 76-23.)

Le Héros sacrilège : ésotérique chef-d'œuvre du grand réalisateur Kenji Mizoguchi. (*Studio Etoile, ETO.* 19-93.)

RECENT

Lola : Anouk Aimée chanteuse de beuglant à Nantes. Malgré des gaucheries, un premier film attachant de Jacques Demy. (*Ciné Panthéon, ODE.* 15-04 ; *Festival, OPE.* 95-48.)

Tirez sur le pianiste : le second film de Truffaut avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant mais encore plus neuf que « Les quatre cents coups ». (*Barbès, MON.* 93-82.)

Rocco et ses frères : le dernier Visconti : une famille du Sud émigrée à Milan. Un grand film charriant le meilleur et le pire. (*Plaza, OPE.* 74-55.)

La Nuit : le dernier Antonioni (L'Avventura), avec Jeanne Moreau, M. Mastroianni et Monica Vitti. Un couple de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (*Bonaparte, DAN.* 12-12 ; *Calypso, GAL.* 10-68.)

El Cochecito : le vieillard et la petite voiture. Un chef-d'œuvre de méchanceté souriante. (*Studio Saint-Germain, ODE.* 42-72.)

La Douceur de vivre : une chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument signé Fellini. (*Studio* 28, *MON.* 36-07.)

Les Criminels : un policier de Joseph Losey qui fait éclater le genre : un grand film haletant, une mise en scène exceptionnelle. (*Midi-Minuit, PRO.* 63-68.)

Le Farceur : une famille à la Capra dans une comédie farfelue de Ph. de Broca. (*Boul'-Mich', ODE.* 48-29 ; *Reflets, GAL.* 99-91.)

Certains l'aiment chaud : une éblouissante comédie à la mode 1925. Autour de Marilyn Monroe, Jack Lemmon et Tony Curtis travestis. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

Ça s'est passé à Rome : un « Voleur de bicyclette » 1960 et qui s'en prend au système avec une verve impitoyable. (*Studio Raspail* 216, *DAN.* 38-98.)

ANCIEN

M., le Maudit : reprise du célèbre classique de Fritz Lang (1932), avec Peter Lorre. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

Quand la ville dort (Asphalt Jungle) : 1950. Un classique du film noir américain. Le cambriolage d'une banque raconté par John Huston. (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

Bellissima : un Visconti 1952 inédit en France : une mère et le mirage du cinéma. (*Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

Chronique d'un amour : un Antonioni 1950, avec Lucia Bose : la fin d'un adultère. (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19.)

La Fontaine d'Aréthuse : un Bergman 1949 inédit en France : un couple et la « difficulté d'être ». (*Pagode, INV.* 12-15.)

Hellzapoppin : 1941. La quintessence du burlesque délirant. (*Saint-Lambert, LEC.* 91-68.)

La loi du silence : un Hitchcock 1952. Tenu par le secret de la confession, un prêtre (Mongomery Clift) est soupçonné de meurtre. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

Hamlet : 1948. Shakespeare mis en scène et interprété par Laurence Olivier. (*Floride, PRO.* 63-40.)

Viva Zapata : 1952. Marlon Brando chef révolutionnaire mexicain, sous la direction d'Elia Kazan. Au même programme : L'Homme au fusil. (*Studio Parnasse, DAN.* 58-00.)

Une nuit à l'Opéra : 1934. L'impérissable burlesque des Marx Brothers. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

théâtre

En attendant Godot : le premier succès de Samuel Beckett, lauréat du prix Formentor. (Voir la critique de Robert Kanters, page 49.) (*Théâtre de France.*)

Un conte d'hiver : Shakespeare un peu mal à l'aise dans la Maison de Molière, mais une soirée agréable. (Voir la critique de Robert Kanters, p. 49.) (*Comédie-Française, vendredi* 12 *et mardi* 16 *à* 20 *h.* 45.)

La Mouette : de Tchékhov. Une grande réussite de l'esprit Pitoëff. (*Théâtre Moderne*).

Oncle Vania : la célèbre pièce de Tchékhov dans la mise en scène des Pitoëff. (*Théâtre du Tertre*).

Impromptus à loisir : de René de Obaldia. Quatre saynètes très drôles, mi-branquignol, mi-Ionesco. Et deux interprètes qui, eux aussi, ne ressemblent à personne : Grégoire et Amédée. (*Poche-Montparnasse.*)

Nuits blanches : d'après Dostoïevsky. Pas réussi, mais pas antipathique. (*Théâtre de Lutèce.*)

Jacques ou la soumission et **Les Chaises** : deux reprises de Ionesco avec Jean-Louis Trintignant, présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées.*)

L'Annonce faite à Marie : la pièce la plus rabâchée de Claudel mais une très grande tragédienne : Loleh Bellon. (*Théâtre de l'Œuvre.*)

La Nuit des Rois : en hommage à Jacques Copeau, une ravissante comédie de Shakespeare dans laquelle Suzanne Flon mène le jeu. (*Vieux-Colombier-Jacques Copeau, jusqu'au* 14 *mai. A partir du* 19, *au Théâtre des Ambassadeurs.*)

Dommage qu'elle soit une p... : une tragédie élisabéthaine, un texte « embaumé », des décors et des costumes somptueux, des comédiens célèbres : mais entre tous ces atouts, Visconti n'a pas su choisir. Places de 3 NF à 22 NF. (*Théâtre de Paris.*)

Clérambard : onze ans après, la pièce de M. Aymé a conservé fraîcheur d'invention et pouvoir comique. (*Comédie des Champs-Elysées.*)

Irma la Douce : reprise de la célèbre comédie musicale d'Alexandre Breffort, avec sa créatrice Colette Renard. (*Théâtre Gramont.*)

music-hall

Jour de fête : Jacques Tati en chair, en os et en pellicule dans un excellent spectacle de music-hall inspiré de son film. (*Olympia.*)

West side story : de retour à Paris pour plusieurs semaines, la comédie musicale révolutionnaire de Jerome Robbins sur les blousons noirs américains. Prix des places de 5 NF à 25 NF. (*Alhambra, à partir du* 14 *mai.*)

concerts

Jeudi 11 mai : Théâtre des Champs-Elysées, à 21 h. : Orchestre R.I.A.S. de Berlin. Direction Ferenc Fricsay avec Yehudi Menuhin. (Kodaly, Tchaïkowsky, Brahms.)

Vendredi 12 mai : Théâtre des Champs-Elysées, à 21 h. : Orchestre Philharmonique de la R.T.F. Direction D.-E. Inghelbrecht. « Pelléas et Mélisande » (en oratorio) de Cl. Debussy.

Lundi 15 mai : Théâtre des Champs-Elysées, à 21 h. : Récital Gérard Souzay (Purcell, Schubert, Debussy, Poulenc, Villa-Lobos.)

Mardi 16 mai : Salle Pleyel, à 21 h. : Audition intégrale des Sonates et Partitas pour violon seul de J.-S. Bach par Yehudi Menuhin. (première séance).

Mercredi 17 mai : Théâtre des Champs-Elysées, à 21 h. : Récital Zino Francescatti. (Beethoven, Schubert, Brahms, Prokofiev, Paganini.)

Jeudi 18 mai : Salle Pleyel, à 21 h. : Yehudi Menuhin. Suite de l'audition intégrale des Sonates et Partitas de J.-S. Bach.

expositions

MODERNE

Au Musée d'Art Moderne : trois salons simultanés, dont le Salon de Mai, bilan des principales tendances actuelles de l'Ecole de Paris. Un bilan géographiquement plus international est présenté dans une autre partie du Musée : la gigantesque sélection du Prix Marzotto (11, *av. du Président-Wilson.*)

Eugène Leroy : nus et paysages que l'œil découvre peu à peu au travers d'empâtements d'une qualité picturale exceptionnelle. Le mystère des peintures de Giacometti et la fougue de celles de Soutine. (*Claude Bernard*, 5, *rue des Beaux-Arts.*)

Delahaye : jeune sculpteur en pleine évolution. Ses formes de bronze jetées à travers l'espace perdent de leur aimable gratuité pour atteindre à la « réinvention » d'un monde animal fantastique mais néanmoins réel. (*Stadler*, 51, *rue de Seine.*)

Maria Manton : peintures abstraites solides, composées avec fougue. Tons justes. Une grande richesse de rêverie plastique. (*La Roue*, 16, *rue Grégoire-de-Tours.*)

Villon : de 1900 à nos jours, cent toiles parfaitement présentées du doyen des « grands patrons » de la peinture contemporaine. (*Charpentier*, 76, *fbg Saint-Honoré.*)

Miro : l'enchantement des formes et des couleurs. Première grande exposition à Paris depuis des années. (*Maeght*, 13, *rue de Téhéran.*)

Mané-Katz : d'une imagination moins séduisante, mais plus « peintre-peintre » que son compatriote Chagall, Mané-Katz apporte une note d'une singulière grandeur dans l'émouvant concert de la peinture néo-hébraïque. (*Durand-Ruel*, 37, *av. de Friedland.*)

Andréou : sculptures abstraites dont les creux et les volumes saillants composent une sorte d'envoûtante « symphonie solide ». (*Domec*, 33, *rue Saint-Placide.*)

Rebeyrolle : le corps humain à la recherche de ses difformités essentielles. Etudes à la gouache. Un Lorjou moins démonstratif, mais plus subtil et plus puissant. (*Schoeller*, 31, *rue de Miromesnil.*)

J.-M. Strebelle : paysages sagement et solidement composés en grandes masses horizontales. (*Camion*, 8, *rue des Beaux-Arts.*)

CLASSIQUE

Matisse : papiers découpés qui illuminent et couronnent l'ensemble d'une œuvre. (*Musée des Arts Décoratifs*, 107, *r. de Rivoli, jusqu'au* 17 *mai.*)

Daumier : le génie de la liberté tel qu'il s'est exemplairement manifesté au siècle dernier. Sculptures, dessins et lithographies originales dont une tirée au sort pour un visiteur. (*Musée Cognacq-Jay*, 25, *bld des Capucines, jusqu'au* 20 *juin.*)

Maillol : avant-première de la grande exposition que prépare le Musée d'Art Moderne. D'admirables statues mais aussi des peintures qui surprendront. (*Daber*, 103, *boulevard Haussmann.*) (Voir l'article de Maria Craipeau p. 50.)

Whistler : la « belle époque » de la peinture anglo-saxonne. (*Centre Culturel américain*, 3, *rue du Dragon.*)

télévision

Jeudi 11 mai à 21 h. 25 : « A vous de juger ». L'actualité cinématographique commentée par Monique Chapelle.

Jeudi 11 mai à 22 h. 30 : « L'art et les hommes ». Jean-Marie Drot consacrera son émission à la sculpture contemporaine. Il présentera des œuvres de Pevzner, Arp, Penalba, Etienne Martin, Hajdu, etc.

Vendredi 12 mai à 20 h. 30 : « Rhapsody in Blue », film d'Irving Rapper, musique de George Gershwin.

Samedi 13 mai à 21 h. 40 : « Cinépanorama ». Une chronique du Festival de Cannes réalisée par François Chalais et Frédéric Rossif.

Dimanche 14 mai à 21 h. 20 : « Show Bing Crosby ». Cette émission, à laquelle participa Maurice Chevalier, fut réalisée pour une chaîne de Télévision américaine.

Lundi 15 mai à 21 h. 20 : « L'équilibre », émission scientifique d'Igor Barrère et Etienne Lalou.

Mardi 16 mai à 22 h. : « Reflets de Cannes ». L'actualité du XIV[e] festival. Emission de François Chalais.

Mercredi 17 mai à 20 h. 30 : « Le médecin malgré lui ». Jean Richard sera Sganarelle.

Mercredi 17 mai à 21 h. 30 : « Lectures pour tous ».

Galerie CHARPENTIER
76, Faubourg-Saint-Honoré
Exposition CENT TABLEAUX
de Jacques VILLON
AU PREMIER ETAGE : Jules CAVAILLES

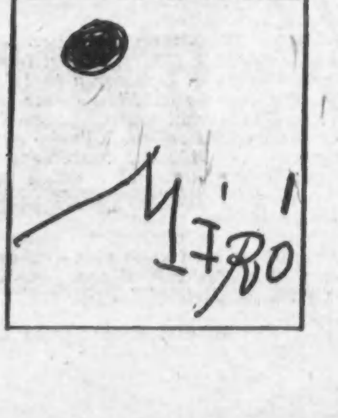
Galerie DENISE RENE, 124, rue La Boétie
Arp, Herbin, Agam, Tomasello, Schoffer, Seuphor, Di Teana, Lipsi, Claisse, Baertling, Mortensen, Vasarely

MAISON DE LA PENSEE FRANÇAISE
2, rue de l'Elysée - PARIS
36 Peintres Contemporains d'Espagne
Jusqu'au 11 juin

SYNTHESE
66, boulevard Raspail - LIT. 47-32
JEAN
COUY
Du 3 au 27 mai

GALERIE DU FLEUVE
9, avenue de l'Opéra - PARIS (1er) - OPE. 52-07
PEINTURES RECENTES DE
GASTAUD
JAN MEYER
PAUL REVEL
J.-P. VIELFAURE
SCULPTURES DE
GUZMAN

daniel cordier
rauschenberg

GALERIE MAEGHT


VILLAND ET GALANIS
ESTÈVE
127, boulevard Haussmann

Galerie PIERRE
2, rue des Beaux-Arts
Agathe VAÏTO
Du 5 au 28 mai

« IMAGES DE L'HOMME »
SCULPTURES DE
ROLAND JACQUES
Du 12 au 31 mai
Galerie JEANNE CASTEL, 3, r. du Cirque (8e)

GALERIE DU DRAGON
19, rue du Dragon
CARDENAS
SCULPTURES

GALERIE ARNAUD, 34, r. du Four, Paris-6e - LIT. [illegible]
Exposition autour du livre de Pierre RESTANY
LYRISME ET ABSTRACTION
A partir du 11 mai 1961

GALERIE CREUZEVAULT
9, avenue Matignon - BAL. 36-35
DE GEORGES ROUAULT A NICOLAS DE STAËL
A PARTIR DU 5 MAI

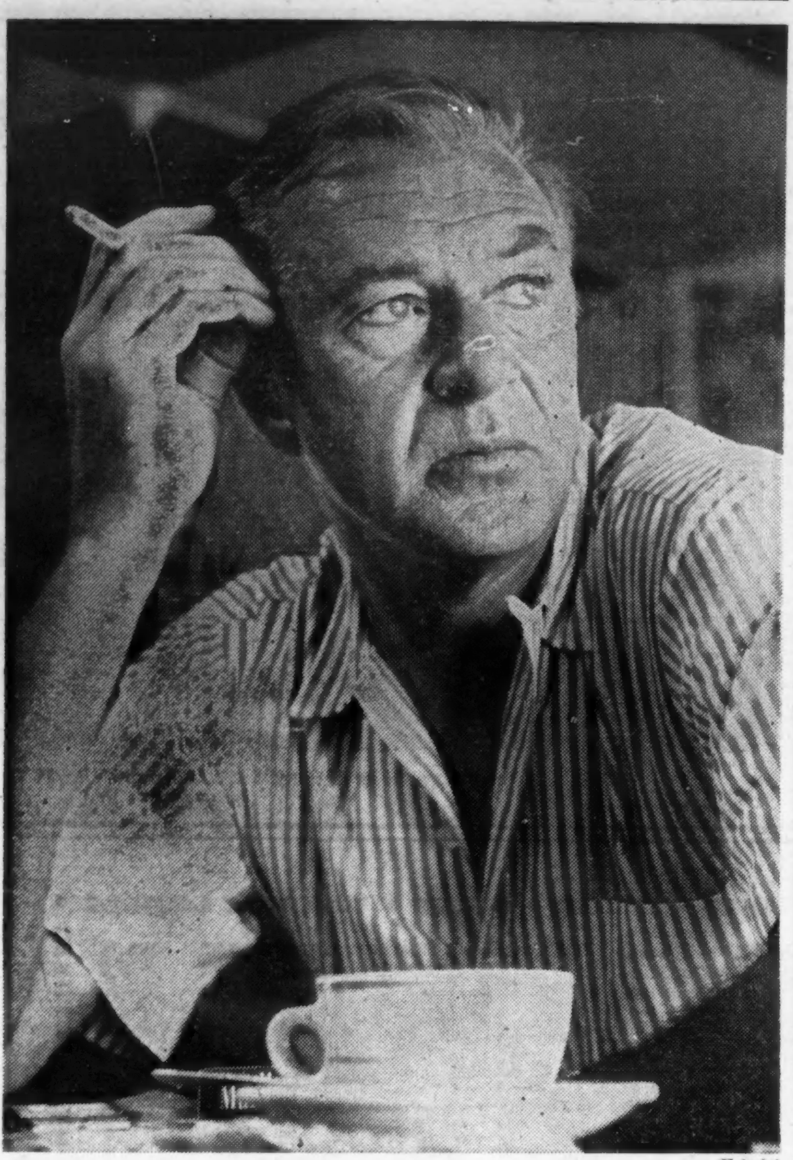
VEDETTES

L'homme aux longues jambes

● *Terrassé par un cancer généralisé, Gary Cooper a terminé sa carrière, une des plus belles de l'histoire du cinéma. Christine de Rivoyre dit adieu au cow-boy nonchalant qu'on ira encore longtemps voir revivre sur l'écran.*

AVANT lui, il y eut les beaux ténébreux. Maintenant il n'y a plus que les brutes enfantines. Avant lui, le séducteur avait le profil irréprochable de John Barrymore, le cheveu gominé de Rudolph Valentino ; il exécutait autour de la créature qu'il convoitait un ballet ardent, et c'était un bel orage de gestes saccadés, de paupières battantes, de oh !, de oh ! tous muets. Maintenant Don Juan, bébé fatal et accablé, n'aime plus qu'en bredouillant, les mains derrière le dos. L'amour lui pèse, même s'il a des biceps qui en disent long et un nez cassé non moins évocateur.

Gary Cooper avait pris la relève des amants dévorants. Il nous abandonne à ceux qui n'ont plus d'appétit. Pendant trente-six ans, il a fait triompher dans les imaginations et les cœurs ce type viril entre tous : le nonchalant sensible et invincible. Qu'elle s'appelât Marlène, Claudette, Paulette ou Ingrid, nous ne pouvions nous empêcher d'envier celle qui faisait papilloter ce regard qui, si j'ose dire, fleurait si bon la lavande et l'humour. Il souriait de biais, comme la Joconde. Il se balançait sur un pied, comme les échassiers. Il avait des bras interminables, un front d'honnête homme, une nuque d'aristocrate, des mains de bûcheron. Jamais ridicule, jamais déguisé, il porta avec autant d'élégante aisance le turban des lanciers du Bengale, que le képi de Morocco, le casque du Docteur Watson que le smoking de Monsieur Deeds. Mais c'est en costume du Far-West qu'on le préférait. Personne ne savait faire chavirer, en signe de bienvenue ou d'intérêt, son grand chapeau de cow-boy comme lui. Personne ne faisait mieux galoper un cheval à travers les déserts du Nevada. Non, personne. Ni Spencer Tracy, ni Burt Lancaster, ni John Wayne, ni Richard Widmark, pourtant tous cow-boys garantis bon teint, ni même cet autre champion de l'espace et des dames, le cher Clark Gable.



(Holmès)

GARY COOPER.
Entre Valentino et les Don Juan-bébés.

Comme un enfant

C'est d'ailleurs à cheval que le jeune Cooper troua l'écran. Il avait eu une enfance comme on en rêve, une enfance de livre d'images. Un père juge, juste et bon qui lui racontait, en le faisant sauter sur ses genoux, les légendes des pionniers. Une mère encore un peu anglaise, mais très gaie. Elle ne le punit qu'une fois. Parce qu'il avait juré, elle lui fit manger du savon. Décor : Helena, petite ville de l'Etat à la fois bucolique et minier du Montana. A dix-sept ans, Gary qui s'appelait Frank surveillait, en l'absence de son père, parti à la guerre, un ranch et cinq cents bêtes à cornes. On sait comment se surveillent ces bêtes-là. On sait à quels jeux se livrent les habitants d'un ranch. Et l'on est tout étonné d'apprendre que Cooper Junior renonça un temps à toutes ces bolées d'air pur, à ces cornes, à ces galops, à ces rodéos pour se lancer dans le porte-à-porte publicitaire à Los Angeles. Grâce à Dieu — qui sut faire rater dans les grandes largeurs cette entreprise déroutante — nous retrouvons notre ami sur un cheval. Il a, entre deux sonnettes tirées, fait connaissance avec les figurants casse-cou de Poverty Row à Hollywood. On l'engage. Pour dix dollars, il charge des boqueteaux au triple galop, il décrit des soleils, se rompt le cou avec talent. Samuel Goldwyn le remarque, il approuve son style: « *Vous êtes naturel. C'est bien. C'est nouveau. Restez-le* », lui dit-il. Gary ne se fait pas prier et même il se surpasse. Dans le film qu'on lui propose, il doit mourir. Comment mourir avec naturel ? En s'endormant. Gary s'abandonne au sommeil comme un enfant, la tête sur les genoux de Ronald Colman, son illustre partenaire. Et toute l'Amérique pleura et l'homme naturel, porté aux nues, tourna au rythme d'un film par mois.

Un soupçon d'angoisse

Maintenant il était casé, il pouvait s'offrir quelques fantaisies. On ne lui demandait plus de se démolir la figure, cette figure plaisait, il en profita, il s'afficha, il aima. On le vit d'abord avec Clara Bow, la « it girl », la « fille qui a de ça », puis avec Lupe Velez dont le visage de petite idole khmer et les extravagances le ravagèrent. Bien sûr cela se termina mal : victime de sa fièvre exotique, Lupe se suicida dans sa demeure fabuleuse et mauresque. Pour le champion du naturel ce fut un rude coup. Il voyagea. En Europe, en Afrique. Et là il apprit qu'un Anglais qui avait déjà chipé ses initiales et les trois quarts de son prénom allait le détrôner. Il s'agissait de Cary Grant. Dare-dare Gary se remit au travail, puis il se maria avec une jeune fille blonde et de tout repos qui détestait le cinéma. Ils eurent une fille Maria. Il découvrit l'amour paternel. Ils s'installèrent dans un ranch. Il se remit à la vie de la terre. Et il souriait, il souriait. Des films gais, des films héroïques, des chevauchées, des westerns. Aux Etats-Unis il est l'homme qui a rapporté 250 millions de dollars, soit cent milliards de francs. En Europe, il a été pour trois générations l'idéal à la fois des bourgeoises, car il a bon chic, des têtes folles, car il a du mystère, des midinettes, car ses bras offraient un refuge qu'on n'oubliera pas. Il avait une façon de dire « yap » ou « Nope » qui valait toutes les conversations du monde. Mais gardons-nous de croire que ce grand escogriffe fut aussi heureux qu'il en avait l'air. Sous son œil malicieux il cachait des inquiétudes, voire des tourments. Il écrivit ses mémoires et tout simplement décréta qu'il n'avait jamais rien fait de bon et que son seul talent résidait dans la démesure de ses jambes. Il parlait de l'honneur aussi, de l'amour, de la fidélité, de la mort. Bien, à son image, avec élégance et naturel. Et ce soupçon d'angoisse dont on ne se doutait pas.

Et l'on sait comment il part, quelle est la dernière étape, interminable, du voyage. Le séducteur flegmatique était de bonne race.

CHRISTINE DE RIVOYRE.

THÉATRE DU TERTRE 81, rue Lepic MON. 11-82
Location par téléphone
ONCLE VANIA
« Tchékov est là ».
R. KANTERS (12-4-61).
Tous les jours (sauf lundi)

PLAZA
8, boulevard de la Madeleine
Pour la première fois en version originale
ROCCO et ses FRÈRES
de LUCHINO VISCONTI

MATHURINS
LE SQUARE
de Marguerite DURAS
avec
Edith SCOB et R.-J. CHAUFFARD
A partir du samedi 13

GEORGE V • VENDOME
SIMONE SIGNORET
SANDRA MILO
et
EMMANUELLE RIVA
dans un film de
ANTONIO PIETRANGELI
adua et ses compagnes
INTERDIT AUX MOINS DE 18 ANS
et avec
MARCELLO MASTROIANNI
Une production ZEBRA FILM de
MORIS ERGAS
CINEDIS

GYMNASE
LE 10ème HOMME
TOUTE LA CRITIQUE
« La pièce la plus curieuse de l'année »
LOCATION PAR TELEPHONE

Restaurants

TABLE DU MANDARIN
8, rue de l'Echelle - OPE. 63-76 - Fermé lundi

Jean MEJEAN présente
à LA TETE DE L'ART - OPE. 53-39
Raymond DEVOS
Jacques BREL
au VIEUX-COLOMBIER - LIT. 30-09
Jacques BREL

LIDO
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"AVEC PLAISIR!"
de P.-L. GUERIN et R. FRADAY
30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

PAVILLON
d'Armenonville
(POTEL et CHABOT)
BANQUETS - RECEPTIONS
DEJEUNERS D'AFFAIRES
Reprise des Dîners le 10 mai
SAB. 26-00

Du 15 au 19 Mai inclus
SOLDES ANNUELS
Christofle
Orfèvrerie - Cristaux - Porcelaines
PAVILLON DE HANOVRE
31, Bd des Italiens - Paris

Studio PUBLICIS
ARDENNES FILMS
Le Ciel et la Boue
de PIERRE-DOMINIQUE GAISSEAU
EN RAISON DE SON SUCCÈS, LE FILM SERA PROJETÉ JUSQU'À 2 HEURES DU MATIN.
Festival de Cannes 61

CINÉMA

« La fille dans la vitrine »

● *Pour voir La Princesse de Clèves, faire le trottoir à Amsterdam...*

LUCIANO EMMER, vous en souvenez-vous, nous aida à découvrir, après la guerre, le nouveau visage du cinéma italien. Ses films d'art ouvrirent une voie féconde et son « Dimanche d'août » reste une œuvre typique de la belle époque du néo-réalisme. Nous n'avions pas vu de film de Luciano Emmer depuis quatre ans. Devenu le principal producteur de films publicitaires pour la Télévision italienne, Emmer semblait perdu pour le cinéma, et voilà qu'aujourd'hui il nous offre cette « Fille dans la vitrine » inattendue (1).

A travers une anecdote simpliste et conventionnelle, trois thèmes de valeur dramatique fort inégal se mêlent dans le film.

D'abord la vie d'un émigrant italien dans les mines de Belgique. Pour nourrir ses frères et sœurs, Vincenzo a quitté l'Italie. Il découvre le coron, son ciel gris, son sol noir, et le très rude labeur du mineur. Bloqué dans une galerie par une explosion, Vincenzo est mis à l'épreuve du danger, de la peur. Il décide d'abandonner cette terre trop sombre et trop dure.

Second thème du film : la naissance d'une amitié. Federico est le compagnon et le contremaître de Vincenzo. Ensemble, ils sont bloqués dans la mine. Pour fêter leur sauvetage, Federico emmène Vincenzo à Amsterdam visiter le quartier réservé où travaille sa maîtresse. A ce personnage secondaire, Lino Ventura donne une vie merveilleuse, un relief saisissant. Souhaitons qu'il abandonne définitivement ses rôles de « dur » et de « gorille » pour des compositions plus complexes qui sont certainement à sa portée.

Le troisième thème du film, hélas! c'est celui de l'amour rédempteur. Vincenzo aperçoit, derrière sa vitrine, offerte à la convoitise des passants, Else la prostituée. Elle se révèle fière et farouche. Il en tombe amoureux. Elle le lui rend bien. Mais quel amour peut naître entre une fille de rien et un pauvre émigrant ? C'est la question que posent Vincenzo et Else au moment de l'inévitable séparation, comme l'ont déjà posée cinquante films, sans jamais la résoudre. La pauvreté de la situation est compensée par le brio de la mise en scène et l'étrange beauté de Marina Vlady, posée comme un bijou exotique dans sa vitrine de la rue du Désir. Et puis, entre nous, voir la princesse de Clèves faire le trottoir à Amsterdam, c'est un spectacle qu'il ne faut pas manquer...

(1) Mercury, Madeleine, Images, à partir du 12 mai.

(Archives.)

GINA ROVERE ET SIMONE SIGNORET DANS « ADUA ET SES COMPAGNES ».
Le destin veille.

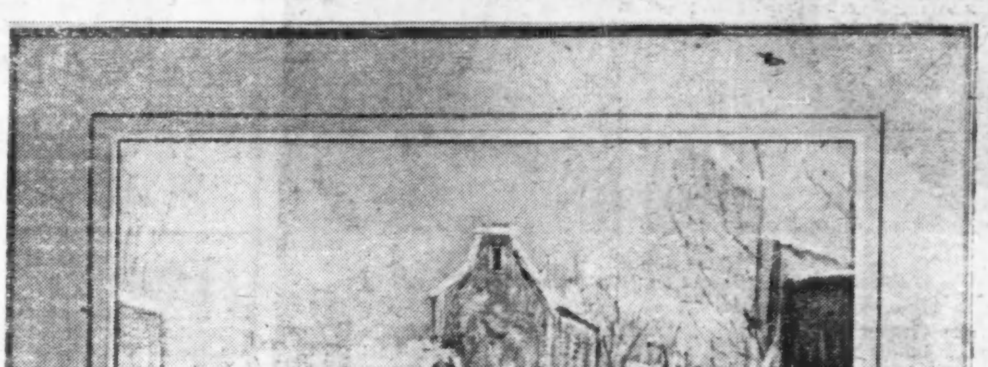
« Adua et ses compagnes »

● *Un seul atout : Simone Signoret, telle que nous l'aimons.*

ENCORE des prostituées dans un autre film italien : « Adua et ses compagnes » (2), d'Antonio Pietrangeli. Il s'agit, cette fois, de quatre charmantes personnes qui, réduites au chômage par la fermeture des maisons closes, rassemblent leurs économies pour fonder un restaurant et refaire leur vie par la même occasion. Mais le destin veille, sous les traits d'un méchant propriétaire dont les exigences auront vite fait de rendre ces dames à leur trottoir habituel. Faut-il s'émouvoir, s'indigner ? J'admire beaucoup le spectateur qui, devant ce film démagogue et plat, ni fait ni à faire, se sentira intéressé ou touché. Seule Simone Signoret, chef de file de la bande, mérite de retenir l'attention. « Adua et ses compagnes » nous la restitue, épanouie et dépenaillée, sensible et brutale à la fois, véhémente et truculente, telle que nous l'aimons, depuis « Dédée d'Anvers ». C'est la seule qualité de ce film. Mais elle compte.

(2) Vendôme.

• PISSARRO • REMBRANDT • RENOIR • SISLEY • TOULOUSE LAUTREC • UTRILLO • VAN GOGH • VLAMINCK • VERMEER, etc.
CEZANNE • DEGAS • GAUGUIN • MONET • PICASSO •



Maurice UTRILLO - AU LAPIN AGILE

Reproductions sur Toile des Grands Maîtres de la Peinture

Veuillez m'adresser gratuitement et sans aucun engagement de ma part, votre documentation n° 31.

NOM ....

PROFESSION ....

ADRESSE COMPLETE ....

....

....

GALERIE FIDELIS, 113, rue des Moines, PARIS-17e

Pour une somme variant de 150 à 500 NF (cadre et franco compris) vous pouvez désormais enrichir votre intérieur des œuvres les plus célèbres de la peinture ancienne et moderne.

Ces chefs-d'œuvre de musées et de collections particulières, FIDELIS, grâce au brevet « FRANCE REPRODUCTIONS », vous en propose des répliques fidèles sur toile, comparables aux originaux.

La classe, le standing de votre foyer dépend toujours de certains détails, dont le plus délicat est l'acquisition d'un tableau de bon goût. Or la chaleur, la richesse des couleurs, le génie créateur des maîtres de la peinture vous permettent à coup sûr de trouver l'œuvre qui convient le mieux à votre intérieur.

Une documentation très complète est à votre disposition. Pour la recevoir, il vous suffit de découper ou de recopier le bon ci-joint.

GALERIE FIDELIS - 113, RUE DES MOINES - PARIS-17e - BAT. 12.30 +

« La peau et les os »

● *Une prison où les détenus circulent librement !*

JEAN-PAUL SASSY et Jacques Panigel ont obtenu le prix Jean Vigo pour leur premier film, « La peau et les os » (1). Cet excès d'honneur leur vaudra peut-être quelques excès d'indignité, car leur petit film ne méritait en aucun cas l'une des principales récompenses du cinéma français.

En imaginant cette histoire de détenus qui font libérer l'un des leurs en parvenant à prouver son innocence, Jacques Panigel n'a pas assez veillé à camoufler les nombreuses invraisemblances d'un récit d'autre part ingénieux. La réalisation de Jean-Paul Sassy accuse ces invraisemblances, notamment en nous présentant une incroyable prison où les détenus circulent librement. Quelques grossières maladresses, et un ton constamment ampoulé, là où il fallait être simple et direct, font de ce film trop ambitieux un échec honorable mais indéniable.

INTERIM.

THÉATRE

« En attendant Godot ».

● *Huit ans, le tour du monde, plus d'un million de spectateurs, la pièce de Samuel Beckett nous revient éclairée par ses œuvres plus récentes : c'est le théâtre de la condition a-humaine.*

VLADIMIR et Estragon, ces deux cousins métaphysiques de Laurel et Hardy, sont revenus (2) : ils refont leur double sketch, leur fameuse « entrée » comme on dit au cirque, sur le texte de M. Samuel Beckett. A la création au théâtre de Babylone, il y a huit ou neuf ans, « En attendant Godot » avait surtout frappé par son réalisme minutieux : deux clochards au pied d'un arbre attendent, on ne sait pourquoi, un certain Godot dont on sait bien qu'il ne viendra pas, et quand c'est fini, ça recommence; et par sa valeur de parabole : au pied de l'arbre de la croix sur lequel personne ne viendra se faire crucifier, deux larrons font de dérisoires efforts pour se réchauffer mutuellement.

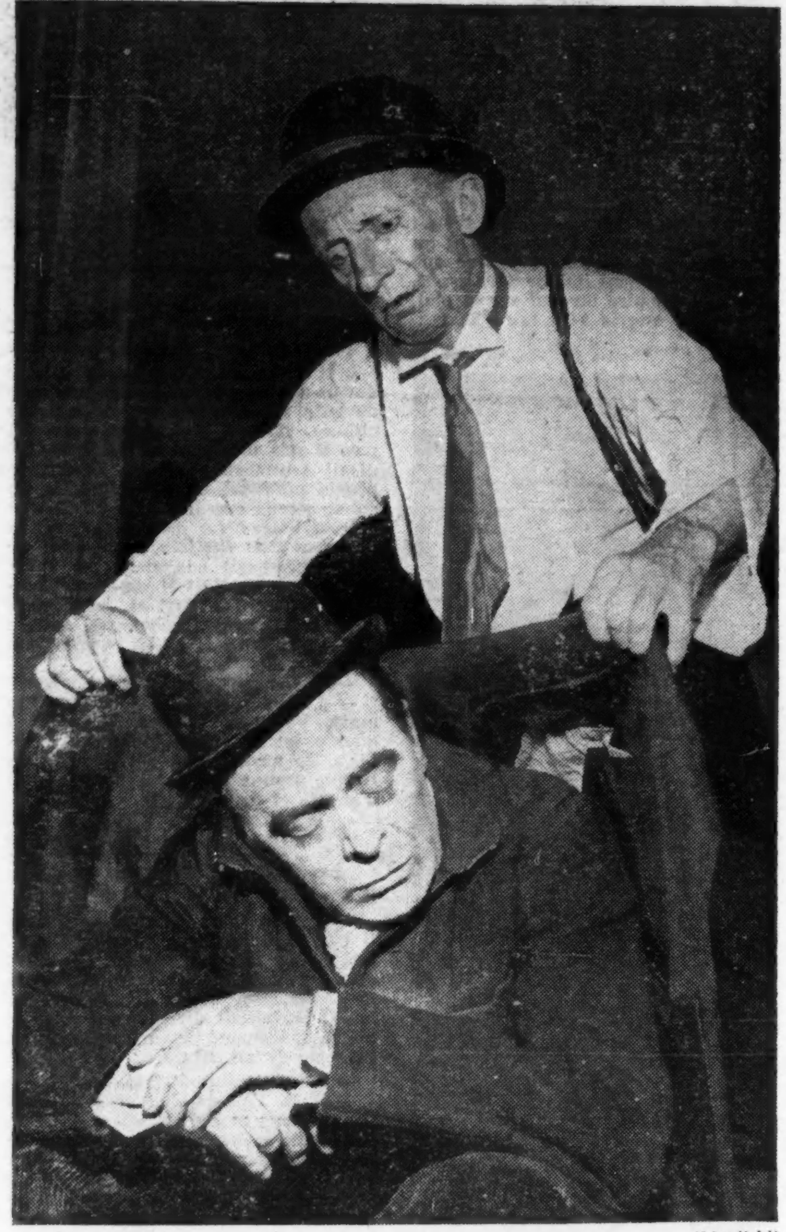
Depuis, la pièce a fait le tour du monde (70.000 spectateurs en France, un million à l'étranger, nous dit-on), ce qui tend à prouver qu'on y reconnait bien une image de la condition humaine vers le milieu du XX^e siècle. Elle nous revient : elle n'a rien perdu de son pouvoir de retenir et d'inquiéter; Vladimir et Estragon d'une part, Lucky et Pozzo de l'autre, nous offrent toujours la même image, amère ou grotesque, des relations de l'homme avec l'homme ou avec la vie. Mais on voit mieux qu'Anouilh avait raison en parlant de Pascal chez les Fratellini ou Adrienne Monnier en demandant une interprétation dans le style des frères Jacques.

L'arbre de Giacometti

Les deux clochards passent du réalisme à l' « hénaurme » et l'absurdité de leur situation (de la nôtre) ressort parfaitement de « gags » somme toute traditionnels, les chaussures qui bâillent et qui puent, les chapeaux qui vont de main en main et de tête en tête, les carottes et les navets, les lapsus, les incongruités, les chutes retentissantes.

En même temps, comme nous avons vu, depuis, d'autres pièces de M. Beckett, « Fin de Partie », « La Dernière Bande », nous comprenons mieux ses douces manies et leur signification : le gag de la carotte ici et celui de la banane dans « La Dernière Bande », c'est un théâtre de la castration; les démarches difficiles, saccadées de Lucky, de Vladimir et le fauteuil à roulettes de Hamm dans « Fin de Partie », c'est un théâtre de l'ataxie locomotrice ; le discours mécanique, incohérent en forme de disque usé de Lucky et le magnétophone rabâcheur de « La Dernière Bande », c'est un théâtre de l'aphasie; et le deuxième acte qui recommence le premier, c'est un théâtre de l'amnésie. Tant de « a privatifs » permettent de conclure : c'est un théâtre de la condition a-humaine. Si l'évangile, c'est la bonne nouvelle, « En attendant Godot », c'est la parabole interminable de la mauvaise nouvelle, la transcription pour l'orchestre théâtral du chant à une voix poussé par Rimbaud dans « Une Saison en Enfer ».

L'éclairage clownesque est heureusement accentué par le jeu de M. Jean Martin, toujours proprement hallucinant en Lucky, et par la parfaite composition de M. Etienne Bierry qui a repris le rôle d'Estragon. Au contraire, M. Lucien Raimbourg, comme s'il était conscient maintenant de jouer un chef-d'œuvre et d'incarner un moment de la conscience humaine, pèse et ralentit, fait un sort à chaque mot et à chaque silence alors qu'il y a déjà dans « Godot » comme dans toute pièce didactique, des passages longs et insistants qui risquent de plonger les bons élèves dans une certaine torpeur. Il faut regarder alors le décor de M. Giacometti, ou plutôt son arbre, miraculeux comme une peinture chinoise de la dynastie des Song. Cet arbre parle, tandis que Vladimir bafouille, il semble danser tandis que Pozzo rampe, et dans cette pièce où tout est volontairement négation, c'est lui qui prouve le mouvement en marchant.



(Lipnitzki)

ETIENNE BIERRY ET LUCIEN RAIMBOURG DANS « EN ATTENDANT GODOT ».
Des cousins métaphysiques de Laurel et Hardy.

« Un conte d'hiver »

● *La fantaisie de Shakespeare intimidée par l'ombre de Racine.*

C'EST une des dernières pièces de Shakespeare, jouée la même année que « La Tempête ». On a envie de la rapprocher de « La Nuit des Rois » ou de « La Nuit d'Eté », mais il me semble qu'on y trouve aussi beaucoup plus de gravité. L'affabulation est extravagante : c'est le mélodrame de l'épouse injustement soupçonnée par le roi de Sicile, cocu aussi imaginaire que magnifique, suivi de l'idylle du prince et de la bergère sur les rivages de la Bohême, le tout en pleine Antiquité grecque. Mais sous l'apparence du fantastique il y a peut-être ici une algèbre de la jalousie et de l'amour d'une parfaite précision.

La pièce avait été le spectacle de réouverture du Vieux-Colombier après la guerre de 1914. Il reste quelque chose de l'esprit de Copeau dans la reprise, mise en scène par M. Julien Bertheau (3) dans un dispositif scénique de M. René Moulaert. La version de M. Claude-André Puget et le spectacle dans son ensemble mettent mieux en valeur la fable que la moralité : d'autant qu'à part M. Toja qui s'en tire avec élégance, les acteurs drôles, Thérèse Marney, Paul-Emile Deiber, Jean-Paul Roussillon, etc, sont plus à l'aise que les sentimentaux. Soirée agréable, malgré certains temps un peu mous, comme si encore intimidée par l'ombre de Racine, la fantaisie de Shakespeare n'arrivait pas à se sentir tout à fait à l'aise dans la maison de son cousin Molière.

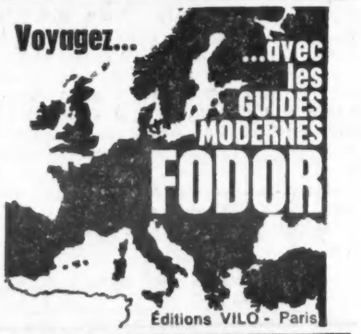
ROBERT KANTERS

(1) Marignan, Français.
(2) Théâtre de France (en alternance).
(3) Comédie-Française.

Du 7 au 28 mai inclus
XVII^e SALON DE MAI
MUSEE D'ART MODERNE DE LA VILLE DE PARIS
Avenue du Président-Wilson

GALERIE HOCHE - SAINT-HONORE
264, Faubourg-Saint-Honoré - PARIS - 8^e
Du 10 au 30 mai
GIANNI FRASSATI
rétrospective et œuvres récentes

GALERIE EUROPE
22, rue de Seine (6^e) - ODE. 66-75
WEICHBERGER
Vernissage le 12 mai



FOLIES-BERGÈRE
Tous les soirs 20 h. 45 - Dim matinée 14 h. 30
M. Paul DERVAL présente le nouveau spectacle de Michel GYARMATHY
FOLIES CHÉRIES

GALERIE CHARPENTIER
Cent Tableaux de
JACQUES VILLON
76, FG. SAINT-HONORÉ, PARIS

MERCREDI 17 MAI à 20 h. 30 - SALLE PLEYEL
L'association FRANCE-CUBA
présente
EN PREMIERE MONDIALE
un grand documentaire de Joris IVENS
‹ CARNET DE VOYAGE ›
ET DES
CHANTS ET DANSES DE CUBA
sous la présidence de M. Charles BETTELHEIM
Location : Salle PLEYEL - Places : 3, 4 et 6 NF

Paris en parle...

SCULPTURE

Aristide Maillol

● ***En 1861 naissait un de nos plus grands sculpteurs: Dina Vierny parle devant Maria Craipeau des dix années qu'elle passa à ses côtés.***

PARIS s'apprête à célébrer le centième anniversaire d'Aristide Maillol (1) : une exposition réunit déjà quelques-unes de ses œuvres, et bientôt le Musée d'Art Moderne lèvera le rideau sur une grande rétrospective.

Aristide Maillol a donc pris sa place dans la galerie des portraits figés, il est un Monsieur de l'art.

Qu'en aurait pensé celui qui, en 1914, se vit accuser d'entretenir des « relations avec l'ennemi » et dont la fabrique de papier de Montval fut incendiée par la population patriotique et indignée ? Celui dont le monument à Emile Zola fut refusé par le Comité, parce qu'il « manquait de flèvre » ? Celui enfin qui dit :

— *Moi ? je suis un maudit, je resterai toujours un maudit.*

Il le dit tranquillement et « sans flèvre », vers la fin de sa vie, heureux malgré tout, mais lucide. Il savait que la place qu'il occuperait serait toujours ambiguë, qu'il serait un gêneur, que sa classique simplicité serait scandaleuse à un moment, dépassée un peu plus tard par les courants qui le laisseront tout seul. Ce paysan catalan (« *Ils disent que j'ai de la paille dans mes sabots* »), dont les nus furent refusés au Salon (« *ils sont trop nus, vos nus* ») ne pouvait rien y faire, amoureux qu'il était des formes, des femmes, de la vie.

Comment était-il, le patriarche, vers la fin de sa vie ?

« *Il paraît que vous êtes un petit Maillol. Je me contenterais d'un petit Renoir* »...

Ainsi écrivit-il à une très jeune fille qui passa les dix dernières années à ses côtés.

Dina Vierny, qui a maintenant sa galerie, ainsi que le voulait Maillol, dispose de tous les droits touchant les œuvres du « patron ». Elle prépare elle-même la rétrospective du musée d'Art Moderne.

Un Renoir, elle l'est toujours, un Renoir plantureux, épanoui. Une femme d'affaires remarquable, qui n'a peur ni des gens ni des mots. Mais, pour parler de Maillol, il lui vient des accents, des inflexions — l'adhésion totale, quoi, l'admiration heureuse.

— Il était beau. J'ai connu l'homme à 73 ans ; malgré tout, la carcasse humaine est ce qu'elle est, mais il n'avait pas d'âge. Tout ce qu'il touchait l'animait.

— Parce qu'il aimait la vie ?

Chez le fripier

— Parce qu'il était génial. Aimer la vie ? Mais il la donnait. Et élégant, toujours tiré à quatre épingles ! Je ne l'ai jamais vu négligé. Pendant la guerre, à Banyuls, j'habitais au village, à cinq kilomètres de sa maison. Je les faisais à pied, bien sûr, cinq à l'aller, cinq au retour, je ne les sentais même pas. J'arrivais, il était là, dans son vieux costume de velours ou un autre qui aurait paru lamentable sur quelqu'un qui n'aurait pas été Maillol. Les costumes, ça l'intéressait. Un jour, il était encore jeune, il avait acheté un coutil blanc de pâtissier, il se présenta ainsi, tout fier, chez Matisse. « Eh bien ! siffla, admiratif, Matisse, où as-tu acheté ça ? »

« *Chez le fripier,* répondit Maillol tout fier. *Quand même, ce que c'est que l'argent...* » (Matisse me racontait cette histoire, en riant, déjà sur son lit d'hôpital).

— Extravagant, je ne peux pas vous dire, et avare, avec ça...

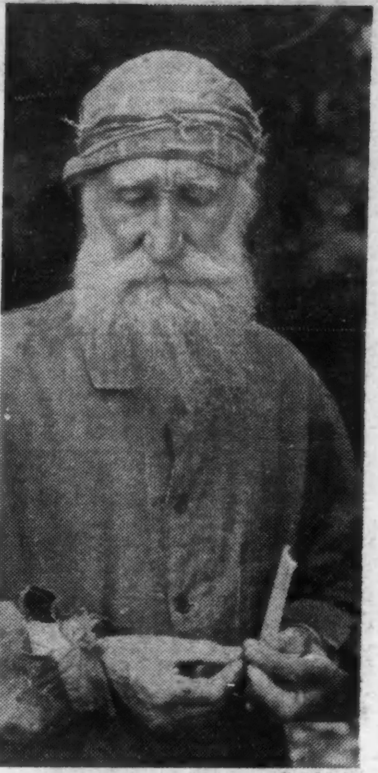
— Avare ?

— Oui, il avait été si pauvre pendant si longtemps. Il ne mangeait jamais de beurre.

« *Quand j'étais jeune,* me dit-il, *je ne pouvais pas en acheter.* — Et maintenant, Maillol, maintenant, vous êtes riche... — *Maintenant, eh bien ! je n'aime pas ça* ».

Un plat de haricots

« Remarquez que finalement, pendant la guerre, il n'en était plus question, de beurre. Nous mangions du fenouil — ce n'était pas bon. Pourtant, quel cuisinier ! Quand je suis arrivée, en 1937, c'était la fête des muletiers. Pour les faire boire, les muletiers, il faut leur faire un plat bien épicé. Maillol me dit : « *Je vais faire un plat de haricots* ». Les haricots, vous pensez ! J'ai haussé les épaules. Bon, va pour les haricots. Maillol fait un feu de bois, cuit ses haricots doucement, doucement, avec des gestes précis, caressants, fait une sauce — qu'a-t-il donc mis dans cette sauce ? Des herbes tout bonnement, mais je n'avais rien mangé de pareil. C'était — c'était comme si l'on mangeait un morceau du pays, vous voyez ce que je veux dire ? Moi qui ne savais pas, en arrivant, cuire un œuf sur le plat, il m'a vite appris à la faire, la cuisine.



(Cossira.)
ARISTIDE MAILLOL.
De la paille dans les sabots.

(Maywald.)
STATUE DEBOUT (1944).
« Ils sont trop nus, vos nus. »

« Il avait des idées sur ce que je devais apprendre, sur ce que je devais devenir. Je préparais des examens de chimie. Bon, il ne me contredisait pas, il m'a même payé les droits. Il disait seulement parfois, lorsque je posais pour lui et que j'étudiais en même temps mes bouquins :« *Ce que j'en ai assez ! La prochaine fois, je prendrai une illettrée.* » Non, il ne me contredisait pas, dans ma vocation imaginée. Mais il me faisait étudier l'histoire de l'art et, les dimanches, il m'envoyait chez ses amis : Matisse, Bonnard, Dufy, « *pour me former* », disait-il.

— Il vous envoyait chez les autres ?

— Chez les autres ? Non, chez ses amis. Vous ne pouvez imaginer à quel point ils étaient unis, les « Nabis ». Je ne sais pas s'il y a jamais eu un groupe d'artistes lié par tant d'amitié et de confiance.

Pas de discours

— Comment travaillait-il, Maillol ? Il fignolait ?

— Pas du tout. Il avait sa façon. Il partait à la plage, ramenait, ravi, un fil de fer. « *Regardez,* disait-il, *quelle beauté !* » Et il se mettait à travailler, son fil de fer à côté de lui. Il travaillait directement dans le plâtre et il commençait par les pieds. Le reste devait suivre.

— Le reste suivait toujours ?

— Non. Parfois, tout dégringolait. Je lui disais :« Maillol, s'il vous plaît, moins d'élégance et plus de sens pratique. » Il riait, recommençait. Vous savez ce qu'il lisait juste avant sa mort ? Il lisait Lautréamont. Il s'intéressait beaucoup aux artistes abstraits, mais il n'aimait pas les surréalistes. « *Trop de littérature* », disait-il. Pour lui, l'art ne devait jamais être littéraire. Mais, pour exprimer ses idées, il ne faisait pas de grands discours. Il se taisait volontiers.

« Il était modeste. Un jour, on lui envoya un article où on le traitait de « plus grand sculpteur du monde ». « *Moi, dit-il, qui ne suis qu'un... Qu'est-ce que doivent être les autres !* »

« S'il avait vécu, il aurait fait encore de très belles choses, des choses étonnantes. Il n'était pas pressé, lui, il prenait jusqu'à dix ans pour faire une sculpture, pour lui donner l'élan, l'harmonie qu'il voulait.

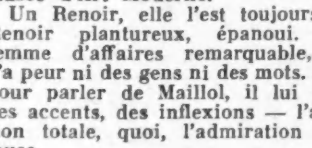
« Et moi, lorsque j'y réfléchis, je me dis qu'il m'a façonnée aussi, à sa manière, en dix ans. Depuis, je n'ai plus rencontré de géants. Quel regret, si vous saviez...

« Des écrivains le comprenaient. Il était très ami avec Barbusse, Gide l'a aimé, Octave Mirbeau et Camus. Camus voulait faire un livre sur lui. Il venait m'acheter souvent des Maillols. « J'en ai besoin », disait-il. Sa grande ambition, c'était d'organiser une exposition Maillol à Alger. « Vous vous rendez compte, disait-il, les yeux brillants, toutes ces femmes berbères devant les Maillols »...

MARIA CRAIPEAU.

---

(1) Né en 1861 à Banyuls, mort en 1944.

Cie SACHA PITOEFF
La Mouette

de TCHEKOV
TH. MODERNE
15 rue Blanche

PETITES ANNONCES
29, rue de Marignan - PARIS (8e) - BAL 19-68
Hauteur minimum 12 mm.
(42 lettres, signes ou espaces par ligne)
PAYABLE D'AVANCE

OFFRES D'EMPLOI

Magazine mensuel internat. recherche MAQUETTISTE ayant expér. montage fabric. pour assistance mise en page réd. Ecr. 8148 L'Express, 29, r. Marignan

DEMANDES D'EMPLOI

JEUNE FILLE 22 ans, parlant anglais, bonne présentat., bonne cult. gén., aimant relat. hum. ch. trav. juillet-août préf. Paris mais acc. autre rég. Ecr. Express 8125

BONNES ADRESSES

POUR PEINDRE
vos atel., bureaux, usines, grands chantiers, pour vos immeubles et groupes d'appartements, utilisez les couleurs fonctionnelles qui augmentent le rendement et diminuent la fatigue, en vous adressant à une entrepr. de peinture spécialisée la S.P.E.C. 106, rue du Président-Wilson à LEVALLOIS (Seine) Tél. : PER. 68-16. Devis grat. pour toute la France.

PEINTURES des Grandes Mques. Rem. 20 %
VITRIFICATEURS des Grandes Mques. Rem. 20 %
PAPIERS PEINTS des Grandes Mques. Rem. 30 %
BODY 2, rue Cler PARIS-7e
de 10 h. à 20 h. sans arrêt, sauf lundi

MOQUETTES ET CARPETTES DE FRANCE
PLACE MALESHERBES
Le plus important organisme pour la production, la vente et l'installation des moquettes et des carpettes, présente en ses magasins PLACE MALESHERBES : 150 coloris et qualités de moquettes, 1.000 carpettes laine, la plus belle gamme de tapis d'art français et de tapis d'Orient d'origine. Prix de gros (moins remise amicale Lecteurs Express 5 %). Paiements très échelonnés (18 mois !) Choix, prix, règlement « dans le temps » justifient l'immense succès des « M.C.F. ». Votre visite s'avérera utile. PL. MALESHERBES. Ouvert du lundi au samedi : MAC. 21-67.

TRAVAUX A FAÇON (Demandes)

VOS VETEMENTS
retouchés, rectifiés par tailleur
SIMON - 31 bis, Faub.-Montmartre - TAI. [illegible]

VACANCES

Désintoxiquez-vous
PENDANT 15 JOURS
A 1.200 M. D'ALTITUDE
en profitant du forfait pension toutes taxes et service compris 495 NF dans un hôtel 3 [illegible]
en écrivant à G. BOISSON
HOTEL MONT-BLANC
MEGEVE Tél. 82. 83. 84

OCCASIONS

ANTIQUAIRE se déplace dans les régions pour l'achat de tous meubles anc. et objets d'art. LES BELLES EPOQUES, [illegible], bd de Courcelles. WAG. 04-89

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS ET DE STYLE POUR L'EXPORTATION
73, rue des Vignes - JAS. 25-65

IMMOBILIER

CONSTRUISEZ VOTRE PAVILLON sous le bénéfice du Prêt de l'Etat remboursable en 20 ans. Doc. E 12 gratuite. G.E.P., 16, rue Auber, Paris. OPE. 54-40

CONSTRUCTIONS NEUVES

BOIS DE VINCENNES
Souscription d'un immeuble de très bon standing, fin. étud. dans moindres détails, 26, avenue de Joinville,
NOGENT-sur-MARNE
déb. proch. livr. OCT. 62. Prêt. Facilités. Renseignem. sur pl. tous les ap.-midi sf MARDI et SAMEDI ou
INFORMATION IMMOBILIERE
23, boulevard des Capucines (2e)
RIC. [illegible] (3 lignes)

APPARTEMENTS (Ventes)

PROPRIETAIRE vend direct. 2 PIECES CUIS. entrée, w.-c., cab. de toilette, douche, placard, cave, chauff. collectif, imm. 1955, libre à la vente. Prix 22.500 NF + remb. Cr. F. 50 NF p. mois dur. 14 ans. Ecr. pour r.-v. BARON, 12, r. de Bretagne CRETEIL (Seine) ou sur place dim. 10 h. à 17 h.

TERRAINS (Ventes)

BORD EURE DIRECT. 120 mètres berge SITE et EMPLACEMENT EXCEPT. GOLF et ECOLE EQUITAT. MAGNIF. TERRAIN viabilisé. 5.300 m2 av. 25.000 NF cpt. VALDEUR - Tél. 165 PACY-sur-EURE

Région PACY-sur-EURE MAGNIF. TERRAIN viabilisé, tr. boisé, hautem. résident. 3.300 m2, av. 10.000 NF cpt. VALDEUR, tél. 165 PACY-sur-EURE

Au 42e Salon des Artistes décorateurs

LES 24 HEURES DE L'HOMME MODERNE

(Marquis.)

LE BUREAU DIRECTORIAL.
Vaste... comme l'autorité d'un chef.

NOS concitoyens sont de curieux personnages. Demandez à l'un d'entre eux s'il a construit tout seul sa maison et il vous répondra, l'air étonné : « Non bien sûr, je ne suis pas architecte. »

Mais poussez plus loin votre enquête et essayez de savoir comment il a réalisé l'agencement intérieur de la maison ou de l'appartement en question. Vous découvrirez vite que, dans ce domaine, le Français s'en remet à l'empirisme le plus intégral.

Apprenez-lui que ses voisins de frontière utilisent depuis longtemps la science des « architectes d'intérieurs » et il vous répondra : « Evidemment, ces gens ont la manie de la spécialisation, ils ne sont jamais partisans de l'initiative individuelle, mais le goût français... »

Notre concitoyen a raison... dans une certaine mesure : le goût personnel doit intervenir quand il s'agit de créer un cadre de vie, au même titre que le goût du futur propriétaire intervient dans la construction d'une villa.

Cependant, il existe des règles et des techniques qui font les intérieurs réussis, comme il existe des règles et des techniques qui permettent aux maisons de tenir debout.

Vous pouvez essayer de ne pas les respecter et bâtir votre intérieur en suivant l'inspiration du moment, le goût de votre femme et... celui de votre voisine.

Mais quand tout sera terminé, vous vous apercevrez avec désespoir « que votre nouvelle bibliothèque écrase un peu l'ensemble de la pièce » ou « que le coloris de la moquette jure, dans son étendue, avec celui des murs ». Vous découvrirez aussi, au bout de quelques semaines, que les impressions du tissu d'ameublement (si jolies en échantillon) peuplent bizarrement vos rêves et que le fonctionnalisme de votre pièce de travail laisse plutôt à désirer. Vous vous direz alors : « La prochaine fois... » Oui, mais en attendant, il vous faudra subir pendant de nombreux mois (ou de nombreuses années), vos petites erreurs de calculs. Pourquoi ne pas jouer gagnant au départ en demandant l'aide (purement technique) d'un expert en architecture d'intérieur ?

Un homme de science

En France, cet expert s'appelle « artiste décorateur ». Ne confondez pas avec le « décorateur » (ce - charmant - jeune - homme - qui - a - tant - de - goût). Non, il s'agit d'ici d'un homme de science dont le métier est de connaître les lois qui président à l'équilibre des volumes et au mariage des couleurs.

Les « artistes décorateurs » de France ont d'ailleurs de nombreuses réalisations célèbres à leur actif.

L'aéroport d'Orly leur doit tout son agencement intérieur, le paquebot « France » l'installation de ses cabines et de ses salons, le château de Rambouillet ou l'Elysée la décoration de plusieurs « appartements ».

Autant de créations artistiques qui ont leur place dans le patrimoine national au même titre que certaines sculptures et certains tableaux de maîtres.

Mais, pas plus que ces chefs-d'œuvre, elles ne peuvent arriver dans *tous* les intérieurs français.

Si vous n'avez pas la possibilité matérielle de faire appel à un artiste-décorateur pour installer votre appartement, vous avez en ce moment celle d'admirer les décors et les objets qu'ils ont imaginés.

Les artistes-décorateurs viennent en effet d'ouvrir leur 42e exposition (1). Ils ont décidé à cette occasion de transformer le Grand-Palais en « petite planète », une petite planète à la taille de l'homme, un univers créé pour lui rendre la vie plus facile, plus heureuse, depuis l'instant où il met les pieds par terre jusqu'à l'heure où il retrouve ses rêves.

Les vingt-quatre heures du « citadin-type » commencent à l'entrée du Grand-Palais et le visiteur est « introduit » d'emblée dans la vie de M. Durand, homme moderne.

(1) Au Grand-Palais du 9 mai au 11 juin.

(Marquis.)

LA CHAMBRE DES PARENTS.
Equilibre des volumes.

8 HEURES : M. Durand ouvre les yeux et monsieur-visiteur peut admirer la chambre à coucher « idéale ».

8 H. 30 : la maison s'éveille et vous passerez de la salle de gymnastique au dressing-room. De la chambre d'enfant à la chambre de jeune-fille, ou à la cuisine.

Dans la cité

9 HEURES : M. Durand vous « prendra en charge ». A sa suite, vous quitterez son domicile, pour vous retrouvez dans une rue de Paris. Le kiosque à journaux, le micro-autobus recréant parfaitement l'atmosphère. Vous n'aurez plus alors, toujours comme M. Durand, qu'à entrer « au bureau ». Vous ferez connaissance avec l'esthétique industrielle. Vous serez reçu dans le bureau super-directorial, vaste comme l'autorité d'un chef et entièrement télécommandé. Vous passerez par celui des secrétaires et ingénieurs, surveillerez, sur des écrans de télévision, la marche de « l'entreprise », ou... l'arrivée des autres visiteurs.

A MIDI : M. Durand quittera son travail et vous invitera à la détente dans le « restaurant d'entreprise » où des appareils à sous maîtres d'hôtel distribuent des plateaux gastronomiques.

Il faut abandonner ensuite M. Durand à sa vie administrative déjà explorée et suivre *Mme Durand* « dans la cité ». La boutique imaginée par des virtuoses de la décoration sert d'écrin aux œuvres des céramistes, orfèvres, potiers et relieurs... Une petite exposition dans la grande qui vous amènera à l'heure du thé.

Dans un salon de thé-cabaret, rond comme une bonbonnière, vous terminerez la phase citadine de la journée.

A 7 HEURES DU SOIR : vous serez reçus chez les Durand et vous aurez le droit de passer au crible leur salon, leur salle à manger et la bibliothèque, où ils terminent la soirée avant de retrouver... leurs rêves.

...« *Monsieur le visiteur !... Holà ! ne partez pas... Vous n'êtes pas indiscret, l'exposition n'est pas finie, entrez donc dans les rêves de M. et Mme Durand, citadins modernes. Vous allez voir, c'est très beau...* »

La dernière salle du Grand-Palais s'ouvre comme l'imagination nocturne de nos citadins sur... le plein soleil, l'azur de l'été, en un mot les vacances.

La cabine de votre croisière ou le patio verdoyant, la chambre de motel ou la terrasse ensoleillée vous feront rêver aussi...

Mais n'ayez aucune crainte, la réalité est là, tout près, de l'autre côté de la porte du Grand-Palais. En deux heures, vous avez vécu une journée entière, dans un univers aux multiples créateurs. Un univers à vos mesures et à celles de notre temps.

(Marquis.)

LE SALON.
Jouer gagnant au départ.

Une page spéciale PUBLIEX

APRÈS L'INCIDENT

par J.-J. SERVAN-SCHREIBER

APRES l'émeute du 24 janvier 1960 et aussitôt les barricades réduites, le général de Gaulle, qualifiant cette affaire de « péripétie », effectua la fameuse tournée des popotes. Aujourd'hui, après le putsch qui a ébranlé l'Armée, l'Administration et la nation, le chef de l'Etat, aux yeux de qui cette profonde secousse n'est plus qu'un « incident », nous fait le coup du Plan. Dans les deux cas, et à dix-huit mois d'intervalle, la démarche politique est la même : il s'agit de dévier l'émotion populaire.

Au moment du péril on appelle le peuple à se manifester. Mais aussitôt après on démobilise. Le drame algérien doit être dénoué par l'Etat, par son chef, par son « bras séculier » (« c'est-à-dire l'Armée, la police, la justice »). **Non par la nation.**

UNE phrase du dernier discours du général de Gaulle montre bien comment fonctionne son esprit et comment il entend que soit comprise par tout le monde la hiérarchie des valeurs politiques. A propos de l'échec du putsch, il dit : « On a vérifié, une fois de plus dans notre histoire, que l'Etat, pourvu qu'il soit l'Etat, est le guide et le rempart de la nation ».

Pourtant, l'opinion tout entière, mobilisée par un discours dramatique du chef de l'Etat, ameutée par deux harangues de son Premier ministre, n'a-t-elle pas « vérifié » que l'Etat, bravé par une faction armée, n'avait plus rien sur quoi compter et qu'il dut, pour survivre et vaincre, faire appel à la nation ?

CONTRESENS politique, cette véritable inversion des rapports entre l'Etat et la Nation est le fondement même de l'idéologie gaulliste — et la raison décisive, permanente, de notre opposition à ce type de régime. On ne changera pas la conception que, depuis trente ans, le commandant, devenu général, de Gaulle s'est faite de la vie en société (1). L'application illimitée de l'article 16 en est l'aboutissement logique, l'apothéose. Il serait puéril de s'en indigner tout à coup aujourd'hui : la nature strictement autoritaire et personnelle du pouvoir était inscrite clairement dans les intentions de l'homme qui accepta de se substituer à la République en mai 1958 comme elle l'était déjà, il faut honnêtement le reconnaître, dans ses écrits d'officier de garnison avant guerre et dans son comportement à la Libération. De Gaulle est ce qu'il est.

Chaque fois qu'il le montre aussi crûment que lundi soir, on ne peut s'empêcher d'en être, un instant, stupéfait, mais il serait hypocrite de s'en déclarer surpris.

PARCE qu'il est ainsi, parce qu'il juge essentiel de maintenir le peuple à l'écart autant qu'il le peut — et dès qu'il le peut — parce qu'il puise au plus profond de lui-même la conviction intime, et toujours renforcée, que les affaires du pays sont mieux évaluées, gérées, réglées par un appareil d'Etat investi d'une confiance globale et plébiscitaire que par le « tumulte » des méthodes démocratiques ; parce qu'il est cet homme-là ayant cette foi-là, nous ne pouvons pas, nous ne pourrons jamais, soutenir son entreprise, car nous croyons, de toute notre raison, qu'elle est condamnée.

Quand le ministre le plus intime du chef de l'Etat, M. André Malraux, explique aux Français, comme il l'a fait cette semaine à Orléans, que si Jeanne d'Arc a remporté la victoire de Patay, le 18 juin 1429 il n'y a pas là une simple coïncidence, qu'il faut y voir la trace historique, à cinq siècles d'intervalle, de la permanence du destin national, nous tremblons d'émotion et de crainte. Car il traduit fidèlement, dans cet appel à une sorcellerie transcendante, l'idéologie politique de l'homme qui détient aujourd'hui tous les pouvoirs...

La France de 1961 est plus obscurantiste que jamais, nos pères, nos grands-pères, nos arrière-grands-pères n'auraient osé l'imaginer. Et nous voyons, non sans un certain effroi, la tâche gigantesque qui sera celle de notre génération pour émerger, peu à peu, de ce nouveau moyen âge, pour reprendre et faire reprendre à tous nos concitoyens une pleine conscience d'adultes et le goût des responsabilités politiques. Il est tellement plus agréable, pour un peuple, d'être soulagé de ses propres affaires, de poser là le fardeau, et de croire aux miracles.

CONTRE le général Challe et ses complices, le premier chef d'accusation est d'avoir, par leur aventure stupide, accrédité durablement, dans l'esprit des Français, le pouvoir surnaturel de Charles de Gaulle. Parce que le pronunciamiento criminel s'est effondré en un après-midi, les Français sont subjugués plus qu'à aucun moment depuis le 13 Mai 1958 — en vérité plus qu'à aucun moment de l'histoire moderne — par le prestige personnel d'un homme (le dernier sondage d'opinion, non encore publié, donne 85 % de soutien inconditionnel au général de Gaulle. Jamais Clemenceau, ni Napoléon III, ni Napoléon Ier, ni même Jeanne d'Arc n'ont « possédé » ce pays à ce point).

Un tel voyage au bout de la nuit est, pour l'instant, assez euphorique car l'homme **n'est pas un sanguinaire. Il est tout imprégné de convictions libérales et même ses impulsions (quand il découvre candidement les notions de « décolonisation », ou de « plan ») sont plutôt dans le bon sens. Aussi son règne est-il loin d'être intolérable. On nous dit : vous le regretterez. J'en suis convaincu. Nous le regretterons. Mais pourquoi ? Parce qu'inévitablement une entreprise politique fondée, comme celle-ci, sur la mystique, sur la démission collective, sur le retour aux notions de sacré, sur l'abandon du débat et de la raison, le jour où elle se termine — et un jour il le faut bien — se termine dans les convulsions, comme le sommeil d'un drogué.**

LE putsch d'Alger, le désarroi évident de l'Etat, c'était l'occasion — pour un homme soucieux de l'avenir de ses concitoyens après son règne — de prononcer, comme l'aurait fait Démosthène, un très grand discours dénonçant les causes profondes du mal, appelant chacun à reprendre conscience de ses responsabilités civiques, mobilisant la nation, les partis, les syndicats, la presse autour des vraies difficultés à résoudre, contre les factions. C'était l'occasion ou jamais de faire comprendre au pays combien ses institutions étaient vermoulues, fragiles, quels efforts, quels cruels sacrifices il faudrait pour recréer, sur les ruines d'un appareil d'Etat décomposé par les guerres coloniales, par seize années d'illusions et de mensonges, une société moderne, une vie publique saine, une collectivité démocratique.

POUR l'essentiel il y avait, en somme, deux choses à dire :

1° Il n'est pas vrai que la France soit sortie victorieuse de la dernière guerre. Elle y a été vaincue, elle en est restée abaissée et divisée. Pour que la génération nombreuse qui arrive, enfin ! à l'âge des responsabilités puisse redresser le pays, il faut d'abord qu'elle ait pleine conscience de l'échec de ses aînés.

2° Il n'est pas vrai que l'Etat soit reconstitué. Ce troisième pronunciamiento, en moins de trois ans, montre au contraire jusqu'où la gangrène a pénétré. Il va falloir aux jeunes hommes qui sont la France de demain une énergie spartiate pour arracher leur pays au destin du Portugal.

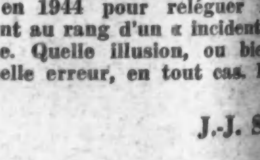
Celui qui nous dirige, et qui dispose, grâce à la Radio, à la Télévision, et à sa gloire, d'une puissance éducative sans précédent, vient de procéder lundi soir — hélas ! — à l'opération très exactement inverse. Il a choisi de célébrer la fausse « victoire » de la France en 1944 pour reléguer le vrai drame récent au rang d'un « incident » sans conséquence. Quelle illusion, ou bien quel mépris. Quelle erreur, en tout cas. Et quel dommage.

J.-J. S.-S.

(1) Cf. « Le Fil de l'Epée » (1931).

Tonic Water Perrier

Licence de la société anonyme Source

LA MEILLEURE SIGNATURE CONTRE LA SOIF

NOUVEAU